LIBRARY OF PRINCETON
SEP 2 2 2003
THEOLOGICAL SEMINARY

BS 1505 .C38 1900
Causse, Antonin, 1877-1947.
Le socialisme des Proph etes

LE

SOCIALISME DES PROPHÈTES

LE SOCIALISME

DES

PROPHÈTES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

en juillet 1900

PAR

A. CAUSSE

Bachelier ès lettres

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

MONTAUBAN

Orphelins Imprimeurs

1900

LIBRARY OF PRINCETON

SEP 2 2 2003

THEOLOGICAL SEMINARY

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Faculté de Théologie Protestante de Montauban

Professeurs :

MM. C. Bruston, ✠ I. ✪, *Doyen*. Exégèse et critique de l'A. T.
A. Wabnitz, I. ✪, *assesseur*, Exégèse et critique du N. T.
E. Doumergue, I. ✪..... Histoire ecclésiastique.
F. Leenhardt, I. ✪..... Philosophie et Sciences.
F. Montet, A. ✪..... Grec du N. T. et Patristique.
H. Bois, A. ✪..... Théologie systématique.
L. Maury..... ..... Théologie pratique.
A. Westphal..... Cours complémentaire de théologie biblique et d'histoire des religions.

J. Pédézert, ✠, I. ✪, Professeur honoraire.
J. Monod, ✠, I. ✪, Doyen honoraire.

A. WESTPHAL, *Président de la soutenance*.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

A ceux qui voyant le vice et la misère
naître d'une organisation sociale
fondée sur l'immolation du faible au fort
et de l'innocent au coupable,
attendent l'ère de paix, de justice et d'amour,
et sont prêts à se donner pour l'obtenir.

« Brise les chaînes de l'injustice,
Dénoue les liens de tous les jougs,
Renvoie libres ceux qu'on opprime,
Renverse toute servitude,
Partage ton pain avec celui qui a faim,
Donne ta maison au malheureux sans asile,
Si tu vois un homme nu couvre-le,
Ne te détourne pas de ton semblable.

ESAÏE LIX.

INTRODUCTION

LA RENAISSANCE DE L'HÉBRAISME

« Leur esprit est dans l'âme moderne »
DARMESTETER.

I. — La modernité des prophètes

« Il arrivera dans la suite des temps... que les peuples afflueront à la montagne sainte... Car de Sion sortira la loi et de Jérusalem la parole de Jéhovah. »

Le voyant avait bien prophétisé. Sans doute les douze tribus sont maintenant dispersées parmi les nations, et Jérusalem en dépit des utopies du Sionisme n'est plus que l'humble et banale ruine d'un monde disparu.....

Mais les grands peuples survivent à leur gloire politique, et les races qui ont travaillé pour l'humanité sont à jamais immortelles. — Jérusalem est la ville sainte où les nations viennent adorer. Israël est le peuple que cherchent les peuples, celui qui porte dans le monde l'étendard de la loi éternelle. Les remparts de Sion ont pu s'écrouler et descendre lourds blocs de pierre au fond de la vallée, les paroles prononcées à leur ombre n'en laisseront pas moins leur empreinte ineffaçable au fond de toutes les âmes de bonne volonté.

C'est qu'un jour, il y aura bientôt trente siècles, se livra dans les montagnes de Judée la grande bataille pour les droits du faible ; c'est que là pour la première fois, furent proclamés les principes de justice et de solidarité qui devaient révolutionner le monde.

Il y a deux philosophies sociales : le *matérialisme mécanique* qui ne voit dans l'espèce humaine que conflits de forces, lutte d'égoïsmes. C'est l'acceptation du fait accompli, la glorification de la violence. Les petits sont une quantité négligeable, la misère une conséquence inévitable des lois naturelles, une condition du progrès. Le monde est une arène, la terre est un champ clos où se lancent aveuglément les uns contre les autres les membres du troupeau humain à la conquête de la vie. Les plus forts, les plus habiles triomphent, malheur aux faibles, aux infirmes, aux incapables, dans le grand combat des hommes et des bêtes ils sont impitoyablement écrasés. Il y a aussi le *solidarisme éthique*, qui considère la société comme un ensemble de rapports entre volontés libres d'obligations entre agents moraux. En face des oppressions, de l'écrasement des faibles cette doctrine proteste au nom de la pitié, de l'amour, de la justice. Elle déclare la guerre aux forts et prétend relever les pauvres et les déshérités. Elle affirme qu'au dessus de la loi naturelle se trouve la loi de justice, qu'au dessus de la réalité brutale se trouve l'idéal éternel. Elle espère que le monde tel que nous le connaissons finira et que l'humanité travaille à réaliser un état supérieur, une société parfaite dont tous les membres vivront étroitement liés par l'attraction puissante de l'amour infini.

Les plus anciens défenseurs du faible, les premiers prédicateurs de la justice sociale furent les prophètes d'Israël. Et c'est pour cela que Jérusalem est bien pour nous le centre du monde, et l'hébraïsme le principe fécond dont vit l'âme moderne.

Les prophètes sont les grands réformateurs sociaux, les justiciers de Jéhovah qui, au milieu de la lutte des intérêts, des explosions de l'égoïsme, annonçent aux riches, aux oppresseurs les menaces divines. C'est dans leurs oracles de flamme qu'il faut chercher la protestation la plus puissante contre l'inégalité, la condamnation la plus violente de la richesse, l'aspiration la plus puissante vers l'idéal. — Dans un monde d'impiété, d'injustice, de conflits sanglants, ils

ont proclamé avec assurance la ruine des oppresseurs, le relèvement des opprimés, la délivrance des captifs, le triomphe universel des bons sur les méchants. De la lutte sanglante, de la guerre exterminatrice, du règne brutal du soldat, ils en ont appelé au jour bienheureux de la paix des nations, de l'alliance universelle des peuples unis dans l'adoration de Jéhovah. Ils ont ainsi jeté dans les lointains de l'avenir l'espérance féconde, ils ont fait briller par dessus les ténèbres de notre pauvre monde le soleil radieux d'une immense espérance, ils ont illuminé l'humanité perdue dans la souffrance et le péché par l'espérance d'une société parfaite où l'esprit de Jéhovah serait répandu sur toute chair.

Ces protestations enflammées, ces cris de justice foudroyants, ces rêves consolants des obscurs prédicateurs de la pauvre Judée déclamant à Jérusalem devant la foule indifférente ou perdus dans le triste exil, sont devenus nos protestations, nos cris, nos rêves. Nous tous qui travaillons pour l'émancipation des foules opprimées, pour l'affranchissement des prolétaires exploités, pour le triomphe du règne de justice et de bonté, nous sommes les disciples de ces grands révoltés. Nous vivons encore de leur doctrine. Les puissants ferments révolutionnaires qui travaillent le monde et qui font crouler de toutes parts le vieil édifice d'oppression et de haine, sont sortis de là.

Saluons donc dans ces grandes crises de la conscience israëlite la première origine, du grand mouvement humanitaire qui a transformé le monde, relevé au dessus de la poussière de cette terre l'idéal de l'humanité. Nulle part en vérité, nous ne trouvons de semences aussi fécondes que dans ce petit peuple d'Orient. A Tyr, en Egypte, à Babylone, à Carthage, il y eut des classes opprimées, des esclaves écrasés, des nations égorgées, mais du sein de l'éternel conflit il ne s'est jamais élevé le cri de justice et de pitié. Les peuples et les individus se levaient et tombaient victimes de tous les jeux de la force sans que jamais, personne protestât.

Plainte du pauvre, gémissement des foules fléchissantes sous le poids des iniquités, peuples paisibles broyés par

l'avalanche des armées...le monde antique avait d'autres soucis. L'Inde faisait de la métaphysique et à force de raisonnements, déraisonnait. Le Boudhisme avec sa philosophie athée et nihiliste, sa morale assoupissante et son intempérance mythologique allait naître.

Babylone avec ses gigantesques palais, ses vastes agglomérations de peuples importés, son aristocratie guerrière, dure et cruelle, odieuse personnification de la force brutale et terreur de l'Asie était la négation du bien. Sans doute la Chaldée était aussi le pays de la science positive, de la mathématique, de l'astronomie, de la cosmogonie. Mais ces théories sèches et mortes manquaient d'expression morale. Les mages, les charlatans astrologues n'ont jamais fait vivre le monde et sauvé de la ruine les sociétés perdues.

L'Egypte se survivait, avec sa vieille civilisation oppressive et conservatrice, tristement symbolisée dans ces lourdes pyramides édifices barbares cimentés avec la sueur des peuples. C'était en ce temps là le pays des industries de luxe, d'un luxe pompeux, vain, sans élégance et pour lequel des milliers d'hommes gémissaient dans les marais du Nil et sur les galères de la mer Erythrée.

En tout cela d'ailleurs Israël considéré comme nation ne s'est guère distingué des autres peuples et le siècle du prophétisme des autres temps. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans ces petites tribus de Palestine il se soit trouvé quelques hommes pour relever les droits de la conscience méconnus et pour dresser au milieu des nations l'idéal sans lequel « l'avenir pend comme un haillon ».

C'est ici le grand miracle de l'histoire. L'Hellade elle-même avec ses poètes, ses artistes, ses philosophes à la sérénité parnassienne, n'abordera jamais ces angoissants problèmes qui ont bouleversé l'âme d'Israël. Thalès, Platon, Sophocle, Phidias conçurent des chefs d'œuvre aux formes pures que les générations admireront longtemps, mais ils n'ont pas découvert les sources d'eau vive où le monde vient s'abreuver, ils n'ont pas enfanté la religion de l'avenir. Les *anavim* de Jérusalem angoissés désespérés souffraient d'une inquié-

tude à la vue des malheurs du juste et devant les douleurs de Job ils pleuraient avec les sages d'Idumèle. Pendant ce temps, la conscience grecque se consolait en pensant que la volonté de Zeus est arbitraire et que le Destin est le plus grand des Dieux.

« Tout ce qui t'accommode m'accomode ô Cosmos, dira Marc Aurèle. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui pour toi vient à l'heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô Nature. De toi vient tout, en toi est tout, vers toi va tout.

Cité de Cécrops toi que j'aime !.....

dit le poète, comment ne pas dire :

Cité de Jupiter, je t'aime.....

Quel contraste entre cet optimisme déterministe et les puissantes protestations des prophètes de Jéhovah !.....

Solon et les sept sages tels qu'ils nous apparaissent à travers leur légende sont peut-être bien supérieurs à Amos ou à Jérémie dans le domaine de la raison et de la beauté. Mais en ce qui concerne les questions morales et sociales, c'est la prédication des prophètes et non la froide spéculation du Lycée et de l'Académie qui peut féconder l'avenir et faire vibrer la conscience humaine sous son souffle divin.

Renan, un maître en hellénisme, caractérise admirablement cette race amoureuse de beauté, mais sèche, superficielle et manquant d'élévation morale :

« C'est une race superficielle prenant la vie comme une chose sans surnaturel ni arrière plan. Une telle simplicité de conception tient en grande partie au climat, à la pureté de l'air, à l'étonnante joie qu'on y respire, mais bien plus encore aux instincts de la race hellénique adorablement idéaliste..... Cette race a toujours vingt ans. Pour elle *indulgere genio* n'est pas la pesante ivresse de l'Anglais, le grossier ébattement du Français ; c'est tout simplement penser que la nature est bonne, qu'on peut, qu'on doit y céder. — Pour le grec en effet la nature est une conseillère d'élégance, une maîtresse de droiture et de vertu...

« Une telle race, on le comprend, eût accueilli Jésus par un sourire. Il était une chose que ces enfants exquis ne pouvaient nous apprendre : le sérieux profond, l'honnêteté simple, le dévouement sans gloire, la bonté sans emphase. Socrate est un moraliste de premier ordre, mais il

n'a rien à faire dans l'histoire religieuse. Le grec nous apparait toujours un peu sec et sans cœur; il a de l'esprit, du mouvement, de la subtilité ; il n'a rien de rêveur, de mélancolique. Nous autres, Celtes et Germains, la source de notre génie, c'est notre cœur. Au fond de nous est comme une fontaine de fées, une fontaine claire verte et profonde où se révèle l'infini. — Chez le grec l'amour propre, la vanité se mêlent à tout, le sentiment du vague lui est inconnu, la réflexion sur sa propre destinée lui paraît fade. »

Certes nous ne sommes nullement disposés à contester les mérites de la civilisation hellénique. Les grecs furent un peuple d'observation, de calcul, un peuple de science à l'intelligence critique, un peuple artiste capable de composer ces œuvres prodigieuses de pureté, d'harmonie qui s'appellent les chants d'Homère, les tragédies de Sophocle, le Zeus de Phidias, le Parthénon, un peuple législateur, les discussions politiques, les agitations de la vie de cité ne furent nulle part plus grandes. Ils nous ont donné la liberté, la libre discussion, le libre examen. En un sens le monde leur doit beaucoup, et l'on peut répéter à leur sujet le panégyrique d'Isocrate :

« Notre ville a laissé si loin derrière elle, en pensée et en éloquence, les autres hommes que ses élèves sont devenus les maîtres des autres, et elle a fait si bien que le nom des grecs ne semble plus être la désignation d'une race, mais celle de l'intelligence même, et qu'on appelle grecs plutôt encore ceux qui participent à notre culture que ceux qui sont du même sang que nous. »

Mais la supériorité intellectuelle d'un peuple ne suffit pas pour le faire vivre et pour faire vivre le monde par lui. Les habitants de l'humble Judée ont pu n'être que de grossiers barbares, des esprits bornés aux yeux du dédaigneux helléne, leur parole rude et incorrecte n'en est pas moins puissante à transformer l'humanité. C'est que nous ne vivons pas seulement d'art de critique, de spéculation, nous vivons aussi d'idéal, de justice, nous vivons du pain de vie qu'Israël a jeté dans le monde.

II. — Hébraïsme et Hellénisme

La grande erreur du monde moderne est dans l'oubli du principe hébraïque auquel nous avons substitué le principe greco-romain.

Le mal vient de loin : Il vient du vieux limon de civilisation païenne sur lequel la plante chrétienne a poussé. Pour conquérir le monde antique il fallait que le christianisme se transformât, qu'il traduisît le sémitique en grec, au risque de devenir un produit hybride formé d'éléments très divers et quelquefois contradictoires. On apprit des grecs l'art des définitions, on prit goût à la spéculation, on remplaça les préoccupations éthiques des premières générations chrétiennes par les formules impuissantes de la métaphysique de l'Académie et du Lycée.

C'est là le legs que la Grèce fit aux civilisations modernes. *Damnosa hæreditas.* Le christianisme faillit en mourir. Les doctrines gnostiques, au second siècle, la théologie, arienne et athanasienne au troisième et au quatrième sont beaucoup plus helléniques qu'hébraïques. Le Christ s'est fait grec. Le Messie est devenue *l'Eon ou le Logos omoousios.*

Heureusement l'invasion barbare intervint pour donner à une société caduque et surannée de nouvelles forces et une nouvelle jeunesse. Du baptême de sang slave et germain sortit une civilisation solide que la postérité naïve appellera plus tard les ténèbres du moyen âge, mais qui n'en a pas moins sauvé le monde d'une profonde décadence. Cependant la rupture avec le passé d'institutions déchues et de vaines doctrines ne fut jamais complète. Un vieux ferment d'hellénisme restait. Il produisit la philosophie scolastique. Aristote mal interprété fut l'occasion d'étranges errements.

Bientôt l'antiquité mieux comprise nous donna la Renaissance. Les optimistes y virent une nouvelle aurore. C'était en

effet la réapparition de la libre science et de l'observation rationnelle. Et malgré tout, cet abandon de la tradition du moyen âge fut néfaste. Il désorienta l'humanité et la jeta dans des voies qui n'étaient plus les siennes.

Et plus que jamais le monde moderne est resté fils de la Grèce. Sa philosophie, sa littérature, son économie sociale, sa morale et sa religion ne sont que des restaurations plus ou moins réussies des vieilles disciplines d'Athènes et de Rome. Notre éducation classique est toute gréco-latine, et, en dépit de toutes les attaques dont elle est l'objet ces derniers temps, elle n'est pas prête à abdiquer : « Demander si l'hellénisme est toujours un utile objet d'étude, nous dit-on, s'il doit conserver un rôle dans notre éducation classique, c'est demander si jamais nous voudrions renier notre histoire et les traditions communes à tous les Européens civilisés...» (V. Egger.) Il est vrai, depuis la Renaissance les modernes n'ont cessé de se rapprocher des anciens. De tous les hommes qui ont vécu, les grecs sont bien ceux auxquels nous devons le plus, et l'on a pû dire « l'histoire classique est une partie de l'histoire moderne, c'est l'histoire du moyen âge seule qui est ancienne. »

Cette influence de l'hellénisme, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, a été la cause de bien de nos maux n'en est pas moins restée aux yeux de la grande majorité des esprits la source bénie de toute civilisation. » Nous sommes tous grecs ; s'écrie avec enthousiasme Shelley, notre littérature, notre religion, notre art, ont leurs racines en Grèce. » M. Gaston Deschamps ajoute: « Je ne serais pas éloigné de croire que la race grecque, ainsi que la race juive, doit être éternelle. Elle a tout subi et résisté à tout... Il y a une religion qui n'a pas péri, et qui est plus vivace que jamais au cœur de l'humanité : c'est le culte d'Athènes. »

M. Renouvier, dans quelques articles de la critique philosophique arrive à des conclusions analogues. Si l'on retranchait du milieu où nous vivons tout ce qui vient de la source classique le libre examen, la discussion, la politique disparaîtraient, ce serait le règne de l'autorité et de la tra-

dition dans la religion et dans les mœurs, de l'habitude dans le droit. Plus d'assemblées, de pouvoirs électifs, de liberté civique, de science libre, d'écoles libres, plus d'art, plus de poésie, en un mot plus de civilisation. Et M. Renouvier conclut : 1° L'hellénisme est la civilisation même. 2° Il n'y a pas de civilisation chrétienne. Les Grecs et les Romains leurs disciples nous ont donné toute la tradition civilisée. Nous leurs ressemblons plus que nous ne ressemblons, non seulement aux sujets des anciens monarques ou aux chrétiens des premiers siècles, ou aux croisés, mais même aux courtisans ou aux bourgeois du temps de François Ier ou de Louis XIV. Leurs chefs-d'œuvre nous appartiennent. Ils ont la même culture, la même logique, les mêmes sentiments que nous. Aristote et Ménandre sont des nôtres. Ptah-Hotep avec ses sentences décousues, Ezéchiel avec ses métaphores confuses se trouveraient égarés dans notre XIXe siècle. L'Athénien du temps de Périclès serait enchanté de vivre au milieu de nos discussions de presse, de tribune, de notre civilisation individualiste, sans exaltation malsaine, sans foi positive, sans esprit sectaire.

Ces considérations de M. Renouvier sont assez vraies, bien que sur certains points il y eût des réserves à faire. Notre civilisation est l'œuvre de la Grèce beaucoup plus que du christianisme hébraïque. L'Hellade est bien toujours notre patrie.

Mais nous ajoutons : L'influence grecque a fait son temps. Le génie grec a cessé de répondre aux besoins de notre siècle. L'âme moderne souffre d'un malaise que toute la civilisation hellénique ne peut guérir. Il faut restaurer en elle le vieux principe hébraïque que les générations avaient oublié et qui reparaît maintenant après vingt siècles d'histoire avec une puissance et une actualité saisissantes.

L'hellénisme nous a donné la civilisation, soit. Mais la civilisation la plus raffinée peut bien n'être qu'un monstrueux chef-d'œuvre d'iniquité, et il est des oppressions, des injustices pour la disparition desquelles nous sacrifierions volontiers toutes les merveilles de notre exposition universelle. Plus

encore que de libre discussion, de science, d'art, de formes pures d'harmonie l'homme a soif de justice, de pureté, de vie... et cette soif l'hébraïsme seul peut l'apaiser.

Et voici notre monde moderne en quête d'un Dieu nouveau plus juste que celui de ses philosophes et d'un évangile éternel, plus vivant que celui de ses prêtres, s'est tourné vers le vieux prophète et a salué en lui l'oracle des temps nouveaux.

Amos de Tekoa dans une crise semblable à la nôtre s'écriait :

« Voici venir des jours dit le Seigneur, où j'enverrai dans ce pays la faim et la soif, non la faim après le pain et la soif après l'eau, mais la faim et la soif d'entendre la parole de Jéhovah. Ils erreront d'une mer à l'autre et du nord au Levant ils courront pour chercher la parole divine mais ils ne la trouveront pas. En ce jour là dépériront de soif les belles jeunes filles et les jeunes gens.....»

Et aujourd'hui aussi l'âme moderne erre désorientée d'une mer à l'autre et du nord au Levant pour chercher la parole de Jéhovah..... Le XX^{eme} siècle verra de grandes choses, il verra la décadence de l'hellénisme et la transformation des peuples par les principes féconds que l'hébraïsme a proclamés.

III. — L'hébraïsme et l'hellénisme dans l'art

Cette renaissance de l'hébraïsme nous la constatons dans la plupart des domaines de la vie contemporaine. Et tout d'abord dans l'art. L'art est l'expression la plus spontanée, la plus vivante de l'âme sociale. Nous n'admirons une littérature que dans la mesure où nous y retrouvons nos émotions, nos sentiments, nos volontés. Nous aimons l'œuvre de l'artiste parce que nous sentons notre âme dans son âme, parce que nos cœurs vibrent à l'unisson. Si l'on revient aujourd'hui à la vieille poésie hébraïque n'est-ce pas une preuve que l'esprit des prophètes est encore dans l'âme moderne ?

Sur le sol de la Judée est née une littérature à la fois beaucoup plus simple et beaucoup plus colorée que les œuvres grecques et qui a fortement transformé les littératures de notre siècle en y introduisant des éléments nouveaux de force, de grandiose, de pittoresque. La littérature hébraïque fut dans toute l'acception du terme, la littérature de la vie. Elle a donné à la poésie moderne un sentiment de la nature nouveau. La nature est comprise bien différemment par l'hébreu et par l'hellène. L'hellène est surtout frappé par la perception visuelle, l'hébreu par l'émotion interne. L'un s'appuie sur le sens intellectuel et superficiel de la vue, il a surtout le sens des formes, l'autre en appelle aux émotions du tact et du sens interne moins précises, moins définies, mais aussi beaucoup plus puissantes. Chez lui la force remplace la netteté et le fini des contours.

Guyau(*L'Art au point de vue sociologique*) compare la vision de Théoclymène au Festin de Pénélope à la vision d'Eliphaz dans Job. La différence est saisissante, c'est la poésie des formes précise dans la description, merveilleuse pour le rendu des lignes comparée à la poésie de la vie, de la réalité profonde et concrète :

Ah malheureux ! que vous est-il arrivé de funeste ? quelles ténèbres sont répandues sur vos têtes, sur votre visage, autour de vos genoux débiles ? Un hurlement se fait entendre, vos joues sont couvertes de pleurs, les murs, les lambris sont teints de sang. Cette salle, ce vestibule sont pleins de larves qui descendent dans l'Erèbe à travers l'ombre. Le soleil s'évanouit dans le ciel et la nuit des enfers se lève.

Quelque belle que soit cette description d'Homère elle le cède en force et en profondeur à celle du prophète :

Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil endort le plus profondément les hommes je fus saisi de crainte et de tremblement, et la frayeur pénétra jusqu'à mes os. Un esprit passa devant ma face, et mes cheveux se hérissèrent, une figure à l'aspect étrange était devant mes yeux...

Jusqu'au commencement de ce siècle les littérateurs modernes se sont surtout inspirés de la littérature antique grecque et romaine. De Racine à Delille, de Boileau à la Harpe, poètes et critiques littéraires ne vivaient que de pur classique. Leurs œuvres sont des résurrections plus ou moins réussies du genre gréco-latin, des pastiches d'Homère, de Sophocle, de Virgile. — Depuis la Renaissance, la poésie moderne s'est enfermée dans l'imitation d'une littérature de deux siècles à Athènes, et d'un siècle à Rome. On se défiait de tout ce qui sortait un peu du cycle de Périclès et de celui d'Auguste, de peur de se gâter le style par ces bagatelles. On sait à quoi ce classicisme puriste aboutit. Les descriptions si précises et si nettes mais assez superficielles et purement formelles de la littérature gréco-romaine ont fini dans les fadeurs du premier empire, la critique des classiques de 1830 et l'esthétique de Cousin.

Mais voici que lassées d'un art impuissant et d'une littérature assoupissante, les générations modernes ont secoué la poussière du passé et des conceptions nouvelles de l'art ont apparu. — Or quelle est l'influence qui a le plus contribué à transformer les littératures modernes et à y introduire des éléments nouveaux de jeunesse et de vie ? C'est celle de la Bible. L'influence de la Bible se fait sentir chez les plus

grands écrivains de notre siècle : Chateaubriand, de Vigny, La Mennais, Hugo, l'auteur de *Salammbô*, voire même l'auteur de la *Faute de l'abbé Mouret*. La conception du Paradou est hébraïque, c'est la manière orientale de décrire la nature qui reparaît. La poésie des psaumes inspire l'auteur d'Ibo, de Plein ciel et les morceaux lyriques du romantisme.

Quelques citations empruntées au bel ouvrage de Gayau vont nous faire sentir ces ressemblances. Voici du Chateaubriand. N'est-ce pas une page du Cantique des Cantiques que ce morceau des Martyrs.

1. Oh oui c'est cela, les romaines auront épuisé ton cœur,
Tu les auras trop aimées.
2. Ont-elles donc tant d'avantages sur moi ?
Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules.
3. Nos yeux ont la couleur du ciel.
Nos cheveux sont si beaux que les romaines nous les empruntent pour ombrager leurs têtes.
4. Mais le feuillage n'a de grâce
Que sur la racine de l'arbre où il est né....

Et maintenant voici la nature orientale qui remplit les visions de Salammbô :

1. Au delà de Gadès à vingt jours dans la mer, on rencontre une île couverte de poudre d'or, de verdure et d'oiseaux.
2. Sur les montagnes de grandes fleurs pleines de parfums qui fument, se balançent comme d'éternels encensoirs.
3. Dans les citroniers plus haut que les cèdres, des serpents de couleur de lait font avec les diamants de leur gueule, tomber les fruits sur le gazon.

N'est-ce pas là la description hébraïque avec le rythme hébraïque qui réapparaissent trois mille ans après les Psaumes et les prophéties.

Les parties les plus actuelles, les plus vivantes des littératures de ces derniers siècles sont inspirées de la Bible. Dante, Milton, l'auteur de Polyeucte et l'auteur d'Athalie sont plus vivants et répondent mieux aux besoins de nos âmes que toutes les résurrections de Sophocle et de Virgile qui depuis la Renaissance ont rempli l'art classique.

Les écrivains du XVII[e] et du XVIII[e] siècle qui ont le plus contribué à former notre langue française et qui sont aujourd'hui le plus lus, peut-être même les seuls lus, sont ceux où le génie biblique et même le parallélisme biblique sont le plus saisissants.

Voici des versets de Pascal :

1. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature mais c'est un roseau pensant.
2. Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits.
3. Car il connaît tout cela et soi, et les corps rien.
4. Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye.

Bossuet lui aussi parle le langage de la Bible :

1. Cette verte jeunesse ne durera pas. Cette heure fatale viendra qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence.
2. La vie nous manquera comme un faux ami au milieu de nos entreprises.
3. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre, là s'évanouiront toutes nos pensées.
4. Les riches de la terre, qui, durant cette vie jouissent de la tromperie d'un songe agréable et s'imaginent avoir de grands biens,
5. S'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité seront étonnés de se trouver les mains vides.

Jean Jacques Rousseau s'exprime en versets de l'Ancien Testament. Guyau l'appelle un Esaïe fanfaron.

1. Je sens mon cœur et je connais les hommes....
2. Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge.
3. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise.
4. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon.

Au, reste ce n'est pas seulement dans la description de la nature et dans le style que la littérature moderne est

revenue vers l'Orient, c'est aussi dans le choix des sujets.

Le Grec ne chantait que les héros et les Dieux : Hercule, Philoctète, Agamemnon. Le classique du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ne s'occupe que des princes et des grands. Pompée, Néron, Bérénice, toute la défroque des cours défrayent la tragédie et l'épopée. Si l'on considérait quelquefois la canaille c'était à la comédie et pour s'en moquer. Les littératures classiques sont des littératures d'aristocrates et d'honnêtes gens. « Dans la grande foule composée d'imbéciles et parsemée de cuistres, il y a, dit Voltaire, un petit troupeau séparé qu'on appelle la bonne compagnie. Ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre humain ; c'est pour lui que les plus grands hommes ont travaillé, c'est lui qui donne la réputation. »

Tandis que l'hellénisme nous donnait la littérature héroïque, l'hébraïsme nous conservait la littérature des pauvres. Ses poètes et ses penseurs cherchent parmi les humbles de la terre, dans la foule ignorée les joies et les douleurs avec lesquelles ils sympathisent. Qu'est-ce que les psaumes, les prophéties d'Amos, de Sophonie, du grand anonyme, les petits romans de Ruth, de Judith, de Tobie, les histoires évangéliques, sinon le cri des pauvres d'Israël. Pendant dix siècles la littérature hébraïque a raconté l'effort des humbles et la souffrance des petits. Pour elle, riche est un synonyme de méchant et pauvre un synonyme de juste. *Heureux les ébionim.*

Aujourd'hui le philosophe, l'historien, le poète, le romancier, reviennent sur les traces de l'écrivain biblique vers la multitude misérable et souffrante. Les Misérables, Notre-Dame de Paris de Victor Hugo, l'Histoire du Moyen âge de Michelet, les romans des réalistes modernes etc, autant de monuments élevés à cette partie de la société qui vit méprisée de « la bonne compagnie » pour laquelle parlait Voltaire, et qui est cependant le fond même de l'humanité.

Et en vérité il y a plus de vie, plus de poésie dans l'existence obscure du plus petit de ces humbles que le monde ignore, que dans tous les lauriers d'un Alexandre et dans tout le luxe d'une Cléopâtre.

IV. L'hébraïsme et l'hellénisme en philosophie

La Grèce ne nous a pas seulement donné son art elle nous a aussi donné sa spéculation. La science, la philosophie viennent des grecs.

Les Grecs furent un peuple admirablement préparé pour les distinctions, séparations, analyses, définitions. Mais ils avaient les défauts de leurs qualités. A force d'abstraire et de généraliser ils ont oublié la réalité vivante des choses. Leurs systèmes métaphysiques sont de belles constructions, dont nous admirons l'ingéniosité. Mais les idées de substance, de force, de matière, de mouvement, de cause, toutes ces idoles ontologiques, ces abstractions réalisées dont ils ont peuplé l'univers ont trop souvent égaré la pensée philosophique et leur influence a été néfaste. Les deux grandes erreurs de la philosophie moderne, le matérialisme mécanique évolutioniste et l'idéalisme mathématique logique viennent de l'hellénisme.

Thalès, Héraclite, Anaximène, isolent un des éléments sensibles de l'univers et le considèrent comme fond et substance de tous les êtres. Le monde par évolutions successives est sorti de l'air, de l'eau ou du feu. C'est le transformisme qui paraît plus de vingt siècles avant Spencer. Les stoïciens vont bientôt développer cette philosophie et prendre au vieil Héraclite son idée du feu toujours vivant s'allumant et s'éteignant avec mesure.

Entre l'école évolutioniste moderne et les doctrines de ces vieux physiciens les analogies sont frappantes. C'est au fond la même philosophie. Même idée de force et de matière exprimée en termes moins symboliques et plus abstraits, la même contradiction de l'un devenant spontanément quelque chose, le même néant d'infini, les mêmes doctrines substantialistes et suppression déterministes. Mais le développement scientifi-

que a donné au matérialisme moderne des apparences positives que n'avait pas le matérialisme grec. On a accumulé une quantité de faits et de lois et l'on a élevé sur ces soubassements scientifiques des généralisations hâtives, qui, en dépit de leurs méthodes et de leurs prétentions, n'en sont pas moins des constructions métaphysiques.

De la Grèce viennent aussi les vaines entités, les abstractions substantialistes, les mythes philosophiques les recherches sur l'absolu — Anaximandre, Parménide, Pythagore, Platon, Aristote, tous, quelles que soient les différences qui les séparent, s'accordent à considérer le monde sous l'aspect des attributs, ontologiques, logiques, mathématiques, au lieu de le considérer sous l'aspect des attributs moraux.

Anaximandre voit le principe des choses dans *l'infini*. Xénophase et les Eléates dans *l'unité*, sphère impassible qui n'est ni limitée ni illimitée ni en repos ni en mouvement, sans multiplicité et sans changement. Pythagore cherche l'absolu dans le nombre et voit dans la mathématique l'explication de la réalité.

Avec Platon nous n'avançons guère. Sa philosophie toute de logique mathématique et réaliste était un principe morbide qui a longtemps égaré la pensée chrétienne et a laissé son empreinte sur la philosophie moderne. A la place de la réalité concrète, Platon place les idées, abstractions ayant une existence réelle séparée des choses. Son Dieu est l'idée des idées, fort analogue à l'Un des Éléates. Il est vrai que le monde est l'œuvre d'un démiurge. Mais ce démiurge, dont on pourrait d'ailleurs fort bien se passer, ne fait qu'organiser le monde sur le modèle des idées éternelles.

Il semble au premier abord que le Dieu d'Aristote soit plus vivant, plus humain. Il est la *Pensée* pure. Mais il ne faut pas s'y méprendre, cette pensée n'a rien d'anthropomorphique. Moteur universel qui meut le monde sans être mû, sans intelligence, sans volonté, ce Dieu ne diffère que par le nom de l'infini d'Anaximandre ou du nombre des Pythagoriciens.

On sait comment cette spéculation de l'idée abstraite, de

l'entité métaphysique pénétra la pensée chrétienne en passant par Alexandrie. Philon prétendit l'accommoder au vieil hébraïsme mais il n'y réussit qu'en escamotant l'Ancien Testament à force d'interprétations allégoriques.

Les néo-platoniciens donnèrent à la pensée grecque sa forme définitive et inventèrent les hypostases intermédiaires entre le Dieu inconnaissable et la réalité matérielle, l'Un, l'Intelligence et l'Ame du monde.

Les Pères acceptèrent avec enthousiasme ces beaux romans métaphysiques. Unité et Immutabilité divines sont posées en face d'un monde dont Dieu est pourtant le créateur, le conservateur, l'unique agent de tout ce qui se produit de réel. Les choses visibles ont leur principe dans une unité qui n'admet ni succession, ni étendue, ni changement.

La théologie du moyen âge s'inspira de la philosophie d'Aristote comme les Pères s'étaient inspirés du Platonisme alexandrin et ce furent alors les stérilités scolastiques.

Descartes ne se dégagea qu'imparfaitement du vieux courant et laissa subsister à côté des éléments chrétiens de liberté, de création, de théisme, les vieilles idoles de substance, de cause transitive, d'étendue, de matière, de force, d'infini. Spinoza développa dans toute sa rigueur ce courant panthéiste, substantialiste et déterministe. Dieu est la substance infinie dont les attributs infinis sont infiniment modifiés. La pensée et l'étendue sont des attributs de la substance. —

L'immatérialisme de Berkeley, le phénoménisme de Hume, la critique de Kant furent des réactions imparfaites car ces philosophes ne se débarrassèrent jamais complètement des vains fantômes que la spéculation hellénique avait inventés. Kant malgré sa critique hardie qui balayait si fort les vieux mythes métaphysiques laissa subsister dans sa philosophie le noumène inconnaissable source de tous les errements panthéistes et substantialistes de la philosophie allemande.

Schelling Hegel rétablirent la substance au fond immuable des anciennes doctrines. Ils identifièrent les contradictoires comme autrefois Parménide identifiait les différents. Ces constructions laborieuses, ces vaines spéculations sur l'infini

qui ont demandé de si puissants efforts, n'ont guère abouti qu'à arrêter les progrès de la philosophie moderne et à la faire reculer de plusieurs siècles en arrière.

Mais tandis que l'hellénisme engendrait ainsi la philosophie physique du matérialisme et la philosophie logique et mathématique de l'abstraction métaphysique, le christianisme, en dépit de toutes ses abdications, conservait sous l'écorce païenne le principe hébraïque et la philosophie de la vie.

L'hébraïsme en effet considère le monde sous l'aspect biologique et moral. Le principe de vie est présenté comme le principe dirigeant, le seul intéressant de l'univers. Le Dieu abstrait l'Infini, l'Un, l'Idée, la Pensée y est remplacé par Jéhovah le Vivant. Jéhovah est le propagateur de la vie.

Il a formé les montagnes et créé le vent
Il fait connaître à l'homme ses pensées...
Il change les ténèbres en aurore,
Il obscurcit le jour pour en faire la nuit,
Il appelle les eaux de la mer,
Il les répand à la surface de la terre.
Jéhovah est son nom.

Dieu-vie et surtout Dieu social, Dieu de justice et de bonté, rénumérateur tout-puissant, garant de la loi morale, Jéhovah récompense le juste et punit le méchant, détruit comme un vase d'argile ceux qui ne marchent pas justes devant sa face. Jéhovah aime et pardonne les fidèles qui se confient en lui. Il est le Père Céleste, le bienfaiteur des hommes. Il est le souverain Bien.

Point de spéculations métaphysiques sur ce Dieu. Ce que l'homme désire en savoir ce sont ses attributs moraux. Tout le reste lui est indifférent « Nul mortel ne peut me voir et vivre, disait Jéhovah à Moïse. Mais viens, tu te mettras dans le creux du rocher, je te cacherai de ma main, je ferai passer ma gloire devant toi. Et tu m'apercevras par derrière. »

La seule spéculation que l'hébreu se soit permise c'est celle de Job, c'est-à-dire le grand problème de l'éthique et

de la vie sociale. La question qui tourmente ces âmes affamées de justice ce ne sont pas les rapports de la pensée et de l'étendue, de l'idée et de la matière, c'est la souffrance du juste et la prospérité du méchant. Les constructions logiques dans l'abstrait n'ont jamais troublé ces races éminemment pratiques. Les ouvrages de spéculation ne tiennent qu'une très petite place dans leur littérature. Les Proverbes, simples sentences sans prétention métaphysique, le livre de Job et plus tard la Sapience du Siracide sont à peu près tout ce qui nous reste des sages d'Israël. (1) La Sapience de Salomon est la première œuvre à portée ontologique que l'hébraïsme ait produite. Et encore est-ce sous l'influence de l'hellénisme alexandrin que ce livre a été composé. Son auteur comme Philon est moins juif que grec.

Cette philosophie de la raison pratique et de la vie sociale à demi abandonnée par le christianisme, reparaît vers la fin du moyen âge sous des formes nouvelles dans les philosophies mystiques et théosophiques. Saluons ici dans quelques rêveurs obscurs, ignorés des modernes, à la tête desquels il faut placer le prince des théosophes, Jacob Bœhme l'une des origines du mouvement philosophique contemporain. C'est d'eux beaucoup plus que de Descartes que se réclamera la philosophie de l'avenir. Cette tendance conservée par le Kant de la raison pratique, par le Schelling deuxième manière, par Secrétan et quelques autres penseurs, semble avoir pris à la fin de ce siècle un développement considérable.

Et d'abord l'héritage du génie grec le matérialisme mécanique et l'abstraction logique et mathématique commencent à disparaître. Le matérialisme mécanique qui avait pris avec le progrès scientifique du XVIII^me^ siècle et la philosophie évolutioniste du XIX^me^ un grand développement a été ruiné

(1) Chose importante à noter : lorsque l'hébreu étudie la nature, il ne fait pas des cosmogonies comme les physiciens grecs mais des descriptions d'animaux et de végétaux, des histoires naturelles. (Paroles d'Agur dans les Proverbes. Description du cheval, de l'autruche, du crocodile du Léviathan, de l'hippopotame dans Job, etc.

par les savantes analyses de Ravaisson, Lachelier, Liard, Renouvier, Boutroux, Bergson, etc.— La nécessité mécanique est brisée, une place est faite à la liberté et à l'indéterminisme dans la science. Les prétendus postulats scientifiques que le matérialisme avait proclamés ont disparu. Aujourd'hui il ne se trouve guère plus de matérialistes que parmi les savants de profession peu habitués aux disciplines philosophiques.— Sans doute l'évolutionisme est devenu la grande philosophie du siècle.— Mais ce qui a triomphé c'est plutôt la méthode évolutioniste que la philosophie évolutioniste. On abandonne de plus en plus l'idée spencérienne d'une substance qui se développe nécessairement d'elle-même et cette théorie grossière qui prétend faire sortir le supérieur de l'inférieur, la vie du mécanisme et la pensée de la matière sans l'intervention d'un agent libre, d'une volonté supérieure.

Et en même temps que tombaient les vieilles idoles mécaniques de matière de force, une critique sévère renversait les fantômes logiques et mathématiques de la philosophie idéaliste. Successivement ont disparu les concepts de substance, de cause, d'infini, toutes les abstractions dans lesquelles on avait cru pouvoir enfermer le grand monde. On a cherché l'explication de l'univers autre part que dans la mathématique, autre part que dans la mécanique et la physique, on l'a cherchée dans les sciences de la vie et tout spécialement dans la science la plus jeune mais aussi la plus large et la plus complexe la sociologie.

L'avènement de la sociologie est le commencement d'une ère nouvelle pour la philosophie idéaliste. Le mouvement philosophique contemporain nous oriente de ce côté-là. Les études de Marion sur la solidarité morale, de Durkeim sur la division du travail social, de Gide sur la solidarité sociale, de Tarde sur l'invention et l'imitation, de la thèse aux formes imaginatives où Izoulet montre dans la conception bio-sociologique de l'univers la clef de tous les grands problèmes philosophiques, l'œuvre si sincère et si hardie où l'un des plus puissants penseurs du siècle Guyau ramène l'art, la morale, la religion à « la vie intensive et expansive aboutissant à l'universelle solidarité », autant de tentatives pour

faire des sciences biologiques et particulièrement de la science sociale le type de synthèse universelle. (1)

Le monde est le grand organisme et la cité universelle. La métaphysique n'est désormais que l'application de la biologie et de la psychologie à la cosmologie.

M. Fouillée (*Le mouvement idéaliste en France*) accepte ce point de vue:

« Selon nous, aucune conscience n'étant isolée, sinon par abstraction, et le moi enveloppant autrui, c'est dans l'unité fondamentale des consciences qu'on devra chercher le lien universel. On aboutira à concevoir tout le matériel du monde sous la forme biologique, comme vivant, tout le mental sous la forme psycho-sociologique comme sentant, désirant et tendant à l'union avec autrui. Enfin, le mental étant désormais accepté comme le vrai contenu de la réalité dont le matériel n'est qu'une forme, la philosophie, parvenue à son dernier stade considérera la société universelle des consciences comme le fond de ce qu'on appelait autrefois la nature. C'est donc, croyons-nous, la plus récente et la plus jeune des sciences la sociologie qui nous fournira ainsi le meilleur type de synthèse universelle... L'indentité des lois biologiques et des lois sociologiques permettra de passer au point de vue cosmologique et nous fera concevoir le monde entier non seulement comme un vaste organisme où tout conspire et sympathise, mais encore comme un organisme social ou tendant à devenir social. »

La sociologie n'est vieille que d'un demi-siècle, mais la tendance à considérer le monde sous son aspect social date de trois mille ans. C'est la conception hébraïque qui reparaît en pleine ère moderne.

(1) Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres auteurs à cette liste.— En tout cas, nous devons mentionner les cours si suggestifs de M. le professeur Leenhardt et sa réaction contre la méthode mécanique de l'école de Spencer et contre la méthode logique et mathématique du néo-criticisme. Nous regrettons encore qu'il n'ait pas donné à ces idées vraiment originales et fécondes une plus grande publicité.

V. — L'Hébraïsme et l'Hellénisme en économie sociale.

C'est un lieu commun que de dire « la Révolution est fille de l'Evangile de Jésus et de la Réforme de Luther ». Il serait temps de réviser ces affirmations parfaitement superficielles et erronnées. Il n'est pas d'hommes plus étrangers à l'hébraïsme et à l'esprit du Christ que les auteurs de la Révolution.

La Révolution fut le triomphe de l'esprit gréco-romain dans les divers domaines de l'économie sociale. Sa méthode c'est la déduction logique et mathématique d'un principe abstrait. Son principe c'est la revendication des droits de l'individu.

Déduction logique et mathématique, c'est bien là le procédé de l'esprit classique et aussi de l'esprit révolutionnaire. Descartes, Malebranche, Condillac, Rousseau, Helvétius, Condorcet autant de logiciens intrépides toujours dans l'abstrait, dans les généralités stériles, qui prétendent refaire avec les procédés arithmétiques la vivante synthèse du monde ou de la société. De même qu'avec la sensation Condillac par déduction logique anime une statue et construit de toutes pièces la réalité concrète de l'esprit, de même Rousseau avec une seule donnée le contrat prétend refaire un ordre social nouveau. — Condorcet qui résume admirablement l'esprit du XVIII[me] siècle salue dans cette méthode « le dernier pas de la philosophie, celui qui a mis en quelque sorte une barrière éternelle entre le genre humain et les vieilles erreurs de son enfance ». En l'appliquant à la politique et à l'économie sociale, « on est parvenu à suivre dans les sciences morales une marche presque aussi sûre que dans les sciences naturelles. *C'est par elle qu'on a pu découvrir les droits de l'homme.* » Le procédé est des plus simples et des plus faciles. On part d'une idée très générale, l'homme en soi, c'est-à-dire

« un être sensible et raisonnable qui en cette qualité évite la douleur et cherche le plaisir » et de cette définition on tire toute espèce de théorèmes aussi rigoureusement prouvés que ceux d'Euclide et à l'évidence desquels ne résistent que les aristocraties imbéciles et les tyrans ennemis du genre humain. L'homme en général, les droits de l'homme, le contrat social, la liberté, la raison, la nature, le peuple, avec ces notions élémentaires la géométrie classique fera un monde nouveau. Des faits, de la diversité de la vie, nul souci. Le mathématicien politique ne se préoccupe pas des hommes il n'opère qu'avec des idées.

Le principe essentiel de cette philosophie sociale c'est la revendication des droits de l'homme et du citoyen. Ici encore la société moderne est fille de la cité grecque. La cité antique repose elle aussi sur le droit individuel. La constitution politique n'a qu'un but: garantir le droit de l'individu contre l'usurpation. La liberté du citoyen est la base du droit social. (1)

Mais le grand vice de cette doctrine c'est l'oubli complet de la loi de solidarité, l'exaltation du droit aux dépens du devoir. C'est bien dans ces deux notions de droit et de devoir, de liberté et de solidarité qu'il faut chercher la différence qui sépare l'hellène de l'hébreu.

Taine dans son beau livre sur la Révolution a entrevu cette différence lorsqu'il compare le jacobin au puritain.

« Ce qui nourrit le fanatisme du puritain ce sont les anxiétés de la conscience alarmée qui, se figurant la justice parfaite, devient rigoureuse et multiplie les commandements qu'elle croit donnés par Dieu ; si on la contraint d'y manquer, elle se révolte et pour les imposer à autrui elle est impérieuse jusqu'au despotisme. Mais sa première œuvre, toute intérieure, est la répression de soi par soi-même et avant d'être politique elle est morale. Au contraire chez le jacobin, la première injonction n'est pas morale mais politique, ce ne sont pas ses devoirs mais ses droits qu'il exagère et sa doctrine au lieu d'être un aiguillon pour la conscience est une flatterie pour l'orgueil. »

(1) L'hellénisme oscille entre l'individualisme et le socialisme autoritaire. La Sparte de Lycurgne et la république de Platon sont des utopies collectivistes. — Ultra-individualisme et socialisme sont aussi les deux pôles de l'esprit de la Révolution. Et ces deux pôles sont quelquefois plus voisins qu'on ne pense.

Pour le révolutionnaire l'intérêt personnel est le grand mobile. Que chacun suive librement son intérêt personnel et l'intérêt général s'en trouvera également bien. C'est là le grand mystère des harmonies sociales et économiques. Camille Desmoulins l'avoue avec une grande naïveté : « Notre révolution purement politique n'a ses racines que dans l'égoïsme et dans les amours propres de chacun, de la combinaison desquels c'est composé l'intérêt général. »

Avec quelle orgueilleuse sottise ces démocrates revendiquent leurs droits : « Le peuple, s'écrie Isnard, le peuple connaît aujourd'hui sa dignité. Il sait que d'après la Constitution la devise de tout Français est celle-ci. » Vivre libre, l'égal de tous et membre du souverain. » Chalier disait au club de Lyon : « Sachez que vous êtes rois et plus que rois. Ne sentez-vous pas la souveraineté qui circule dans vos veines ! » Au club de Troyes un maître d'école recommande aux femmes d'apprendre à leurs enfants dès qu'ils commenceront à bagayer qu'ils sont nés libres, égaux en droits aux premiers potentats de l'univers.

Ce n'est pas là d'ailleurs le seul côté que les hommes de la Révolution avaient de commun avec le citoyen gréco-romain. Tout chez eux, depuis le droit civil du code jusqu'à la phraséologie de leurs discours parlementaires n'était que copie plus ou moins réussie de l'antique. On applaudissait à la tribune le classique orateur qui évoquait le spectre du dernier des Gracques et la poussière dont naquit Marius. David était chargé de trouver un nouveau costume national à la manière antique et les fanatiques portaient le manteau grec ou la toge romaine, pendant que les légistes ressuscitaient le Digeste de Justinien et ces lois barbares qui sacrifient la femme et l'enfant, livrent le faible sans défense aux mains du despote oppresseur.

Aujourd'hui la Révolution a porté ses fruits. Ces mots de liberté, de droits de l'homme si sonores au lendemain de deux siècles d'absolutisme et de privilèges ont été proclamés dans le monde avec passablement d'intempérance.

Nous les avons eus ces droits et ces libertés : Liberté du

travail, liberté de la presse, liberté du commerce, liberté de réunion, liberté de pensée. Droit de vote, droit de propriété, droit à l'instruction, etc.

Et certes, loin de moi la pensée de mépriser en quoi que ce soit toutes ces acquisitions du libéralisme moderne. La Révolution, à tout prendre, a bien été un progrès pour la cause de la justice. Elle a sauvé la France d'un régime de privilège, de despotisme et d'autorité.

Cependant il faut l'avouer, l'œuvre est caduque.

La liberté et l'individualisme ont amené sur nous de grands périls.

Droit pour tous les Français de légiférer, suffrage universel...Et nous avons oscillé pendant un siècle entre l'anarchie et la dictature. Liberté de la presse, droit de penser et d'écrire !....Et nous avons vu le vice, la haine, la calomnie, semés dans les âmes avec une désolante rapidité. Liberté du commerce !...Et les intermédiaires entre le vendeur et l'acheteur ont pullulé. La concurrence a ruiné les faibles. Des coups de bourses, des caprices de rentier ont suffi pour priver des multitudes entières de leur pain suffisant. Liberté du travail ! ...Et l'ouvrier a vendu ses bras au hasard de l'offre et de la demande, a travaillé douze heures par jour pour gagner juste de quoi ne pas mourir de faim sans autres armes contre la tyrannie du capital que la grève ou la révolution. Liberté !... C'est-à-dire oppression des faibles par les forts, disparition fatale de tous ceux qui ne peuvent pas s'accommoder à leur milieu. Droit de l'individu !.... C'est-à-dire égoïsme triomphant, doctrine du *self-help* substitué à la doctrine de la solidarité, subordination de l'intérêt individuel à l'intérêt social.

Et maintenant après un siècle d'histoire, l'édifice de 89 croule de toutes parts. La génération contemporaine brûle impitoyablement les vieilles idoles que ses pères avaient adorées. L'œuvre de la Révolution est fort sévèrement jugée.

« La démocratie française, écrit Renan, a un tort très grave : Elle croit pouvoir assurer les droits et le bonheur de tous sans prêcher à l'individu la vertu, l'abnégation, le sacrifice. On a dit parfois que la Révo-

lution est fille de l'Evangile. C'est une complète erreur. Nul ne fut jamais plus étranger à l'esprit de Jésus que les auteurs de la Révolution. Son principe c'est la revendication des droits de l'homme poussé à l'excès. Elle a pour point de départ, non la résignation et le sacrifice mais le droit et la revendication âpre et inquiète de l'égalité. C'est un leurre de vouloir fonder la société sur le droit seul. Le monde ne subsiste que par un peu d'amour et de foi en l'idéal. »

Aux notions classiques de droit de l'homme et de liberté la majorité des esprits substitue l'idéal hébraïque du devoir et de solidarité.

Solidarité c'est là la devise de toutes les écoles nouvelles élevées sur les ruines du vieux libéralisme. Tous s'en réclament depuis l'école collectiviste autoritaire jusqu'aux écoles socialistes individualistes. Charles Secrétan comme Lasalle, de Laveleye et Wagner comme Bebel et Liebnecht. Gide il y a quelques années avait cru pouvoir désigner par Ecole de la solidarité les écoles nouvelles (Ecole historique. Socialisme d'Etat, socialisme de la chaire). Mais presque tous les autres partis socialistes se sont emparés de ce terme depuis et l'ont opposé à *la liberté* de l'école classique.

Le ressort de l'évolution n'est pas le libre conflit des égoïsmes, la lutte pour la vie, mais la coopération pour la vie, l'abnégation et l'amour. Une société fondée sur la revendication des droits c'est-à-dire sur l'âpreté de la possession individuelle, sur le libre développement de la volonté et du désir de chacun ne saurait subsister. Dans cette nouvelle philosophie sociale l'amour, le devoir, le sacrifice retrouvent la place que la philosophie révolutionnaire leur avait enlevée. La justice triomphera par l'accomplissement du devoir et non par la revendication des droits.

Et avec les principes a changé la méthode. — A la méthode mathématique et mécanique du classicisme on a substitué la méthode historique et biologique. La solidarité n'est pas comme la liberté et l'égalité un axiome, un idéal abstrait mais un fait. La solidarité est la grande loi de l'existence. Depuis le dernier des protozoaires jusqu'au plus parfait des organismes sociaux nous voyons la solidarité s'accroître en raison de l'intensité de la vie.

Solidarité!...ce n'est pas là seulement le programme de quelques écoles, c'est la fin de la nature toute entière aspirant vers son idéal. C'est le but de l'espèce cherchant à réaliser son unité en faisant de tous les individus qui la composent un même corps, une même âme vivante. C'est le cri de l'humanité attendant au milieu de la lutte éternelle, et du combat brutal, l'ère de paix de justice et d'amour.

Des révolutions nouvelles se préparent qui engloutiront les sociétés et briseront les nations. Les foules gémissantes aspirent vers un état social conforme à la justice. Leur mot d'ordre est « Coopération » et non liberté individuelle. La constitution du XX^e^ siècle ne débutera ni par une déclaration de guerre aux tyrans, ni par un exposé des droits de l'homme mais par un appel à la solidarité, à la communion dans l'amour.

Est-il nécessaire de rappeler que ce n'est là que l'application à notre société moderne de l'économie sociale des prophètes et de l'Evangile. La vérité fondamentale de l'hébraïsme, l'aboutissant de toute philosophie morale, c'est que le monde n'est sauvé, que par le sacrifice de l'homme de douleur. L'humanité est un tout solidaire, une grande famille dont Jéhovah est le Père céleste et dont tous les membres sont étroitement unis par une attraction mystérieuse. Pour la sauver de l'injustice et du péché il faut que les meilleurs s'immolent, il faut que le serviteur de Jéhovah donne à ses frères le sang qui sauve et purifie. Mystère de la vie sociale dévoilé à nos regards par le sacrifice du Fils de l'homme : Le juste,au lieu de revendiquer ses droits et de développer librement son individu aux dépens de ses voisins plus faibles, se donne à tous les hommes, en portant dans une solidarité terrible, les misères et les péchés de l'espèce.

VI. — Hébraïsme et Hellénisme en religion

Mais c'est surtout dans le domaine religieux que le génie hébreu a découvert les sources de la vie divine et a devancé le génie grec.

La religion primitive de l'Hellade était charmante et pleine d'une douce poésie comme le peuple grec lui-même. C'était l'écho de la nature vibrant dans des âmes d'artistes. Légendes enfantines, légères, naïves et sereines. Hymnes naturalistes inondés de lumière, divinités jeunes et belles comme la nature d'où elles sont sorties.

Mais cette religion manque totalement d'expression morale. Jamais ces âmes de poètes ne paraissent soucieuses du bien et du mal dans l'homme et dans l'univers, de l'histoire de l'humanité et de son avenir, des rapports de l'homme et de Dieu.

« Ce qui caractérise la religion du grec, autrefois, écrit Renan, ce qui la caractérise encore de nos jours, c'est le manque d'infini, de vague, d'attendrissement, de mollesse féminine; la profondeur du sentiment religieux allemand et celtique manque à ces races vives, sereines et légères....Là est le secret de cette gaieté divine des poème homériques et de Platon : Le récit de la mort de Socrate dans le Phédon, montre à peine une teinte de tristesse. La vie c'est de donner sa fleur, son fruit; quoi de plus?....La race grecque est la moins religieuse des races. C'est une race superficielle, prenant la vie comme une chose sans surnaturel ni arrière plan....»

Cette religion d'enfants devait crouler avec l'apparition de la réflexion. Aussi dès le V^me^ siècle, voyons-nous l'Hellade mécontente de son vieux culte se tourner vers l'Orient pour y chercher des religions qui parlent davantage à l'imagination et même au sentiment moral, qui donnent la joie, l'espérance. Et ce fut la religion des mystères, mystères de

Dionysos, de Psyché, d'Isis, d'Osiris, de Sérapis, d'Anubis, d'Adonis, de Sabazius, de Mithra avec leurs spectacles étranges, leurs apparitions gigantesques, leurs alternatives de lumière et de ténèbres, leurs visions sur l'autre vie. Ces cultes demandaient au fidèle des expiations sévères, des jeûnes, des austérités, des dévotions ferventes avec pleurs, chants passionnés, danses au son de la flûte, représentations commémoratives de la mort et de la résurrection d'un Dieu. Mais cette religion des mystères consistait plutôt dans la terminologie religieuse, dans les pratiques d'un culte que dans l'aspiration morale et dans l'accomplissement des devoirs sociaux.

En même temps que le culte des mystères, qui fut la religion des foules, se développait la philosophie qui fut la religion de l'élite. La philosophie grecque aussi bien que l'hébraïsme élabora l'idée d'un théisme monothéiste. Elle créa quelques uns des dogmes qui vont bientôt entrer dans le christianisme : hyposthases divines, immortalité, doctrine du *Logos*, incarnation des Eons. etc.

— Mais de quelque manière qu'on la considère, la religion hellénique se distingue profondément de l'hébraïsme par l'élément moral et social. L'hellénisme culte du Dieu-force ou du Dieu protecteur, ou bien philosophie monothéiste est une religion amorale. La volonté divine reste indifférente au bien et au mal, elle ne demande de l'homme ni sainteté ni justice.

L'hébraïsme au contraire voit dans la religion une loi divine et révélée, une discipline morale et sociale. L'hébreu possède ce qui manquait au grec, le sentiment du bien et du mal, la préoccupation des destinées du bon et du méchant, la croyance au péché, l'espérance dans le triomphe de la justice. La pratique rituelle qui jouait le rôle capital dans la religion des mystères, la construction théologique qui est le grand souci du théisme des philosophes, sont accessoires. La chose essentielle c'est la vie, c'est l'accomplissement de la loi de justice, le salut de la nation par la fidélité à Jéhovah. Et le credo est aussi simple que le rituel. 1° Foi en la justice de Jéhovah le Dieu unique. 2° Pessimisme, croyance au péché,

tristesse suggérée par l'iniquité foncière de la nature et le malheur des justes. 3° Optimisme quant au triomphe final du bien, espérance indomptable d'une société parfaite où l'esprit de Jéhovah sera répandu sur toute chair.

Le christianisme ne fait qu'élargir le cadre du Jéhovisme et appliquer les doctrines hébraïques non plus à la nation d'Israël mais à tous les individus de la grande humanité.

Saint Paul développe encore cette religion primitive en y ajoutant une doctrine de la rédemption par l'homme type second qui par ses souffrances sauve le monde du péché originel et universel, qui nous justifie tous par sa justice et nous garantit la résurrection par sa résurrection. — C'est par la foi au Christ Sauveur et Dieu que nous obtenons le don divin de la grâce, par la foi et non par les œuvres.

Mais la doctrine fondamentale de l'hébraïsme essentiellement différente de la conception de l'antiquité classique, reste toujours la même. L'accomplissement de la justice est le but de l'humanité. Le monde sera transformé à la fin du présent siècle par une intervention divine et le Messie viendra.

Dès la fin du premier siècle le vieil hébraïsme ainsi entendu commença à se modifier au contact du dogme métaphysique et de la religion amorale et polythéiste du monde gréco-romain. De ce contact est sorti une dogmatique grecque, un culte et une morale païenne. Les préoccupations dogmatiques ne tardent pas à remplacer les préoccupations morales et eschatologiques. Les subtilités des écoles pénètrent le christianisme et étouffent la primitive simplicité de l'Evangile. C'est le temps des discussions sur l'hérésie et des conciles. On s'acharne avec fureur contre des fantômes métaphysiques,on excommunie l'adversaire,on est excommunié par lui. Le salut par la foi devient le salut par la gnose,la religion chrétienne l'adhésion à certaines formules, l'acceptation d'une confession de foi.

De cette élaboration théologique sont sorties les hérésies gnostiques, ariennes, manichéennes, etc., qui toutes sont des adaptations plus ou moins heureuses de la philosophie grecque à l'Evangile chrétien. Chez les gnostiques la méta-

morphose est complète. La doctrine des hypostases, des Eons, du monde visible sorti du contact de la matière et du dernier Eon, le salut cosmique par l'Eon Christos tout cela est purement hellénique. C'est la philosophie païenne avec une certaine terminologie chrétienne.

Mais l'orthodoxie est grecque aussi bien que l'hérésie. A ce point de vue, entre Athanase et Arius il n'y a plus de différence. L'incarnation du verbe, les théories conciliaires sur la substance, la nature, les personnes, les volontés, la doctrine sur le Dieu agnostique, le dualisme entre l'esprit et la matière mauvaise etc., tout cela vient d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie.

Et le culte n'est pas plus chrétien que le dogme. Le cortège des héros et des dieux reparaît avec la Vierge, les anges, les diables, les saints et les saintes intermédiaires entre le Dieu tout puissant et ses adorateurs. La conversion des foules au christianisme ne fut au fond qu'un changement d'étiquette, que le passage d'une mythologie de dieux gréco-romains, égyptiens et syriens à une mythologie de couleur chrétienne. Au fond rien n'était changé. Pélerinages, chapelets, litanies, culte des images, reliques des saints, etc. D'accommodation en accommodation le christianisme avait complètement renié ses origines juives et s'était fait polythéiste et fétichiste.

Non moins profonde l'influence du paganisme sur la morale chrétienne. La doctrine paulinienne de la Rédemption interprétée à la lumière du droit romain devient le dogme de la substitution. Au lieu de considérer Jésus comme la Révélation parfaite de l'amour du Père, on y vit un protecteur contre la justice de Dieu. La croix, expression du pardon divin devint un moyen juridique d'échapper à la colère du Dieu jaloux. A la place du Dieu amour, la morale latine mit le Dieu égoïste créant et rachetant le monde pour sa gloire, demandant pour expier la faute de la race une certaine quantité de souffrance et de sang innocent, punissant le juste à la place du méchant, vouant ceux qui

lui désobéissent aux peines éternelles du Hadès dans les tortures, dans l'étang de feu et de soufre.

Et à l'influence du *jus* romain s'ajoute l'influence de l'optimisme grec. La croyance au mal dans l'homme et dans la nature qui était le fondement de la morale hébraïque disparaît et fait place au semi-pélagianisme, de l'Eglise à la foi aveugle en la liberté humaine, en la bonté du monde et des individus.

L'idéal que le Christ et les prophètes avaient élevé si haut retomba bien bas. On fut sauvé par les œuvres et non plus par la foi. On ne demanda plus au fidèle la naissance nouvelle, la transformation radicale du vieil homme égoïste par l'amour du Père céleste, mais seulement la fidélité à la tradition ecclésiastique, l'accomplissement du rite, la soumission aveugle aux ordres du clergé. Enfin, à la place de la prédication de la justice sociale, on proclama l'*opus operatum* du sacrement. La religion du mystère avec son sacerdotalisme théologico-ecclésiastique remplaçait la religion du cœur et de la vie sociale.

Mais voici que depuis trois siècles une réaction puissante contre l'Hellénisme au nom des principes hébraïques de péché, de vie, de Messianisme, a commencé.

La Réforme a rétabli l'élément moral au centre même de la vie religieuse et a remis en lumière la doctrine du mal radical et de la justification par la foi que l'optimisme pélagien avait laissé tomber. La doctrine du salut par les œuvres, *l'opus operatum* des sacrements, le polythéisme fétichiste et le culte des saints ont été abandonnés par une moitié de l'Europe.

Mais au sein même du protestantisme subsistait l'élément dogmatique que les Réformateurs avaient fidèlement conservé. Ce n'est qu'au XIX^me^ siècle que des tentatives hardies ont été faites pour substituer au dogme qui croule le fait qui reste, à la religion de la formule la religion de la vie.

Le trait capital de la religion biblique c'est que Dieu se révèle à l'homme dans les faits de la vie sans jamais employer le langage mystérieux de la théologie. Les messages divins

ne sont pas écrits dans les livres ni annoncés aux prêtres, aux hommes sages et aux intelligents; l'Eternel les réserve aux hommes simples, aux prophètes et aux apôtres pour qu'ils aillent et qu'ils annoncent au monde... non pas les dogmes qu'ils ont reçus, mais les faits qu'ils ont vus.

Les faits : Dieu se choisit un peuple et lui parle le seul langage qui soit de mise en religion, le service rendu, le retire du pays d'Egypte, le dirige à travers le désert, lui donne une loi (non pas un credo), le punit lorsqu'il est infidèle, le comble de bénédictions lorsqu'il est obéissant...voilà pour l'Ancien Testament.

Christ vient révéler l'amour du Père non pas tant par ses paroles, (il n'a pas écrit de dogmatique) que par sa vie (il a donné sa vie). La vie bienfaisante de Jésus de Nazareth, sa sainteté parfaite, les souffrances de son ministère, l'agonie de Gethsémané, la mort de la croix, la résurrection triomphante... voilà pour le Nouveau Testament.

Le fait du péché, la rencontre du Christ vivant, l'expérience de la conversion... voilà pour la vie chrétienne.

Des faits et non des formules, la révélation d'une vie, la vision d'un idéal social conforme à la justice et non pas un système théologique, c'est là tout l'hébraïsme.

Depuis quelques années la théologie moderne semble revenir à la conception hébraïque et de toutes parts on proclame la supériorité du fait sur le dogme et de l'expérience religieuse sur la spéculation métaphysique. (1)

Il reste maintenant à retourner à la doctrine qui sert de couronnement à l'hébraïsme, à la foi au triomphe final, au bien sur le mal, à l'espérance du Royaume de Dieu sur la terre.

Or voici que les foules étrangères et hostiles à l'Eglise officielle reviennent instinctivement à l'espérance hébraïque

(1) Il est bien entendu que le point de vue de ces écoles nouvelles diffère totalement du point de vue de la vieille école rationaliste avec laquelle les adversaires la confondent volontiers. Le rationalisme qui fait une chasse aussi obstinée que mesquine au miracle et au surnaturel est la négation même de l'élément mystique en religion que l'école historique conserve avec peut-être plus de soin que l'école traditionnelle.

et attendent impatiemment la venue d'une ère nouvelle où la justice sera réalisée. Le messianisme, qui il y a un demi siècle n'était que le rêve nuageux des utopistes millénaires est aujourd'hui l'espérance indéfectible de la multitude misérable et souffrante. Pourquoi le christianisme se laisserait-il devancer par les foules à la poursuite de l'idéal des anciens voyants ? Pourquoi n'espérerait-il pas lui aussi l'avènement de la société parfaite dont Jéhovah sera le roi. Et l'on est aussi revenu au christianisme du Christ et des temps apostoliques, au christianisme messianique.

La prédication des prophètes et le sacrifice du Christ n'ont pas pour but de sauver l'individu, de le faire héritier de la vie éternelle et citoyen du ciel, mais d'établir la justice et l'amour sur la terre, de sauver la société et de préparer ainsi l'avènement du Messie qui doit revenir dans notre monde pour faire triompher la charité de l'égoïsme, la lumière des ténèbres et la vie de la mort. De là le christianisme social.

Ce n'est pas une doctrine nouvelle quoiqu'en disent les adversaires. Les chrétiens-sociaux ne prétendent avoir découvert rien de nouveau. Ils sont simplement revenus vers des vérités vieilles de trente siècles, ils n'ont fait que suivre la réaction de l'hébraïsme contre l'hellénisme, commencée au XVI^e^ siècle par le retour au principe de mal radical et de justification par la foi, continuée au XIX^e^ siècle par l'abandon du dogme et le retour au fait religieux, et que le christianisme du XX^e^ siècle achèvera en revenant à l'espérance messianique au christianisme du Royaume.

VII. — Une page de Mathew Arnold. — Ismaël et Isaac

Un critique écossais M. Matthew Arnold en des pages fort belles figure la Grèce et Israël dans une vieille légende Biblique. C'était avant la naissance d'Isaac le véritable héritier des promesses divines. Abraham considérant son premier fils Ismaël brillant et hardi implorait son élohim en disant : « O Adonaï permets qu'Ismaël vive devant toi ! ». Mais cela ne pouvait être. La Grèce cet Ismaël parmi les peuples fut brillante mais superficielle, d'esprit subtil avec l'art des formes, de l'harmonie des contours, le goût des spéculations logiques mathématiques et mécaniques. Et Ismaël a péri parce qu'il manquait d'élévation morale, et parce que le culte du beau ne suffit pas à faire vivre les nations. Isaac humble, obscur, ignoré du monde a proclamé la loi éternelle de bonté, d'amour, de sacrifice. Mais il a été infidèle à son idéal, il a abandonné Jéhovah de Dieu-vie, et il est mort à cause de ses infidélités.

La Renaissance fut un retour à l'esprit grec. La civilisation issue d'elle devait succéder à l'Hellade. Elle était belle, rayonnante de joie et pleine d'avenir. « Que de fois avec quelle ardeur n'a-t-on pas adressé en sa faveur cette prière au Dieu du ciel ! Laisse Ismaël vivre devant toi ! » Hélas la Grèce était tombée, la Renaissance devait tomber. L'esprit de Rabelais ne l'a pas sauvée.

Les nations modernes ne vivront que dans la mesure où elles se détacheront du principe hellénique pour revenir à l'esprit des prophètes. Les âges brillants, les âges de lettres et de sciences sont éphémères, ils sont pleins de germes de mort. Ismaël est une fleur, les fleurs ne durent pas éternellement, il n'y a rien de si fragile que ce qui ressemble à une fleur.

Les civilisations méridionales qui sont grecques ne dispa-

raissent parce qu'elles manquent d'obstination, de profondeur qu'elles ne vont jamais plus loin que la douce et pleine lumière, qu'elles ignorent les luttes et les souffrances dans les ténèbres de la nuit. Le monde ne peut subsister que sur la base du sacrifice. La force des sociétés n'est pas dans le luxe, l'éclat des plaisirs, la beauté de l'art, la joie de la vie mais dans la poursuite de la justice et dans l'accomplissement du devoir. Les civilisations du nord de l'Europe moins brillantes mais plus fortes parce qu'elles sont plus pénétrées d'hébraïsme, parce qu'elles restent plus attachées à l'idéal de vie sociale et de renoncement, parce que la vie y est plus austère et plus terne mais plus profonde, les civilisations du nord vivront. Car c'est l'esprit de Jéhovah qui fait vivre.

Ce qui détruit les sociétés ce qui fait tomber les nations, c'est le luxe insensé, la paresse, l'égoïsme féroce des uns et la misère révoltée des autres. Là où la civilisation est la plus éclatante, là aussi les classes supérieures manquent le plus de dévouement, d'actions désintéressées, de réelle élévation morale. Il n'y a pas pour un peuple de poison plus délétère que la vie de la mondaine dont le travail se réduit aux soucis de salon, ou que la vie de l'aristocrate égoïste, qui, parce qu'il est riche croit avoir le droit de « s'acheter un remplaçant dans toutes les occasions du devoir. »

Une société ne dure qu'autant que tous ses membres payent de leur personne dans l'obscur labeur quotidien et dans la pénible poursuite de l'idéal de pureté et de justice.

La France est aujourd'hui la principale héritière de l'hellénisme, la Grèce moderne chère aux hommes éclairés de toutes les nations, la patrie des arts et des sciences. C'est elle qui a porté à travers le monde l'Évangile grec des droits de l'homme c'est-à-dire un idéal de moralité moyenne qui donne à l'individu la liberté et l'affranchit de la règle austère. C'est elle qui a été le grand propagateur de l'esprit classique, et il fut un temps où l'homme de bonne compagnie avait deux patries, la sienne et la France. La France c'est le tact, la mesure, le bon sens, la logique, l'idéal de beauté qui charme et séduit les nations.

Mais la civilisation brillante et superficielle ne dure pas. Devant la face d'Elohim Ismaël ne saurait vivre. Jéhovah est le Dieu juste et « malheur au peuple, malheur aux individus qui ne croient pas, avec Israël, que l'abnégation constitue les trois quarts de la vie, que l'art et la science en forment à peine le dernier quart.»

PREMIÈRE PARTIE

JUSTICE SOCIALE

Jéhovah a révélé la justice à Israël

Israël doit réaliser la justice

« C'est de la Judée qu'émanent la protestation la plus persistante contre l'inégalité et l'aspiration la plus ardente vers la justice qui aient jamais soulevé l'humanité au dessus du réel. Nous en vivons encore. C'est de là qu'est sorti ce ferment révolutionnaire qui travaille le monde. » E. DE LAVELEYE.

I. — Siècles de crise. Rôle social des prophètes.

Les siècles où prophétisèrent Amos, Esaïe, Jérémie, furent des temps de crise intense pour les petits peuples palestiniens. Israël évoluait assez péniblement de l'état semi-patriarcal à l'état de nation civilisée. En même temps se levaient à l'horizon les grands empires orientaux avec les guerres exterminatrices et les barbares déportations. Ajoutez à cela une angoisse étrange, une inquiétude vague, Israël cherchait son Dieu et demandait en vain aux idoles impuissantes de la religion nationale ou aux pratiques niaises et atroces des Chananéens, des Moabites, des Philistins la paix de son âme troublée.

La cruauté, la sottise, l'iniquité de ces temps sont

presque imaginables. Partout l'immolation du faible au fort et de l'innocent au coupable. Immolation de la plèbe à la classe dirigeante dans ces drames sanglants qui s'appellent le meurtre d'Uri le Hétien, la spoliation de Naboth, l'emprisonnement de Jérémie. Immolation des petits peuples aux grands empires dans ces boucheries humaines qui s'appellent le siège de Samarie, le désastre de Meguiddo, la ruine de Jérusalem.

Difficile était la vie des tribus israëlites en des temps aussi rudes. Les petits Etats s'entre-déchiraient avec acharnement. Edom, Moab, Philistie, Tyr, Damas, Israël, Juda, c'étaient des luttes continuelles, guerres de pillage avec de nombreuses razzias qui alimentaient les marchés grecs et Phéniciens. Ces petites monarchies de quelques kilomètres carrés de superficie s'obstinaient dans une guerre éternelle sans trêve et sans but. On mangeait le voisin, on était mangé par lui, on usait ses forces dans de petites escarmouches et dans de petites intrigues. Mais voici, aux complications de la politique locale viennent se mêler celles de la grande politique égypto-assyrienne. A toutes les époques les petits peuples sont brisés lorsque s'entrechoquent les grands. L'Egypte, l'Assyrie, la Babylonie sont en lutte. Et dans ces conflits colossaux, contre ces grands conquérants conducteurs d'avalanches humaines qui mettaient en mouvement tant d'armées et ébranlaient tant de peuples, que pouvaient faire Ephraïm et Juda? Se tourner vers l'Egypte, roseau brisé qui perce la main de celui qui s'y appuie ?...Se tourner vers Babylone et se faire battre par les armées de Néchao ?... Coqueter entre l'Egypte et la Babylonie et devenir la proie de toutes les deux !...On essaya de tous les moyens et l'on ne sût éviter la chute.

Ce n'est pas tout ; quand le prophète de Jéhovah, détournant ses regards des guerres étrangères se tournait vers son propre peuple que voyait-il ? L'anarchie politique et la guerre civile, Israël faisant et défaisant ses rois ; le sort des dynasties entre les mains de la soldatesque des révolutions militaires installant sur le trône des rois couverts de sang.

Jéroboam, Omri, Jéhu, autant de chefs de dynasties qui ne réussissent pas à donner à Ephraïm un gouvernement stable. Et puis la grande agonie de la fin..... Et ce qui est plus triste encore cet Israël divisé contre lui-même s'acharnant contre son frère Juda et les deux monarchies sœurs s'épuisant en luttes fratricides. Le dénouement de ce long drame ce fut la ruine de Samarie et l'impitoyable déportation qui détruisit à jamais Ephraïm et remplit d'effroi le royaume du Sud.

Jérusalem subsista encore un siècle au milieu des plus grands périls. Mais à Meguiddo Juda tomba bien bas... Ce désastre aboutit bientôt à la destruction de la capitale et aux tristesses de l'exil. Pendant un demi siècle, dispersés sur les bords du Kébar les pauvres restes de Benjamin et de Juda pleurèrent la ruine de Sion.

Aux heures de paix et de prospérité matérielle la situation n'était guère meilleure. Alors le pauvre était exploité par le riche et la justice vendue aux puissants. Israël s'initiait à la civilisation égyptienne, civilisation barbare qui plus encore que la notre était fondée sur la violence et l'écrasement des faibles. Renan,peut-être avec plus d'imagination que de sens historique, fait des bédouins nomades qui vers le XV^me^ siècle s'établirent en Chanaan, des patriarches fort purs, des monothéistes austères et vertueux. Tout en appréciant à sa juste valeur ce tableau de haute fantaisie, il faut bien reconnaître que l'Israël nomade du semi-nomade du temps de Moïse ou de Jephté ignora plusieurs de ces iniquités révoltantes, de ces vices raffinés dont la civilisation fit cadeau aux contemporains de Salomon et de Jéroboam.

Les optimistes, chroniqueurs officiels ou historiens de sacristie ont vu la chose du bon côté et s'extasient volontiers devant la nombreuse armée de David le premier roitelet oriental d'Israël,devant la brillante cour qui se pressait dans ses luxueux palais ; ils décrivent avec enthousiasme les merveilles du temps de Salomon, temples magnifiques, palais de cèdre, Jérusalem embellie, les trésors d'Ophir apportés au pauvre Israël, les architectes de Tyr bâtissant maisons d'hiver, villas d'été. Tout était alors pour le mieux dans le meil-

leur des peuples et sous les meilleurs des rois ! Quels beaux jours encore, que les règnes de Jéroboam II pour Ephraïm, de Iotham et d'Uzziah pour Juda. La prospérité était alors très grande, l'or et l'ivoire affluaient en Israël, et en Sion comme sur la montagne de Samarie, les riches vivaient tranquilles et heureux. Jour et nuit on entendait dans leurs maisons le concert joyeux des festins, les chants harmonieux et le son des instruments de musique de la harpe et du nebel. Sur les places publiques on ne voyait qu'élégantes habillées à la dernière mode qui allaient le cou tendu, jouant des prunelles et faisant résonner les boucles de leurs pieds. Et dans les campagnes de Judée et de Samarie c'étaient de magnifiques résidences d'été et de vastes domaines, la petite propriété tendait à disparaître car les riches ajoutaient champ à champ et maison à maison, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de place dans le pays. Les bienfaits de la civilisation s'étendaient jusqu'en plein désert. Iotham et Uzziah (deux rois selon Jéhovah qui faisaient des largesses aux prêtres) étaient possesseurs de très grands troupeaux que leurs bergers paissaient dans les plaines arides du sud de la Judée.

Voilà ce qu'admiraient les observateurs superficiels. Mais ces brillantes apparences cachaient d'assez noirs dessous : Telle elle nous apparaît dans ses colossales pyramides et dans les ruines de ses monstrueux palais, telle elle apparaissait sans doute à l'homme de Dieu affamé de justice, cette lourde civilisation orientale. Et lorsqu'elle pénétra Israël, elle y produisit beaucoup plus de misères et de larmes que de bien-être et que de joie. Pour permettre à quelques privilégiés de festoyer magnifiquement, de bâtir quelques monuments à la manière des Phéniciens, de se procurer quelques articles de harem et un voisin luxe de bazar, des multitudes étaient opprimées et spoliées, tout un peuple gémissait dans les forêts du Liban, dans les fosses de Jérusalem et sur les galères d'Ophir.

Ce fut un siècle de misère et d'angoisse. Une poignée d'hommes libres portée sur un monde d'esclaves et d'indigents, c'étaient là les sociétés antiques. Nous ne les remar-

quons guère ces souffrances des petits de la terre. Personne ne nous en a conservé la plainte, et l'art antique a jeté ses fleurs là-dessus. Il a fallu que le prophétisme et le christianisme primitif déchirassent le voile pour nous révéler ce mystère d'oppression et d'iniquité.

Pillés par les hordes de Mitzraïm et d'Assur, chassés de leur patrimoine par les accapareurs de Jérusalem et de Samarie, privés bien souvent du pain suffisant par des maîtres égoïstes et des juges iniques, ces opprimés manquaient même de cette consolation qui, aux heures les plus tristes, a soutenu les petits, la religion, j'entends une religion pure, élevée où la conscience joue le rôle principal et dont le puissant idéalisme fait oublier les misères d'ici-bas. Au moyen âge les peuples ont souffert, mais ils souffraient en espérant le bonheur du ciel. Mais au VIII^me^ siècle, le culte de Jéhovah ne différait en rien du culte des autres divinités païennes et n'était ni plus pur, ni plus élevé. Les statues des dieux étrangers, les veaux d'or et les serpents d'airain élevés au nom de Jéhovah remplissaient les sanctuaires et jusqu'au temple même de Jérusalem. En vain quelques prophètes à la parole de flamme essayent-ils dans des luttes tragiques et quelquefois sanglantes de balayer cette poussière. Le Dieu moral qui apparaissait à Élie le Thisbite au milieu des rochers de l'Horeb n'était encore qu'une pure création de l'âme prophétique impuissante contre les instincts foncièrement idolâtriques de la masse. En ce temps là, il n'y avait de maître juste, ni dans le ciel, ni sur la terre et les Dieux étaient presque aussi mauvais que les hommes. Et c'est en vain que les hommes allaient demandant le secret de la paix et du bonheur à ces idoles impuissantes que Jéroboam avait érigées à Béthel au nom de Jéhovah, ou bien sacrifiaient sur les grossiers autels de pierre de la colline et du bosquet sacré des *holoth* et des *mitzba* à toutes les divinités du panthéon chananéen, ou bien encore cherchaient à satisfaire dans les cultes sanguinaires et grossiers de Moab ou de Phénicie la soif qui dévorait leur âme ; les divinités comme les nobles et les rois restaient sourdes au cri du malheureux sans pain et sans asile, et la religion, quelque fut

le dieu qui la patronait Jéhovah ou Baal, Moloch ou Milcom était la religion des riches, de ceux qui pouvaient sacrifier beaucoup de taureaux et verser beaucoup d'huile sur l'autel, de ceux qui pouvaient dire à leur bon dieu : Rends-moi, car je t'ai donné ! »

Or en ces jours tandis que les riches exploitaient les pauvres et que les prêtres sommeillaient dans la paisible routine des rites et des observances, les prophètes protestèrent au nom de la justice. Ils rappelèrent que les faibles ne sont pas une quantité négligeable et que les petits ne doivent pas être immolés au bien être des grands. Ils annonçèrent la ruine des oppresseurs, la délivrance des opprimés, le triomphe universel des bons sur les méchants. Et dans les effroyables ténèbres d'un monde de violences et de conflits sanglants, ils osèrent rêver un idéal social conforme à la justice et lancer Israël à la poursuite de cet idéal.

C'était la première indignation de la conscience contre la réalité barbare, la première bataille pour le droit des opprimés contre la force oppressive, qui allaient commencer dans une obscure bourgade d'Orient.

Les grands mouvements religieux se produisent presque toujours par des actions individuelles beaucoup plus que par des évolutions collectives. Le prophétisme, est une création essentiellement individualiste, l'œuvre d'une poignée d'exaltés faibles, peu nombreux, parfaitement impopulaires, haïs des prêtres qui font du sacerdoce un métier et des faveurs divines une marchandise, en butte aux railleries des aristocrates durs et injustes, aux outrages des foules hébétées, aux persécutions des tyrans. A chaque instant leurs voix importunes sont étouffées par les adorateurs formalistes sous le bruit des cantiques et des litanies lorsque ce n'est pas sous les instruments de supplice et les pierres de la lapidation.

Et cependant ces quelques justes dominent leur peuple et exercent une sorte de ministère national. Dans le royaume du nord ils font et défont les rois soulèvent les populations contre les dynasties, chassent les prêtres de Baal, terrifient les meurtriers de Naboth. Il sont les grands perturbateurs

d'Israël. Longtemps les générations racontent leurs prodigieux exploits et la légende en fait des héros titanesques qui arrêtent les nuées et font descendre le feu du ciel.

Et lorsque Ephraïm fut tombé, le prophétisme prit dans la petite monarchie de Juda son plein développement, Jérusalem ne cesse de retentir de la prédication des *nebiim*. Les Esaïe, les Michée, les Habacuc, les Jérémie déclament leurs violents oracles devant les foules effrayées, promènent à travers la ville leurs étranges symbolismes, attaquent les faux prophètes, violentent les prêtres dans la cour du temple, anathématisent les puissants à la porte de la ville, proclament devant l'aristocratie impie et idolâtre le jugement de Jéhovah. Tantôt puissants avec les rois réformateurs Ezéchias et Josias, tantôt persécutés et réduits au silence sous Manassé, tantôt hardis, audacieux comme des agitateurs révolutionnaires, bouleversant le peuple, brisant les bras des gens de guerre aux derniers jours de Jérusalem....

Et lorsque leurs menaces se furent accomplies, lorsque l'élite de la nation se fut acheminée, longue théorie de captifs vers les plages désertes de la Babylonie, le parti prophétique se leva de nouveau. Ce fut lui qui veilla sur les restes du peuple dispersé et refit l'âme de la nation. Tandis que les riches se mêlaient aux Babyloniens, se bâtissaient des maisons, faisaient du commerce, adoptaient les cultes païens, les *anavim* restaient fidèles à Jéhovah et pleuraient en se souvenant de Sion. Le grand prophète inconnu de l'exil nous a décrit les sentiments, les pensées, les aspirations de ce petit noyau de fidèles. Ils vivaient pauvres, humbles et méprisés. Ils se croyaient destinés à expier les fautes du peuple, à souffrir pour lui afin de le réconcilier avec Jéhovah et de gagner sa délivrance. Enfin, ce furent eux qui du temps de Cyrus rentrèrent en Palestine et relevèrent les murailles de Jérusalem.

II. — Jéhovah Dieu de justice

Mais si les prophètes ont été de si grands prédicateurs de justice c'est parce qu'ils ont parlé de la part de Jéhovah. Camosh, Baal, Moloch eurent des prêtres, mais ils n'eurent pas de prophètes. Pour inspirer la voix d'Osée et de Jérémie il ne fallait rien moins que l'esprit d'un Dieu nouveau.

Du Dieu national qui protège *per fas et nefas* le peuple qu'il s'est choisi, de l'idole au culte grossier, de l'élohim facile des formalistes du temple, les prophètes ont fait le Dieu juste et bon.

C'est ici la grande révolution religieuse de l'humanité. Nous sommes déjà à l'aurore de l'Evangile. Au milieu de son épopée gigantesque Elie le Thisbite avait pu contempler la douce vision.

« Elie marcha jusqu'en Horeb à la montagne d'Elochim ! Jéhovah lui demanda que fais-tu ? Elie lui répondit : « Les enfants d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont démoli tes autels, ils ont tué tes prophètes ; Je suis demeuré moi seul et ils cherchent ma vie pour me l'ôter... Alors Jéhovah lui dit : Sors et tiens toi sur la montagne. Et voici l'Eternel passait devant Elie. Et un vent souffla avec violence déchirant les montagnes et brisant les rochers. Mais Jéhovah n'était pas dans ce vent. Ce fut ensuite un tremblement de terre. Jéhovah n'était point dans ce tremblement. Et après le tremblement, un feu. Jéhovah n'était pas dans ce feu..... Après le feu, un murmure doux et léger. »

La vision de l'Horeb fut pour le monde l'apparition du Dieu instrument de morale. Désormais l'heure a sonné pour les divinités naturistes qui font trembler le misérable adorateur et pour les divinités protectrices qui vendent leurs bienfaits au hasard de l'offre et de la demande. Et El-Chadaï et Elohim, le Dieu nature, le Dieu humanité sont morts. Jéhovah le Dieu Justice vient de naître.

Jéhovah est le Dieu du pauvre, le refuge des *anavim*,

leur libérateur, leur espérance, leur gardien, leur appui (1). C'est lui qui protège l'opprimé, fait droit à l'orphelin, défend le faible, punit l'inique et le violent. C'est déjà le Père céleste bon, miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté, qui pardonne à ses serviteurs lorsqu'ils ont péché, et qui, lorsqu'il châtie, se repent du mal qu'il a fait. Comment oublierait-il les siens ? La nourrice oublie-t-elle l'enfant quelle allaite, l'époux oublie-t-il celle qu'il s'est choisi ?

Comme un berger, Dieu paîtra son troupeau,
Il portera les agneaux dans ses bras
Il les pressera sur son cœur...
L'Eternel est mon berger je ne manquerai de rien
C'est lui qui me conduit dans ses gras paturages.

Mais si Jéhovah est bon et juste, pourquoi l'injustice du monde. Pourquoi dans ces fatales destructions la nature frappe-t-elle le juste et l'injuste avec la même indifférence. Pourquoi celui qui se sacrifie pour le bien ne recueille-t-il que la souffrance et le mépris tandis que les méchants qui savent réussir vivent heureux et paisibles avec le fruit de leur iniquité. C'était l'éternelle question de la théodicée qui se posait devant la conscience hébraïque.

« Pourquoi donc ô maître suprême
As-tu créé le mal si grand ? »

Longtemps les prophètes bravant l'expérience répondirent avec une héroïque simplicité : Le juste est heureux, l'injuste est malheureux, les justes descendent au schéol en leur temps, vieux et rassasiés de jours, les méchants descendent au schéol avant le temps. Ceux qui labourent l'iniquité et qui sèment la

(1) On a dit que l'élément amour n'a été introduit dans l'idée de Dieu que par le christianisme et l'on oppose dans de faciles antithèses : justice, charité, droit, devoir, Dieu jaloux, Père céleste. Il ne faudrait pas abuser de ces distinctions par trop simplistes. Le terme *zadeka* dans l'A. T. ne signifie pas seulement justice mais bonté. Le Dieu juste n'est pas seulement le Dieu qui récompense et qui punit, il est aussi le Dieu amour. Les prophètes aussi bien que l'Evangile empruntent leurs métaphores à l'amour de l'épouse ou de la mère.

douleur la moissonnent. Ils périssent par le souffle d'Elohim, ils sont consumés par le feu de sa colère.

Mais entre la théorie et les faits, l'écart était trop grand. Les choses n'étaient nullement comme elles devaient être. Une immoralité transcendante, un suprême dédain de la justice et de la vertu domine la nature. Aux yeux d'une âme affamée de justice immédiate comme celle du prophète le spectacle du monde devait paraître affreux.

Pour se consoler des iniquités présentes, jamais l'hébreu n'espéra une vie éternelle où tout serait rétabli conformément aux postulats de la conscience. Le schéol est le pays des ombres et non la compensation du juste.

Le schéol Jéhovah ne te loue pas
La mort ne te célèbre pas,

disait une poésie du roi Ézéchias. Les morts sont couchés dans la tombe et Dieu n'a plus de pensée pour eux... Ce n'est pas pour eux que Dieu gouverne le monde... Les morts descendent à jamais dans l'empire du silence et de l'oubli. L'homme est comme un souffle qui s'en va et ne revient plus... Son souffle le quitte et il retourne à la poussière d'où il est sorti. (Psaumes *passim*)

Et dès lors comment résoudre l'angoissant problème ? Que répondre au désespéré qui, couché sur la poussière, souffre et pleure quoique innocent ? L'auteur de Job essaie de toutes les solutions et n'en accepte aucune. Il voit sa philosophie en désarroi et ne se console des malheurs de Job qu'en songeant que les voies de Dieu sont incompréhensibles. Mais cette incertitude et cette anxiété font la sublimité de son poème. Il y a un abîme entre cette spéculation douloureuse et les admirations compassées des adorateurs du Cosmos. Il suffit de rapprocher les superbes indignations de Job de l'optimisme déterministe de Marc-Aurèle :

« As-tu des yeux de chair. Vois-tu comme voient les mortels ?.... Pourquoi m'as-tu fait sortir du sein de ma mère ? J'eusse expiré, aucun œil ne m'eût vu...Qu'il me laisse ! Qu'il éloigne sa main de moi jusqu'à ce que j'avale ma salive !....Que le Tout-Puissant me réponde, que mon adversaire expose ses accusations ! » (*Job passim.*)

Marc-Aurèle une fois dans sa vie s'était posé la même question que les prophètes, mais il s'était plus vite rassuré :

« Comment se fait-il que les Dieux qui ont ordonné si bien toutes choses avec tant d'amour pour les hommes, aient négligé un seul point, à savoir que les hommes d'une vertu éprouvée qui ont eu pendant leur vie une sorte de commerce avec la divinité, ne revivent pas après la mort, mais soient éteints pour jamais ? Puisque la chose est ainsi, sache bien que si elle avait dû être autrement, ils n'y eussent pas manqué. Si cela eût été conforme à la nature, la nature l'eut comporté... Si les Dieux sont souverainement bons et souverainement justes, ils n'ont rien laissé passer dans l'ordonnance du monde qui soit contraire à la justice et à la raison. »

C'est trop de résignation ! J'aime mieux les protestations et les blasphèmes.

Le génie grec d'ailleurs n'a jamais vu plus loin que Marc-Aurèle. La question de Job : « Pourquoi le juste souffre-t-il ? » ne s'est jamais posée pour lui. Socrate et avec lui tous les moralistes qui d'Aristippe à Epicure se sont réclamés de lui, croient au bonheur inséparable de la vertu. Le sage ne peut pas ne pas être heureux. La supposition d'un sage accablé par la mauvaise fortune est une contradiction, une monstruosité. Amoureux de la beauté de l'eurythmie, le Grec ne peut concevoir qu'un univers ordonné selon la loi du bien par l'artiste divin. Et lorsque les iniquités de la nature le choquent, lorsque le malheur s'abbat sur sa maison, lorsqu'il souffre, victime de la méchanceté des hommes, il se console en songeant à la nécessité divine et aux volontés aveugles du Destin.

Certains se sont laissés aller dans leur culte pour l'hellénisme, jusqu'à comparer Socrate à Jésus-Christ. Un tel rapprochement est plus que superficiel. Pour s'en contenter, il ne faut avoir rien compris au génie hébreu, il ne faut jamais avoir senti l'âme prophétique vibrer sous le souffle puissant du *rouach* de Jéhovah. Socrate et la philosophie grecque confondant l'esthétique et l'éthique, le *Kalos* et l'*Agathos* se sont trop souvent contentés d'une morale au rabais et d'une justice boiteuse. Ils ignorent le mal moral,

ils ferment les yeux devant l'iniquité sociale. Ils ne se posent pas les problèmes angoissants que suggère à l'âme affamée de bonté et d'équité, l'immoralité de la nature superbement indifférente au bien et au mal. Ils ne comprennent pas ces haines vigoureuses, ces accents indignés qu'arrache au juste le spectacle du méchant heureux et triomphant. Le méchant!.. Socrate a-t-il jamais soupçonné son existence, a-t-il cru à la faute ? Il a douté de la réalité du mal librement voulu. Le criminel est un malade, ce n'est pas un coupable. Pas de mérite et de démérite pas de libre responsabilité. Renan un hellène du XIX^me^ siècle disait avec son ironie sceptique :« Le péché ? je crois bien que je le supprime» Vingt siècles avant qu'eut été prononcée cette solennelle ineptie les philosophes d'Athènes édifiaient leur morale sans tenir aucun compte de l'existence du péché...

C'est pourquoi l'édifice a croulé et l'hellénisme est mort. Mais l'hébraïsme a vécu parce qu'il a compris la cruauté, la sottise du monde, et qu'il a donné à l'humanité l'idéal sans lequel elle ne saurait vivre, sans lequel elle flotterait à la dérive sans but et sans lendemain.

Gloire soit au prophétisme qui, avec une force sans égale, a proclamé que la justice et le droit n'étaient pas de vains mots mais la puissante volonté d'un Dieu moral, qui au milieu des iniquités actuelles a attendu la fin du mal des grandes réparations et en a appelé au grand jour de Jéhovah.

III. — Israël peuple de Jéhovah

Israël est le peuple de Jéhovah, aussi bien que Moab est le peuple de Camosh. Même chez les prophètes les plus universalistes Israël est la nation élue, le peuple que cherchent les peuples, le dépositaire de la thora celui qui doit porter dans le monde la religion du Dieu juste et bon. Un lien étroit unit Jéhovah à la nation qu'il s'est choisie comme le lien qui unit l'épouse à l'époux. Le Dieu d'Israël aime son peuple jusqu'à la jalousie. Il s'irrite lorsque la nation oubliant ses fiançailles avec lui se débauche aux Baals. N'est-ce pas lui Jéhovah qui lui a donné le blé, le vin et l'huile qu'elle offre à ses amants ? N'est-ce pas lui qui la protège contre ses ennemis et lui donne la paix et le bonheur ?

Mais, (et c'est ici la différence qui sépare la religion du prophétisme des autres religions sémitiques), en Israël le Dieu national, le protecteur jaloux est aussi le Dieu moral. La conception éthique de la divinité a bouleversé les rapports entre Jéhovah et sa nation. Et de ces prémisses : Jéhovah Dieu juste, Israël peuple de Jéhovah le prophétisme, avec une clarté et une audace sereines, tire cette triple conséquence qui doit servir de thème à sa prédication :

Israël doit servir Jéhovah en réalisant la justice.

Si Israël ne réalise pas la justice il périra.

La justice sera réalisée un jour par un Israël nouveau.

Comme on le voit, pour le prophète, il n'y a que deux termes Dieu et la nation poursuivant un même but le triomphe du bien sur le mal, la société parfaite, le règne messianique. Il ne faut pas oublier en effet que la conception, que les prophètes se faisaient des rapports de la société et de l'individu diffère du tout au tout de la conception chrétienne. Les prophètes sont collectivistes, les chrétiens modernes sont individualistes. Quand les prophètes nous parlent de péché, de

conversion, de salut, ils donnent d'ordinaire à ces mots une autre portée que nous. Il s'agit pour eux de péché social, de conversion sociale et de salut social. La prédication chrétienne nous a habitués à ne considérer que l'individu créature immortelle et à laisser de côté les agrégats d'individus. Et dès lors il n'est plus question que de conversion individuelle et de salut individuel.

C'est là la grande apostasie de l'Eglise....Il est vrai que Jésus suivant en cela le courant de la pensée juive et la prédication du Baptiste laisse à l'arrière plan le cadre de la vie nationale pour s'adresser non pas tant à la collectivité qu'aux membres de la collectivité. Et cependant fidèle au prophétisme, qu'il devait non pas abolir mais accomplir, Jésus n'a jamais considéré l'individu comme la vraie fin. La fin c'est le royaume, le salut universel, l'individu n'est que le moyen de cette fin. Le Christianisme a dépassé et contredit l'enseignement de son fondateur. Il a cessé de bonne heure d'annoncer le Royaume pour ne plus s'attacher qu'au dogme grec de l'immortalité de l'âme.

Les conséquences de ce simple changement de point de vue sont extrêmement graves. Comme l'individu est immortel le juste trouvera dans le ciel d'amples compensations aux souffrances de la vie présente, et l'on pourra se contenter d'une injustice relative dans l'état de choses actuel.Le Royaume n'est pas de ce monde ; qu'importe que l'humanité soit plongée dans le mal, qu'importe que l'organisation sociale soit imparfaite, inique, qu'importe que les foules hébétées de vice et de misère, souffrent, pleurent et meurent pour permettre à quelques privilégiés de dominer et de jouir ; le chrétien est citoyen des cieux. Passager et voyageur sur la terre, il n'a pas besoin de se plaindre du mauvais état d'une hôtellerie dont il délogera bientôt. Oh ! sans doute, on parle bien encore du Royaume de Dieu, mais pour beaucoup de chrétiens, ce n'est là qu'une assez vague métaphore. Et tout en répétant « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » on reconnaît qu'il est nécessaire qu'un certain degré d'injustice, d'inégalité, de

privilège, existe dans notre pauvre monde. De là l'origine de ce christianisme individuel et céleste que l'on a appelé fort spirituellement une agence d'assurances pour l'éternité, et qui prépare les individus à bien mourir beaucoup plus qu'il n'enseigne les sociétés à vivre.

Bien autrement morale et féconde est la religion des prophètes. Elle prépare à la vie, non à la mort. Elle ne cherche pas à accroître de quelques individus le nombre des habitants du ciel, mais à établir la justice et l'amour sur la terre. C'est sur la terre que doit être faite la volonté divine, c'est sur la terre que Jéhovah veut établir son trône et fonder le royaume de paix. Et ce royaume ne saurait être fondé que *dans* et *par* Israël, le *ham* qui doit servir Jéhovah. Il faut donc que la justice règne dans le *ham*. Si Israël abdique sa mission glorieuse, s'il est infidèle au pacte qui l'unit à Jéhovah, s'il continue à se souiller par les débauches honteuses, le luxe insensé, les oppressions coupables, Jéhovah le châtiera. Malheur aux ouvriers d'iniquité, mais aussi malheur au peuple tout entier, car une société est un tout solidaire ; Jéhovah la récompense et la punit toute en bloc.

Les prophètes pressentaient ainsi la loi mystérieuse du monde social. L'individu est si étroitement uni au milieu dans lequel il vit qu'il ne saurait séparer sa destinée de la destinée de ce milieu. Il se perd en le laissant perdre, il se sauve en le sauvant. Avec une telle doctrine il n'est plus possible de s'accommoder des injustices sociales. Il faut que les hommes de Dieu soient les grands agents du règne messianique, les justiciers qui préparent dans le monde les voies de Jéhovah, les rédempteurs de la nation.

C'est ici l'utopie grandiose du prophétisme. Il a voulu une nation gouvernée avec justice comme la véritable expression de la religion. Sur la terre il a cherché la patrie céleste et idéale. Il a rêvé d'une politique sainte, d'un Etat théocratique, où Jéhovah serait le roi. Que les sages de ce monde blâment cette folie au nom de la monstrueuse distinction entre l'Eglise et l'État, le temporel et le spirituel, les sociétés terrestres nécessairement injustes, imparfaites et la société

éternelle du ciel perdue dans les nuages de l'avenir, plus puissante que tous ces sophismes, la théocratie des prophètes reste en face du sacerdotalisme ecclésiastique, théologique, ou mystique la vraie religion de la conscience et de l'aspiration sociale.

Il est vrai, (et c'est là un fait que l'on ne saurait trop mettre en lumière) dans l'état de guerre où se trouve le monde, c'est condamner une nation à la mort que de la faire vivre pour l'idéal. Le peuple des prophètes devaient être le peuple sans terre. Le serviteur de Jéhovah est opprimé, écrasé par les hommes, Israël est foulé aux pieds des nations; la soumission aux puissances temporelles fut de tout temps la dure nécessité qui l'accabla.

Les prophètes, parce qu'ils furent de puissants créateurs dans l'ordre moral et religieux, furent des destructeurs radicaux dans l'ordre politique. Quand l'ennemi était aux portes, les hommes de Dieu prêchaient la soumission à l'Assyrie et se moquaient des gens de guerre. Et quand le peuple, payait par la ruine et l'exil ses velléités d'indépendance les prophètes proclamaient que la justice de Jéhovah venait de s'accomplir. (C'était à cause des crimes de Manassés et des abominations des enfants de Juda....) Ils n'arrivèrent jamais à s'accommoder des guerres des privilèges des oppressions qui sont la vie des nations. Pour fonder la société idéale ils brisèrent la société actuelle.

Et Jérusalem tomba, mais c'était pour le triomphe de la justice. Une pauvre monarchie perdit son indépendance politique, mais Israël enfanta le Messie. Si le parti opposé aux prophètes avait triomphé, peut-être Israël aurait-il prolongé de quelques années sa résistance à l'Assyrie au risque de devenir vassal de l'Egypte, mais la religion du Dieu juste n'aurait pas transformé le monde. Les voyants avaient bien vu : Il vaut mieux pour un peuple avoir des murailles rasées, des portes consumées et être l'élu de Jéhovah, le porte drapeau de la loi éternelle, la lumière des nations que de traîner paisiblement à l'ombre de sa vigne et de son figuier une vaine indépendance politique. Pour réaliser l'idéal éternel

et pour sauver le monde, il faut mourir à soi-même. Le peuple qui a fait la Bible devait l'écrire avec des traits de sang.

En face des empires colossaux élevés par les caprices sanglants de la force sur les cadavres des multitudes égorgées les prophètes furent assez clairvoyants pour comprendre la vanité des peuples qui *travaillent pour le néant et s'exténuent au profit du feu.* (Jérémie LI, 58). La gloire de Sargon, de Sennachérib de Nébukadnetzar ne leur en imposa jamais. Ce ne sont pas eux qui défient les monstres couverts de sang et de boue. Ils avaient compris la sottise de l'humanité en adoration devant ses bourreaux; et en entendant crouler les grands empires ils avaient le sentiment mêlé de tristesse et de sérénité du sage qui voit les hommes se perdre à de misérables vanités.

La Grèce créa la cité et vécut par elle. Elle s'ennivra des plaisirs enfantins de la petite politique de l'Agora. Rome domina le monde et courba les peuples sous sa main de fer. Israël vécut pour porter à travers les nations la religion de Jéhovah et pour féconder l'humanité de ses souffrances.

IV. — Justice sociale

Les prophètes sont les grands justiciers, qui, au milieu des iniquités, des oppressions, des lâchetés, protestent au nom du droit des faibles et apportent au peuple infidèle les menaces de Jéhovah. C'est là un fait qui n'est généralement pas assez mis en lumière. Nous avons été habitués à ne considérer dans ces grands champions de la justice que les mystérieux devins qui, grâce à une puissance miraculeuse de divination, lisent dans l'avenir, que les émules de Tirésias et des Sybilles qui à des siècles de distance, prédisent avec une minutieuse certitude la chute de Babylone et l'avènement de Cyrus. Si les prophètes n'avaient été que cela, ils seraient maintenant passés ne laissant derrière eux qu'un vague souvenir propre à intéresser encore quelque érudit, quelque historien des religions : ils n'auraient pas fait vivre le monde. Les prophètes planent vraiment dans l'immortalité et leur prédication vieille de trente siècles reste aussi actuelle que si elle datait d'hier, parce qu'ils ont exprimé les aspirations les plus hautes de la conscience humaine, parce qu'ils ont lancé plus haut que tous les autres hommes leur cri de justice au nom de Jéhovah. En vain essayerait-on de les grandir par la bizarre et magique auréole du thaumaturge et du devin. Je persiste à penser qu'il y a plus de gloire à jeter dans le monde la semence féconde qui le transformera pour le triomphe de la justice et pour l'avènement du royaume des cieux, qu'à dicter quelques vains oracles politiques et qu'à voir clair dans les destinées de quelques peuples d'Orient. Considérons les prophètes tels qu'ils sont et non tels qu'on les a faits ; tels qu'ils sont, c'est-à-dire héros de la conscience religieuse, messagers du Dieu juste et saint.

Et dès lors, comme leur puissante figure nous apparaît vivante et profondément actuelle : C'est Elie le Thisbite tout

rayonnant sous le voile de flamme dont la légende l'enveloppa. Ennemi de Baal sans doute exterminateur des dieux phéniciens, mais vengeur de Naboth égorgé, ami de la veuve de Sarepta, remueur des masses populaires.

Et puis c'est Amos, l'austère mécontent, qui, au milieu de la prospérité du règne de Jéroboam II, vient menaçer les vainqueurs en plein triomphe. Simple berger des déserts de Judée il a entendu l'appel de Jéhovah et il est monté à Béthel. Israël est coupable et Dieu le châtiera à cause de son iniquité. Son crime ce n'est pas l'idôlatrie, le culte des veaux d'or, les sacrifices offerts aux divinités du panthéon sémitique, Amos ne se préoccupe pas de tout cela. Le péché d'Israël est autrement grave et autrement irrémissible, c'est un péché de lèse-justice. Les enfants de la maison de Jacob sont coupables parce qu'il ont maltraité le pauvre et refusé justice à l'indigent. Les pécheurs de mon peuple, ce ne sont pas précisément les adorateurs de Baal ou les idolâtres de Jéhovah, le veau d'or, ce sont les gouvernants corrompus et leurs associés, les oppresseurs, les égoïstes, les accapareurs, les débauchés, tous ceux qui ne pratiquent pas la justice sociale. Et dans le sanctuaire de Béthel, au milieu des splendeurs du culte officiel, devant la foule magnifique qui venait adorer, le berger de Tékoa fit entendre des cris foudroyants :

Malheur à ceux qui vivent tranquilles dans Sion,
Et en sécurité sur la montagne de Samarie...
Ils reposent sur des lits d'ivoire,
Ils sont mollement étendus sur leurs couches,
Ils mangent les agneaux pris dans le troupeau (du pauvre,)
Ils divaguent au son du luth....
Ils boivent le vin au rebord même des amphores,
Et ne s'attristent pas des malheurs de Joseph....

Leur crime : ils ont opprimé l'indigent, ils ont enlevé son pain à l'affamé, ils se sont moqués de la justice :

A vous maintenant mangeurs de pauvres,
Grugeurs des faibles du pays !
Vous dites : Quand la nouvelle lune sera-t-elle passée

Afin que nous vendions le blé !
Quand finira le sabbat afin que nous ouvrions les greniers ?
Nous diminuerons l'epha et nous augmenterons le sicle,
Nous falsifierons les balances pour tromper ;
Puis nous achèterons les misérables pour de l'argent,
Et le pauvre pour une paire de sandales,
Et nous vendrons jusqu'à la criblure de notre blé.....

Et le prophète annonce à tous ces ouvriers d'iniquité le jugement de Jéhovah.

Parce que vous avez foulé le misérable.....
Vous avez bâti des maisons en pierre de taille,
Mais vous ne les habiterez pas ;
Vous avez planté d'excellentes vignes,
Mais vous n'en boirez pas le vin.
Car je le sais, vos crimes sont nombreux...
Vous opprimez le juste, vous recevez des présents
Et vous violez à la porte le droit des pauvres.

Ces vigoureux anathèmes contre le luxe, ces cris de rage contre la richesse oppressive, la paresse de l'aristocratie parasite feront sourire les hiérophantes de l'économie politique et les satisfaits de l'ordre social. Pour parler comme Amos il faut, s'écriera-t-on, la naïveté d'hommes qui ne connaissent que la nature et ce qu'ils ont vu ou entendu au désert derrière leur troupeau. L'idéal social du voyant, c'est la tribu médiocre et la vie patriarcale, c'est-à-dire la négation de tout progrés, de toute civilisation. Il est vrai, nous sommes ici à cent mille lieues des savantes injustices de l'école libérale, et Amos est complètement exempt de cet opportunisme subtil qui consiste à légitimer le mal au nom d'une prétendue nécessité sociale ; il ne connaît pas les accommodations, les compromis et rien ne peut éteindre en lui le puissant enthousiasme qui le fait vibrer d'indignation en face de l'iniquité. Il avait compris qu'au dessus de la civilisation et de ses merveilles se trouve l'idéal éternel, il avait vu la sottise du monde économique avec les monstruosités de la propriété, de la lutte pour l'existence de la vie plate et facile, où chacun jouit égoïstement de ses revenus, sans songer à ceux

qui souffrent et qui pleurent. Pour faire triompher la volonté de Jéhovah, il ne faut pas une société fondée sur l'âpreté de la possession individuelle. La justice refuse obstinément son alliance aux riches, il lui faut les pauvres et les humbles. Jamais le monde moderne avec ses millions ne réalisera une morale sociale de quelque élévation, et le dernier terme des sociétés européennes fondées sur la concurrence, sur le principe de la survie des forts dans la lutte industrielle sera certainement une déplorable médiocrité.

Ne nous moquons pas des violences révolutionnaires d'Amos, Esaïe le grand politique du VIII[e] siècle ne parle pas autrement des injustices de son peuple. Pas plus que le berger des pâturages de Tekoa il ne peut souffrir que le pays soit rempli d'argent, d'or, de chevaux et que le pauvre soit immolé au bien être du riche.

« Le pays est plein d'argent et d'or, il n'y a point de fin à ses trésors ; il est plein de chevaux, il n'y a point de fin à ses chars...

La dépouille du pauvre est dans vos maisons. De quel droit foulez-vous mon peuple et écrasez-vous la face des pauvres ! dit le Seigneur Jéhovah..... Malheur à ceux qui joignent champ à champ et maison à maison jusqu'à ce qu'il ne reste plus de place dans le pays et qu'ils y soient seuls ! Malheur à ceux qui dès le matin courent après le vin et s'attardent la nuit dans la chaleur de l'ivresse ! La lyre, la harpe, la flûte et le vin, voilà leur vie, et ce que fait Jéhovah il n'en ont cure ! Et c'est pour cela que mon peuple s'en ira en exil, c'est pour cela que le Schéol ouvrira sa gueule béante, et y descendra toute cette pompe bruyante, cette foule joyeuse et toute cette magnificence. Malheur à ceux qui rendent des arrêts iniques, aux juges qui écrivent des sentences injustes, chassant les pauvres du tribunal et privant de leur droit les faibles de mon peuple ! »

« Ils dévorent la chair de mon peuple », s'écrie Michée de Moreschet le contemporain d'Esaïe,

Ils convoitent les champs et s'en emparent,
Les maisons et ils les enlèvent,
Ils portent leur violence sur l'homme et sur son héritage....
Sion est bâtie avec le sang,
Et Jérusalem avec l'iniquité.
Les chefs jugent pour des présents,

Les prêtres enseignent pour un salaire,
Les prophètes prophétisent pour de l'argent.

Si telle était la plainte du nabi sous Jéroboam, Iotham et Ezéchiah, c'est-à-dire à l'une des époques les plus prospères de l'histoire d'Israël, combien plus violente ne sera-t-elle pas à l'époque des grandes catastrophes, lorsque à l'égoïsme féroce des classes dirigeantes s'ajoute l'incapacité et la folie du gouvernement.

Ecoutez Jérémie s'élevant contre Jojakim roi de Juda, un de ces princes viveurs, qui, lorsqu'il fallait à tout prix refaire l'âme de la nation, ne songeait qu'à bâtir magnifiquement malgré la détresse publique, au moyen de la corvée.

« Malheur à celui qui se bâtit sa maison au moyen de l'injustice et ses pavillons au prix de l'iniquité et qui fait travailler son prochain sans salaire. Serais-tu roi par hasard pour te rengorger dans des palais de cèdre ?....C'est pourquoi voici ce que dit Jéhovah au sujet de Joïaquim : Les pleureurs ne pleureront pas à ses funérailles,... C'est la sépulture d'un âne qu'on lui donnera ; on le traînera, on le jettera hors des portes de Jérusalem. »

Plus violent encore contre Joïakin et sa mère Nehusta :

« Par ma vie dit Jéhovah, quand bien même tu serais une bague à ma main droite Koniah, je t'en arracherai et je te livrerai aux mains des Chaldéens !...Un vieux morceau de pot cassé, voilà cet homme, ce Koniah, un vase dont personne ne veut !»

Grande est la colère du prophète contre cette aristocratie égoïste. Les modes étrangères, les fantaisies égyptiennes le mettent hors de lui. Jérusalem est une prostituée qui se livre à tous les étrangers. La débauche, la vénalité, le mensonge, sont à leur comble.

Ils disent « Vive Jéhovah ! » et ils ne cessent de mentir...Je les ai rassasiés et ils ont commis adultère, ils se pressent en foule dans la maison de prostitution, chacun d'eux hennit après la femme de l'autre. »

Et Jérémie rappelant à leurs devoirs le roi et ses courtisans

et l'aristocratie, leur annonce en ces termes la volonté de Jéhovah :

« Roi de Juda qui sièges sur le trône de David, et tes serviteurs et ton peuple qui venez à ces portes, ainsi a dit Jéhovah : Faites justice et charité ; sauvez celui qu'on dépouille de la main de l'oppresseur ; ne maltraitez ni n'opprimez l'étranger, l'orphelin et la veuve, ne versez pas le sang innocent en ce lieu ! »

Peut-être est-ce dans ces pages toutes vibrantes du du souffle de Jéhovah qu'il faut chercher dans sa foudroyante énergie la prédication de la justice sociale. Tenace dans l'insuccès, héroïque au milieu des persécutions, l'âme enflammée par la pensée divine, Jérémie fut certainement le plus puissant de tous les révoltés de l'égoïsme et de l'iniquité. Il est vrai qu'avec lui commença ce qu'on a appelé l'alliance du prophétisme et du sacerdoce. Jérémie était prêtre ou fils de prêtre, et, probablement collaborateur de la réforme deutéronomique. Mais on ne saurait en conclure avec certains critiques, que la suppression des sacrifices de la colline et de l'arbre vert, la pureté du culte, la centralisation de la religion à Jérusalem aient été sa grande préoccupation. Et nous ne saurions souscrire au jugement sévère de Renan : Chez Jérémie le caractère religieux devient plus prononcé. Le tribun incline au prêtre. « Amos, Osée à certains moments Ésaïe, nous étonnent par leur hardiesse, leur amour du peuple, leur désintéressement à l'égard des questions théologiques et liturgiques... Jérémie est beaucoup moins préoccupé de la question sociale et du triomphe des *anavim*. C'est avant tout un homme pieux et d'une moralité sévère. C'est un fanatique... » Rien de moins justifié que ces reproches. Le prêtre d'Anathoth a sans doute exercé une assez grande influence sur la caste lévitique dans la Réforme de Josias. Mais ce qui domine en lui, ce n'est pas le prêtre, c'est le réformateur social, le prédicateur de morale, l'agitateur politique.

On pourrait en dire presqu'autant d'Ezéchiel le contemporain des rédacteurs du code sacerdotal et qui marque la

transition entre le prophétisme et le ritualisme. Les derniers chapitres de son œuvre, ses plans d'architecture sacrée et d'organisation ecclésiastique resteront toujours pour la critique un grand sujet d'étonnement. Et cependant ici encore la préoccupation sociale reste au premier plan. Le grand péché d'Israël ce n'est pas tant l'idolâtrie et les hauts lieux que l'oppression, les rapines, les gages retenus, l'usure. L'homme juste ce n'est pas seulement celui qui ne mange pas sur les montagnes et ne lève pas les yeux vers les idoles de la maison d'Israël, c'est encore celui qui ne déshonore pas la femme de son prochain, qui rend au débiteur son gage qui ne reçoit pas des présents pour répandre le sang, qui donne son pain à l'affamé et couvre d'un vêtement celui qui est nu, qui ne pratique pas le prêt à intérêt, qui ne dépouille pas le pauvre par l'usure,qui n'use pas de violence envers les faibles.

Jérémie et Ezéchiel furent les prophètes du *Finis Hierosolymæ*. Les jugements de Jéhovah s'accomplirent et, longue théorie de captifs, l'aristocratie fut emmenée vers les plages désertes de la Babylonie. Alors cessèrent les anathèmes et commencèrent les consolations. L'iniquité, l'oppression n'avaient pas cependant disparu. Les riches s'étaient mêlés aux Babyloniens. Ils faisaient du commerce, possédaient des esclaves qu'ils traitaient assez durement. La classe patricienne avait conservé toute sa morgue et tout son égoïsme. Elle vexait les pauvres au nom des Chaldéens. Pendant ce temps le serviteur de Jéhovah souffrait pour le salut du peuple et pleurait les malheurs de Sion. Il attendait le jour de la délivrance il se consolait en espérant. Il s'obstinait dans le rêve des anciens voyants. Jérusalem sera rebâtie, Jéhovah sera adoré dans son temple, le Messie viendra,Israël fondera la société parfaite et réalisera la justice sociale.

V. — La Religion sociale

Avec la nouvelle morale apparaît une nouvelle religion, la religion de la sainteté de la justice, favorable au pauvre et à l'opprimé et qui demande à ses adeptes non des sacrifices, mais un cœur pur. Les prophètes avaient compris l'intime solidarité qui unit la théologie et la pratique, les questions rituelles et les questions sociales. Ils ne connaissent pas la coupable distinction des modernes entre la politique, la morale, l'économie sociale et la religion ; distinction dont le principal résultat a été d'exclure l'élément moral de tous les domaines de la vie collective. Pour le prophète l'esprit de Jéhovah doit tout pénétrer et nulle institution humaine n'a sa raison d'être lorsqu'elle est fondée sur la base de l'égoïsme. Il faut que la justice règne dans l'Eglise aussi bien que dans l'Etat.

Dans la guerre qu'Elie, Amos, Jérémie dirigent contre les cultes de Baal, de Moloch,contre l'idolâtrie de Dan et de Bethel, les rites grossiers de la montagne et du bosquet sacré, la question théologique et liturgique n'était pas tout, et leur prédication,ici encore, est inspirée par la conception sociale de la Divinité. Les cultes idolâtriques étaient souillés de débauche et de sang. Si le peuple paraît y avoir été si attaché, c'est à cause des jouissances sensuelles qu'ils procuraient ou du moins du relâchement moral qu'ils permettaient. Les dieux étaient alors aussi méchants, aussi égoïstes, aussi cruels, aussi jouisseurs que les hommes. Les cultes d'Astarté et de Moloch n'étaient rien moins qu'une école de meurtre et de prostitution. Et les meilleures de ces divinités sémitiques n'en étaient pas moins d'une immoralité révoltante, vendant leurs faveurs au hasard de l'offre et de la demande ; acceptant toutes les adorations pourvu qu'elles fussent coûteuses et magnifiques.

C'est également pour des raisons morales et sociales, que les prophètes s'opposaient au culte de Jéhovah tel qu'il était

pratiqué par les formalistes du temple. Ils protestent contre les pratiques extérieures de l'aristocratie mondaine, et, à la religion facile des sacrifices, des oblations des nouvelles lunes et des sabbats, ils opposent la pratique de la justice et la conversion du cœur. Jéhovah est le Dieu juste, et par conséquent tout culte qui se célèbre en même temps que l'inégalité et l'injustice règnent n'est pas le culte de Jéhovah. Jéhovah est le Dieu juste, il veut être adoré non pas avec des processions, des litanies, des gestes de prêtre, mais avec un cœur pur, une conscience droite. Jéhovah est le Dieu juste, il repousse le méchant qui l'invoque avec des lèvres souillées de blasphème et des mains couvertes de sang.

Les prêtres, ces complices de l'injustice sociale ont partagé leur pain avec les meurtriers de Naboth. Et les prophètes de s'écrier :

Ce sont des sentinelles aveugles ignorantes,
Des chiens muets, impuissants à aboyer
Et qui aiment à dormir !
Des chiens gloutons insatiables.....
Sacrificateurs enseignant pour un salaire,
Prophètes prophétisant pour de l'argent,
Pasteurs sans intelligence. (Es., LVI, Michée III.)

L'arrogance de la caste sacerdotale, oubliant au milieu du luxe et de la splendeur des cérémonies, les devoirs les plus élémentaires de justice et de bonté exaspère le prophète de Jéhovah :

Ne vous livrez pas à des espérances trompeuses, en disant :
C'est ici le temple de Jéhovah, le temple de Jéhovah,
Le temple de Jéhovah.....
En vain s'est mise à l'œuvre
La plume mensongère des scribes.....
Ils ont méprisé la parole de Jéhovah ! (Jérémie VII, VIII).

Les fêtes, les pompes solennelles du temple, l'attirail compliqué du ritualisme n'inspirent qu'un souverain dédain à l'idéaliste partisan du culte en esprit et en vérité :

Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes,
Elles me sont à charge,

Je suis las de les supporter.
Quand vous étendez vos mains, je détourne de vous mes yeux,
Quand vous multipliez vos prières, je n'écoute pas... (Esaïe I).
Je hais, je méprise vos fêtes,
Je ne prends point plaisir à vos assemblées,
Et les veaux gras que vous m'offrez en actions de grâces,
Je ne les regarde pas....
Eloignez de moi le bruit de vos cantiques,
Que je n'entende plus le son de vos luths !
Ah ! que l'équité plutôt jaillisse comme une source,
Et la justice comme un fleuve qui ne tarit pas! (Amos V).

Les cultes de Béthel, de Guilgal, de Beer-Schéba ne sont que pratiques niaises et que vaine comédie :

Allez à Béthel, un péché de plus,
Au Guilgal un péché de plus encore !
Offrez chaque matin un sacrifice,
Tous les trois jours venez payer vos dîmes,
Rendez grâce avec des azimes irréprochables,
Faites sonner bien haut vos dons volontaires,
Puisque vous aimez tout cela enfants d'Israël ! (Amos IV).

Le sacrifice, cette grossière manifestation de la religion marché, ce culte d'abattoir, est formellement condamné, par la prédication prophétique :

Avec quoi me présenterai-je devant Jéhovah,
Et me prosternerai-je devant l'élohim tout puissant ?
Jéhovah agréera-t-il des milliers de béliers,
Des myriades de torrents d'huile ?
Donnerai je mon premier-né pour ma coulpe,
Le fruit de mes entrailles pour mon péché ?
— Homme on t'a dit de faire ce qui est bien.
Ce que Jéhovah demande de toi,
C'est d'agir avec droiture,
D'aimer la miséricorde,
De marcher humblement avec ton Dieu. (Michée VI).

La religion de la conscience et de la justice sociale voilà ce que les prophètes prétendent mettre à la place des pratiques formalistes du temple. Cessez de mal faire, cherchez Jéhovah c'est là toute leur morale :

Cessez de mal faire ;
Apprenez à faire le bien ;
Recherchez la droiture,
Protégez l'opprimé,
Faites droit à l'orphelin,
Défendez la veuve. (Esaïe I).

Ainsi a dit Jéhovah!
Cherchez-moi et vous vivrez !
Et ne me cherchez pas à Béthel,
Ne me cherchez pas au Guilgal ...
M'avez-vous présenté des sacrifices et des offrandes.
Pendant les quarante ans du désert, maison d'Israël ? (Amos V).

« Le temps vient, disait Jésus, où les vrais adorateurs du Père l'adoreront en esprit et en vérité. » Huit siècles avant que fut prononcée cette parole les prophètes d'Israël avaient eux aussi proclamé la formule du véritable idéalisme. Ils ont rêvé d'une religion sans prêtres, sans temples et sans autels. Point d'intermédiaires entre Jéhovah et ses adorateurs, point de vain luxe ecclésiastique et dogmatique. La religion du prophète c'est l'alliance éternelle entre Jéhovah et la conscience humaine. Un seul dogme : Jéhovah notre Dieu est le seul Jéhovah. Un seul précepte : On l'adore par la justice. Sans doute si Israël veut offrir à son Dieu sacrifices et liturgies, qu'il le fasse. Mais au dessus de la religion du rite impuissant se trouve la religion de la conscience et de la vie sociale. Et à tous ceux qui prétendent lui substituer l'inutile attirail du sacerdotalisme, les prophètes répondent par cette définition audacieuse et sereine du culte en esprit et en vérité :

Pencher la tête comme un roseau,
Se coucher sur le sac et la cendre,
Est-ce là ce que vous appelez un jeûne,
Un jour agréable à Jéhovah ?
Voici le jeûne que j'aime :
C'est de rompre les chaînes de l'injustice,
De dénouer les liens de tous les jougs,
De renvoyer libres ceux qu'on opprime,
De briser toute servitude.
C'est de partager ton pain avec l'affamé,
De donner ta maison aux malheureux sans asile,

Quand tu vois un homme nu de le couvrir,
De ne point refuser le secours à ton semblable. (Esaïe LVIII.)

Ce n'est pas un mince mérite que d'avoir ainsi dégagé le côté foncièrement social de la religion, en un temps de sacerdotalisme et du ritualisme. C'est certainement la grande gloire du prophétisme d'avoir affirmé si haut que Jéhovah se soucie fort peu d'une royauté de sanctuaire, qu'il demande une royauté sociale, qu'il veut régner dans les relations quotidiennes entre les hommes.

Ces considérations me paraissent singulièrement actuelles en des temps où les héritiers de la religion des prophètes se laissent si facilement aller à chercher Dieu dans les rites et la terminologie religieuse, plutôt que dans les faits sociaux. En vérité, toutes les croyances et toutes les adorations ne sont rien tant qu'elles ne portent pas de fruits, tant qu'elles ne transfigurent pas la vie pratique. La religion, relation entre l'homme et Dieu, est aussi une relation entre l'homme et l'humanité. Au-dessus des pieuses extases, des credos, des actes du culte, se trouvent « les sacrements sociaux, les rituels de justice » de la fabrique, du comptoir, du tribunal, du Parlement, de la ferme, du marché. Là aussi Dieu veut être présent. Malheur à celui qui veut enfermer Jéhovah dans le fond de l'Eglise comme une relique de saint et qui le met à la porte du monde des affaires et de la vie publique. Jéhovah ne saurait s'accommoder de ces ridicules hommages; Jéhovah est un Dieu social!

VI. — La législation sociale

Pour faire aboutir la révolution religieuse sociale que les prophètes demandaient, la prédication la plus vigoureuse était à elle seule insuffisante. A côté des agitations passagères produites par la parole de flamme du nabi, il fallait l'autorité toujours présente du livre systématique, les tables de pierre du législateur. Et ce fut le livre de la loi, la thora du IX^me^ siècle, le code de l'alliance, la thora du VII^me^ siècle, le code des plaines de Moab.

Le livre de l'Alliance, la plus antique législation d'Israël présentait déjà à côté de prescriptions étranges et quelquefois barbares de beaux préceptes d'humanité, de justice, de charité.

« Tu ne refuseras pas son droit à l'indigent... Tu n'opprimeras pas l'étranger... Tu te reposeras le septième jour afin que ton esclave et l'étranger reprennent des forces... Tu laisseras la terre sans culture la septième année, afin que les pauvres de ton peuple en mangent les fruits... Vous n'affligerez point la veuve et l'orphelin. Si vous les affligez ils crieront vers moi et j'entendrai leur cri... Si tu prêtes de l'argent au malheureux de mon peuple, tu ne lui imposeras pas d'intérêts comme les usuriers, et tu ne prendras point son vêtement en gage.

(Exode XXII, XXIII passim

Mais c'est surtout avec le Deutéronome que l'amour des humbles et des délaissés pénètre la législation, et l'on peut dire que le livre de la loi trouvé dans le temple par le grand prêtre Hilquiah au temps de Josias roi de Juda, fut le premier essai de législation sociale, le premier code composé avec l'idée constante de protéger le pauvre contre le riche, le faible contre le fort. La justice de Jéhovah devient ici synonyme de bonté, de douceur. Le pauvre est l'ami de Dieu, celui qui sert Jéhovah doit aimer, protéger les petits, défendre les veuves, faire droit aux orphelins.

A chaque instant les droits de l'opprimé qu'on écrase sont relevés. Les prescriptions sur la belle captive, la femme diffamée par son mari ou violée par un étranger, l'innocent qu'on poursuit injustement marquent un grand progrès sur la cruauté antique, on sent qu'un nouvel esprit a soufflé sur le monde. L'usure, le prêt à intérêt entre israëlites sont sévèrement condamnés comme dans le code de l'alliance. Le riche a des devoirs envers l'indigent. Il ne doit pas retenir la journée du mercenaire, violer le droit de l'étranger et de la veuve :

« Vous ne ferez point de tort au mercenaire pauvre et indigent, qu'il soit de vos frères ou des étrangers qui demeurent dans votre terre et dans vos villages, vous lui donnerez son salaire chaque jour avant le coucher du soleil, (car il est pauvre et il l'attend avec impatience), de peur qu'il n'invoque Jéhovah contre vous (1) et que cela ne vous soit compté comme un péché. » (Deut. XXIV.)

Il ne suffit pas de respecter la personne de son prochain et faire droit au petit comme au grand, il faut encore user de bonté et de compassion envers le pauvre. Dans une page d'une naïveté touchante, le prophète recommande d'oublier les gerbes en moissonnant, de ne pas dépouiller complètement les vignes et les oliviers,pour que le pauvre ait sa part :

« Quand tu feras ta moisson dans ton champ et que tu y auras oublié une poignée d'épis tu ne retourneras point pour la prendre, elle sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Quand tu secoueras tes oliviers tu n'y retourneras point pour regarder branche après branche... Quand tu vendangeras ta vigne tu ne feras pas grapiller après toi. Ce qui restera sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. (Deut. XXIV)

Ce fut sans doute une âme débordante de charité que l'auteur de ce code. Il rêva Israël comme un peuple de frères étroitement unis entre eux par l'attraction puissante de l'amour infini.

L'aumône ne suffit pas. Et le Deutéronomiste après avoir

(1) La prière de l'*ébion* a une grande efficace et ses malédictions sont redoutables.

recommandé la bienfaisance envers le pauvre, prétend supprimer le paupérisme dans sa source et apporte de sérieuses restrictions au droit de propriété. La terre appartient à Jéhovah. Jéhovah l'a confiée à la nation. C'est un crime que de dire : ceci est à moi, c'est par ma propre force que je me suis acquis tout cela. C'est là un outrage à la majesté de Jéhovah. Le droit de propriété foncière est une invention du droit romain. Le légiste hébreu aurait considéré ce prétendu droit comme une monstruosité et un blasphème. Déjà le Code de l'alliance ordonnait de laisser la terre sans culture durant toute l'année sabbatique. Le Code sacerdotal ira plus loin et ordonnera que l'année du jubilé les terres vendues retournent au propriétaire primitif. Le Deutéronomiste hésite devant des mesures trop radicales pour pouvoir être appliquées. Il n'en propose pas moins un moyen fort énergique pour supprimer le fléau du capitalisme. Tous les sept ans les dettes seront remises, ce sera l'année de relâche.

« Que tout créancier relâche ce qu'il a prêté à son prochain... Tu donneras relâche à ton frère afin qu'il n'y ait point de pauvre au milieu de toi. S'il y a chez toi quelque indigent d'entre tes frères, tu n'endurciras pas ton cœur, tu ne lui fermeras pas ta main... garde-toi d'être assez méchant pour dire en ton cœur : L'année de relâche approche ! garde-toi d'avoir un œil sans pitié pour ton frère et de lui faire un refus. Il crierait contre toi à Jéhovah et tu te chargerais d'un péché.

Il était une classe d'opprimés dont le monde antique ne s'occupa jamais, les esclaves... Platon, Aristote, Cicéron ne virent dans l'esclave qu'un instrument de production, un intermédiaire entre l'homme et l'animal. Sénèque le premier sous l'influence du courant humanitaire de son siècle osa se demander si l'esclave avait une âme humaine et conclure par l'affirmative. Mais dix siècles avant les *lettres à Lucilius* un nabi inconnu des bourgades de Judée osait proclamer l'égalité des membres de son peuple et protester contre le régime odieux de l'esclavage : « Quand ton frère d'entre les Hébreux te sera vendu, il te servira six ans mais la septième année tu le renverras libre de chez toi... Et tu ne le renverras pas à vide, mais tu lui donneras quelque chose de ton trou-

peau, de ta cuve, de ton aire. Tu lui donneras des biens dont l'Eternel t'aura béni. Souviens-toi que tu as été esclave au pays d'Egypte, et que Jéhovah ton Dieu t'a racheté. » (Deut. XV.)

Révolutionnaire dans l'ordre économique, le prophète ne l'est pas moins dans l'ordre militaire et civil qu'il réduit à rien ou presque rien.

Les prescriptions sur la guerre respirent une douceur relative qui marque un grand progrès sur l'époque. Le prêtre fera d'importantes éliminations avant la bataille et renverra dans leurs foyers tous ceux qui peuvent y être utiles. Il faut vraiment être bien peu militariste pour introduire la justice et la pitié dans les bureaux de recrutement!

Mais c'est surtout dans le portrait qu'il trace du prince idéal d'Israël que le prophète sacrifie hardiment la gloire, la civilisation brillante, aux vertus modestes du peuple qui sert Jéhovah. Le roi doit être israëlite, se garder des relations politiques et commerciales avec l'Egypte, ne pas avoir un harem trop nombreux, des écuries trop pleines de chevaux; il ne s'amassera pas de riches trésors. En outre, il se fera donner une copie de la thora pour connaître la volonté de Jéhovah et y confirmer sa conduite. Le prophète incline vers le régime patriarcal, il rêve d'un Israël sans industrie, sans richesse, sans aristocratie, presque sans armée, vivant dans l'isolement des autres nations mais fidèle à Jéhovah et scrupuleux observateur de la thora. Il ne pardonne pas à tous ces roitelets, qui, sur les traces du vaniteux Salomon, ont voulu jouer au despote oriental et ont traîné d'Egypte et de Phénicie palais, carroses, almées.

On regrette presque, qu'à côté de cette admirable législation sociale, se trouve un code rituel très pur sans doute, mais bien inférieur comme portée morale. Le Deutéronomiste n'est pas encore arrivé au puissant idéalisme des grands prophètes. Ce n'est pas lui qui écrira : Jéhovah ne demande de toi aucun sacrifice, la seule offrande qui lui soit agréable, c'est de faire ce qui est bon et de marcher humblement devant lui..... Vous ai-je demandé des sacrifices lorsque vous

étiez au désert, enfants d'Israël ? » Il se plait à rêver fêtes solennelles au sanctuaire national, longues théories de lévites, dans le temple splendide, sacrifices et liturgies. Le culte sera centralisé à Jérusalem, et, quatre fois l'an toutes les familles du peuple viendront de leur ville à la montagne sainte. On se réjouira autour du temple dans de pieux festins, mais on n'oubliera pas le pauvre et le lévite. Et le prophète s'amuse à détailler le rituel des sacrifices, les règles pour le partage des viandes, les impuretés légales, etc.

Et cependant, même dans ces minuties de sacristain, il ne perd pas de vue la question morale et sociale. La centralisation du culte supprimera l'idolâtrie, les pratiques grossières et impures. Les devins, les sorciers, les prostitutions religieuses, les sacrifices humains sont condamnés. Si le lévite est tant aimé du législateur. c'est parce qu'il est pauvre. Les misérables, les étrangers, les orphelins et les veuves auront leur part des sacrifices; il faut qu'ils mangent et qu'ils se rassasient.

Il se trouva que la partie rituelle du code fut la seule appliquée. Les ordonnances morales du Deutéronome paraissent être restées lettre morte. Josias pût balayer les *bamoth*, punir l'idolâtrie, brûler les *ashérot*, rassembler à Jérusalem tous les lévis de la Judée, il ne put transformer les consciences, supprimer le paupérisme et l'esclavage. D'ailleurs, ses réformes rituelles elles-mêmes ne durèrent pas plus que les essais moins radicaux qu'avait tentés, un siècle avant lui, son aïeul le pieux Ezéchias. Et lorsqu'il mourût au sanglant combat de Méguiddo, son œuvre sombra avec lui. Des rois hostiles aux idées nouvelles lui succédèrent. Et les cultes illicites recommencèrent, l'éclectisme régna de nouveau dans la religion comme il avait toujours régné dans les mœurs...

Un jour cependant, sur le bord de l'abîme, on essaya d'appliquer une des réformes les plus radicales de la thora, la libération des esclaves. Sous la pression du parti prophétique, et surtout, à cause de la faiblesse de l'armée fort diminuée depuis la première déportation, Sédékiah fit pro-

clamer l'émancipation de tout esclave hébreu qui aurait servi six ans. Mais l'aristocratie revint vite de ce mouvement de générosité, le roi retira son édit, les esclaves rentrèrent dans l'esclavage. Ce monstrueux égoïsme bouleversa l'âme de Jérémie, et lui arracha ces accents indignés : « Vous avez fait rentrer vos frères dans l'esclavage, vous avez refusé de proclamer leur liberté : eh bien moi, parole de Jéhovah ! je proclame la liberté contre vous à l'épée, à la peste, à la famine ! » (Jérémie X.)

La meilleure législation ne fait pas un peuple selon Jéhovah ; il ne suffit pas de faire quelques bons édits pour transformer l'âme d'une nation. Les auteurs de la Réforme deutéronomique en firent la douloureuse expérience. Leur code, comme tant de législations antiques, était une belle construction sur papyrus. Pour le réaliser il ne fallait rien moins que la destruction radicale et du vieux monde et du vieil homme, et la révolution purificatrice d'où sortent les hommes et les mondes nouveaux. Israël aima le code facile des lévites de l'exil qui lui enseignait comment on rachetait le péché avec quelques sacrifices expiatoires et quelques litanies. Sa médiocrité morale ne s'accommoda jamais de la législation sévère des prédicateurs de justice. Mais la thora d'Arboth Moab, inappliquée et inapplicable, n'en reste pas moins le plus beau monument de législation sociale que le monde eut encore connu. La Grèce en était alors à la période vague où luttaient les héros et les dieux, un siècle avant le mythique Dracon. Rome, qui créa le droit moderne, n'était qu'une humble bourgade peuplée de barbares et de brigands. L'Egypte se reposait dans sa vieille et conservatrice civilisation sans besoins sociaux élevés. L'Inde faisait de la vaine métaphysique et enfantait le Boudhisme, Ninive et Babylone labouraient le monde de leurs armées. A la même époque, le grand prophète inconnu du VIII^me^ siècle écrivait la deuxième thora.

DEUXIÈME PARTIE

RÉVOLUTION SOCIALE

Ce qui n'est point fondé sur la justice doit périr

> C'est surtout par la conception de la Providence et de la justice sociale que le développement hébreu se sépara nettement de celui de nos races. Nos races se contentèrent toujours d'une justice assez boiteuse dans le gouvernement de l'univers. Leur assurance d'une autre vie fournissait aux iniquités de l'état actuel d'amples compensations.
>
> Le prophète hébreu, au contraire.... est affamé de justice, de justice immédiate, un monde injuste est à ses yeux une monstruosité.... De là une tension héroïque, un cri permanent, une attention perpétuelle aux évènements du monde tenus tous pour les actes d'un Dieu justicier.
>
> De là surtout une foi ardente en la réparation finale, dans un jour de jugement où les choses seront rétablies comme elles devraient être. RENAN.

I. — La Révolution sociale postulat de la conscience prophétique.

Malheur au peuple de Jéhovah, parce qu'il n'a pas réalisé la justice sociale. Tout ce qui n'est pas fondé sur la justice doit périr. Le grand jour de l'Eternel est proche. Alors périront les prêtres indignes, les oppresseurs égoïstes, les juges

iniques, les aristocrates orgueilleux. Ils seront consumés par la colère d'Adonaï-Sebaoth, parce qu'ils ont méprisé la parole divine.

Les prophètes sont des révolutionnaires sociaux, qui, au nom de Jéhovah le Dieu de justice, viennent annoncer la destruction d'un monde fondé sur l'égoïsme et sur l'iniquité.

Le prophète hébreu ne fait jamais appel aux sanctions d'outre tombe, il est affamé de justice, de justice terrestre. C'est ici-bas même que doit s'exercer le jugement de Jéhovah. Un monde injuste est un non sens... De là une foi ardente en la réparation finale, une attente fiévreuse de l'heure des justices suprêmes, un appel à la révolution radicale où sombrera la nation. La violation du droit entraîne la subversion du monde. Israël a fait ce qui est mal aux yeux de Jéhovah, il faut qu'Israël disparaisse. C'est là pour le prophète un pressant postulat de la conscience une nécessité morale. Celui qui sème l'iniquité moissonne le châtiment, il faut que cela soit vrai des peuples comme des individus. Une nation inique qui vivrait heureuse et paisible à l'ombre de ses figuiers,ou qui traînerait à travers le monde une vaine gloire conquise injustement dans les jeux sanglants de la force, serait la négation de Jéhovah.

C'est de manières bien diverses que les prophètes représentent l'accomplissement des justices divines. Tantôt ils décrivent avec de puissantes métaphores les assises suprêmes du grand juge sur son trône procédant en face de l'humanité toute entière à la grande liquidation sociale. Tantôt ils considèrent les évènements actuels, guerres,sècheresses, famines et y voient l'accomplissement des colères divines contre Israël ou les *goïm* les signes avant-coureurs, de la catastrophe finale.

Cette catastrophe sera une destruction radicale de tout ce qui existe, ce sera un jour de ténèbres et d'effroi avec de grands signes dans le ciel. Le voyant Joël la décrit en traits tout particulièrement sombres et saisissants :

« Que les nations se réveillent, qu'elles montent à la vallée de Josaphat... Mettez la faucille car la moisson est mûre. Venez foulez, car le pressoir

est plein ; les cuves regorgent car leur malice est grande. Des multitudes, des multitudes dans la vallée du jugement !... Le soleil et la lune s'obscurcissent, les étoiles retirent leur éclat. Jéhovah rugit de Sion et de Jérusalem il fait entendre sa voix ; les cieux et la terre sont ébranlés. »
(Joël III.)

Dans les prophètes chauvins, le jour de Jéhovah n'est que le jugement des nations ennemies d'Israël. C'est un Dieu national qui venge son peuple. La prophétie devient alors une vigoureuse explosion d'indignation et de haine patriotique contre les païens. Mais chez les prophètes de la grande école, Jéhovah est le juge d'Israël aussi bien que celui des *goïm*. Il détruit impitoyablement son peuple infidèle :

Les yeux d'Adonaï Jéhovah sont sur ce royaume pécheur, je le détruirai de dessus la face de la terre... Elle est tombée, elle ne se relèvera plus la vierge d'Israël, elle est étendue par terre et personne ne la relève...» (Amos).

Ce seront les grandes réparations du Dieu social, la revanche des faibles, la confusion des forts....Le méchant sera détruit, exterminé, son nom sera effacé, le souvenir de ses villes sera perdu, le feu du ciel comme à Sodome tombera sur lui et le consumera.

J'aurai ma revanche contre mes adversaires,
Je me vengerai de mes ennemis !....
Ceux qui ont abandonné Jéhovah périront. (Esaïe I.)

Alors les *ébionim* triompheront et le feu consumera les riches et leurs idoles :

Les riches seront comme l'étoupe,
Les œuvres de leurs mains comme l'étincelle,
Hommes et dieux brûleront en même temps,
Et il n'y aura personne pour éteindre, (Esaïe I.)

Par instants le prophète rêve d'une révolution égalitaire abaissant la morgue de l'aristocrate, confondant l'homme fort et hautain :

Voici, Jéhovah-Sébaoth aura son jour contre tout ce qui est orgueilleux et hautain, contre tous les cèdres du Liban hauts et

élevés..., contre toute haute tour et toute muraille, contre les navires de Tarsis et contre tout ce qui plaît à la vue. Et l'arrogance des hommes sera humiliée, la fierté des grands sera abaissée ; Jéhovah seul sera élevé ce jour là. (Esaïe II.)

Le concert joyeux des festins, l'éclat des parures, les chants harmonieux cesseront:

Je changerai vos fêtes en deuil et tous vos chants en complaintes, je mettrai le sac sur tous les reins, je rendrai chauves toutes les têtes et je mettrai le deuil dans le pays. »

Nul n'échappera au grand cataclysme, la patience divine est à bout, le prophète lui-même reçoit l'ordre de ne pas intercéder en faveur du peuple :

Et toi n'intercède pas en faveur de ce peuple,
N'élève pour eux ni supplications, ni prières,
Car je ne les écouterai pas.
Quand ils m'invoqueront à cause de leurs malheurs,
Je les briserai les uns contre les autres,
Les pères et les fils ensemble, dit Jéhovah. (Jérémie VII.)

La révolution annoncée par le prophète est la plus radicale qu'on puisse imaginer. Rien ne subsistera devant le courroux de Jéhovah...Ce sont des visions horribles sur lesquelles flotte une buée de sang.

Et je dis : Jusqu'à quand Seigneur ?
Et il répondit : jusqu'à ce que les villes soient désolées et sans habitants
Les maisons privées d'hommes, le sol désert et dévasté....
S'il reste un dixième du peuple il sera de nouveau détruit. (Esaïe VI.)

La terre, dans la vision de ces justiciers inflexibles, devient un immense champ de carnage. Les cadavres couvrent le sol comme un fumier. Et au-dessus du grand sinistre, Jéhovah triomphant, préside aux solennelles rétributions.

C'est pourquoi la colère de Jéhovah s'enflamme contre son peuple,
Il étend sa main sur lui et il le frappe ;
Les montagnes s'ébranlent ;
Et les cadavres sont comme les balayures au milieu des rues.
Malgré tout sa colère ne s'apaise point,
Et sa main est encore étendue. (Esaïe V.)

Ces scènes toutes débordantes de massacre nous étonnent et nous révoltent.

Mais il ne faut pas l'oublier, les prophètes espéraient que le monde consumé renaîtrait meilleur de ses cendres. Ils crurent (l'histoire leur a donné quelquefois raison) qu'une société pourrie et lancée dans une irrémédiable décadence ne pouvait être purifiée que par le feu. Dans l'état de guerre où se trouve le monde il faut quelquefois des holocaustes, des immolations épuratrices. Il fallut l'invasion barbare pour sauver de la ruine le monde occidental, il fallut 89 et 93 pour rendre la vie à la France épuisée par deux siècles d'absolutisme. De même il fallut, pour convertir Juda au monothéiste jéhoviste les malheurs de Sion engloutie pour l'avalanche chaldéenne et les tristesses de l'exil sur les fleuves de Babylone. Sans doute la force brutale ne saurait convertir une âme, toutes les révolutions du monde ne font pas un homme meilleur. Pour fonder le Royaume des cieux, il faut les enfantements mystérieux d'où sort l'homme régénéré. Et il y a des chances pour que la société sortie de la révolution, ne soit, en dépit de toutes les institutions nouvelles guère meilleure que celle qui la précédait. Mais qu'importe au milieu de nos crises, de nos actions et de nos réactions, l'humanité marche vers l'idéal et les temps où le Messie doit règner s'approchent. Après bien des parties manquées Jéhovah gagnera sa cause à la fin. En attendant il démontre avec une solennelle évidence par les grands cataclysmes, où les unes après les autres, sombrent les sociétés humaines que les empires fondés sur la violence « travaillent pour le néant et s'exténuent au profit du feu. »

II. — Les fléaux de Jéhovah. La philosophie de l'histoire du prophétisme

Lorsque les prophètes passent des visions apocalyptiques du jugement final aux signes précurseurs du jour de Jéhovah, leurs images se précisent, leur prédication devient plus actuelle, plus vivante. Le voyant vit dans une tension continuelle, une attente anxieuse du grand cataclysme. Il pèse tous les évènements et interroge sans cesse l'horizon pour savoir si les temps sont proches. Peste, famine, sauterelles, luttes civiles, guerre étrangère lui paraissent les menaces par lesquelles Jéhovah parle aux hommes et leur annonce sa venue. A chaque instant le prophète annonce au peuple rebelle quelque nouveau fléau. Tantôt c'est l'anarchie qui va bouleverser les liens de l'ordre social, tantôt c'est Sennachérib qui va assouvir sur la Judée sa soif de massacre et de pillage, tantôt c'est Nébukadnetzar la verge de Jéhovah qui va renverser Jérusalem et déporter la classe dirigeante à Babel.

Ces menaces ne manquaient pas de se réaliser ; en ces temps troublés les prophètes de malheur avaient toujours raison. Telle était la désorganisation de ce pauvre peuple et les crises de la politique égypto-assyrienne que le voyant qui annonçait la fin de Jérusalem voyait toujours ses prédictions par les faits accomplies.

Israël sera détruit par deux moyens, la lutte des classes et par la ruine et la déportation en Egypte et en Assyrie. Et d'abord l'organisation sociale va sombrer sous le flot montant des classes populaires. Jusqu'ici les riches ont exploité les pauvres, mais bientôt les rôles vont être intervertis. Ceux qui ont l'autorité seront sans forces les classes dirigeantes tomberont impuissantes. Jéhovah ôtera de Jérusalem l'homme d'Etat, l'homme de guerre, le juge, le prophète, le devin. Et

après la disparition de cette aristocratie qui n'a maintenu l'ordre social que pour satisfaire sa soif de posséder et de jouir, une autre classe arrivera au pouvoir, plus mauvaise encore que la précédente. A la place des hommes compétents et des chefs éclairés, Jéhovah va mettre des jeunes gens et des enfants. Cette fois il y aura réciprocité d'oppressions, ce seront les misérables qui opprimeront les forts. Le jeune homme attaquera le vieillard et l'homme de rien celui qui est honoré. (Ésaïe III et IX.) La famille elle-même n'existe plus, dans la grande guerre civile, nul n'épargne son frère. Les femmes mariées se prostituent dans la ville, les riches impurs payent leur lâcheté et leur égoïsme par la honte de leur propre maison. (Amos VII.) Les filles de Jérusalem, hier coquettes et vaniteuses, sont aujourd'hui objet de mépris, de rebut à tel point que sept femmes saisissent un seul homme et lui disent : « Nous mangerons notre pain, nous nous vêtirons de nos vêtements, permets seulement que nous portions ton nom, fais cesser notre opprobre. » (Ésaïe III, IV)

L'anarchie, le pillage sont à leur comble : on a faim, on pille à droite, on dévore à gauche et l'on n'est pas assouvi. Et quand la situation est devenu intenable, on se jette dans les bras du premier venu, de quelqu'un qui ait un habit. Et même celui-là refusera, car la ruine est trop grande... Et la fille de Sion mènera le deuil, désolée, elle s'assiera à terre... Telle est la philosophie des révolutions. L'égoïsme de ceux qui dépouillent le pauvre et qui foulent aux pieds le misérable fait sombrer les nations dans l'abîme. L'anarchie sera le châtiment de toute société fondée sur l'éviction du faible par le fort... Quoiqu'on puisse faire on n'empêchera pas les multitudes prolétaires de secouer toutes les contraintes, de briser les chaînes, d'anéantir leurs oppresseurs, devraient-elles déchirer avec eux l'organisme social.

Mais pour le pauvre Israël, il était des moyens de destruction autrement imminents, autrement radicaux que les conflits de la plèbe et du patriciat. Et le prophète pouvait se passer d'évoquer le spectre rouge de la révolution niveleuse, il disposait de menaces bien plus terribles et bien plus

sûres. Les temps étaient rudes, les guerres incessantes, le hasard des alliances et des conquêtes rendaient la vie de ces pauvres peuples fort difficile. De là la grande menace de ruine et de déportation que les prophètes suspendaient sur la tête de l'aristocratie. En face des injustices de leur peuple, les prophètes en appellent à l'épée de l'ennemi.

Curieuse philosophie de l'histoire! La guerre et son horrible cortège de misères et de sang sont considérés comme le châtiment des crimes sociaux d'Israël. C'est à cause de l'iniquité des grands, à cause de ceux qui justifient le coupable pour un présent, à cause des grugeurs de pauvres et des monarques pervers que Jéhovah envoie dans le pays les hordes étrangères. Tous les évènements de cette horrible histoire passant par la conscience d'Israël prennent un sens religieux. Dans ces grands conflits de forces, dans ces chocs d'empires qui ébranlèrent l'Orient, les prophètes virent les volontés de Jéhovah punissant sa nation. Il fallait avoir beaucoup de foi pour interpréter ainsi ces jeux brutaux de la force. On pouvait bien soutenir à la rigueur que la cause de la destruction du royaume du Nord était son éclectisme religieux, l'impureté de son égoïsme, les vices de ses rois ; mais pourquoi les malheurs du temps de Josias ; pourquoi le meilleur des rois qui régnèrent à Jérusalem mourut-il à la fleur de l'âge au désastre de Méguiddo ? Les prophètes répondirent : « A cause des abominations de Manassé. » Leur explication ne nous eut guère satisfait. Mais les prophètes étaient affamés de justice immédiate, ils croyaient de toutes leurs forces que Jéhovah était un puissant justicier et qu'il intervenait dans les choses humaines distribuant à chacun selon ses œuvres et punissant les nations qui ne marchent pas justes devant sa face.

Les dangers d'un tel système étaient grands. A force de vouloir justifier Jéhovah, on risque d'en faire un fort méchant Dieu. La théorie détestable de l'Eglise, la philosophie du *Discours sur l'histoire universelle*, est sortie de là. Non, il ne faut pas se prosterner devant le massacre, adorer la force diviniser les plus hideux des hommes comme des ministres

de Dieu... Jéhovah n'est point responsable de nos guerres, il n'a pas armé Tamerlan et Napoléon pour couvrir de feu et de sang la face de la terre. Il n'y a pas de fléau de Dieu. Jéhovah est le Dieu d'amour et non pas le Dieu des armées.

Les prophètes, il est vrai, n'ont jamais poussé à l'excès leur doctrine. Ils se rendent parfaitement compte que lorsque Nébukadnetzar détruit Jérusalem le remède est encore pire que le mal. Aussi Jéhovah brisera-t-il sa verge après s'en être servi. Les édifices monstrueux cimentés par le sang des peuples ne dureront pas. La justice divine aura son cours. Celui qui a fondé son empire sur la force tombera. Les siècles dérouleront leurs crises et l'histoire s'arrêtera de nouveau devant les grandes exécutions de la justice divine. Il faut avouer d'ailleurs, que quels que soient ses défauts, la manière dont les prophètes envisageait les drames sanglants de leur époque donna une grande puissance à leur prédication. Cette attitude du sage méditant sur les malheurs des temps et y découvrant l'accomplissement des justices célestes ne manquait pas de grandeur et de sérénité. Et ce fut le triomphe du prophétisme de persuader aux pauvres restes de Juda dispersés en Babylonie, qu'ils souffraient à cause de leur iniquités.

Dès la première heure nous entendons le voyant annoncer l'audacieuse menace.

Les palais seront ruinés, les campagnes dévastées, « j'enverrai le feu dans Juda, il dévorera les palais de Jérusalem... Je châtierai Israël, je le foulerai comme on foule un char plein de gerbes..... Comme un berger sauve de la gueule du lion deux jambes et un bout d'oreille, ainsi seront sauvés les fils d'Israël qui sont assis à Samarie à l'ombre d'une couche et sur le damas d'un lit. » (Amos).

D'horribles châtiments sont en effet réservés aux aristocrates. On les traitera comme des vaches grasses, on les arrachera de leurs palais avec des crocs, on les fera sortir par la brèche, on les emmènera en exil. (Amos IV).

Certes il fallait du courage pour tenir ce langage au temps de Jéroboam II et pour menacer des vainqueurs en plein triomphe. En ce temps-là les chananéens étaient impuissants et le royaume d'Israël s'étendait jusqu'à Hamath la grande.

Samarie était au comble de sa puissance. Mais voici la parole de Jéhovah s'accomplit. La gloire de Samarie tombe. Les successeurs de Jéroboam ne peuvent soutenir son pesant manteau, les révolutions de palais succèdent aux révolutions de palais. Et pendant ce temps l'Assyrie paraît en Palestine. Osée annonce la ruine totale d'Israël par les armées d'Assur :

C'en est fait de Samarie et de son roi
Comme l'écume à la surface des eaux
Les hauts lieux de Beth-Aven où Israël aura péché seront détruits
L'épine et la ronce croîtront sur leurs autels...
Israël est anéanti
Ils sont maintenant parmi les nations
Comme un vase qui n'a pas de prix,
Ils sont allés en Assyrie. (Osée VII, X).

Avec le VIII^me^ siècle l'horizon politique s'était en effet fort étendu, les chances de destruction devenaient plus nombreuses et les menaces des premiers voyants prenaient une singulière précision. Les grandes puissances d'Orient apparaissent avec leurs armées barbares, leurs longs sièges, leurs cruelles déportations. Et le prophète chante dès lors en cris lugubres la ruine de la nation. La déportation devient de jour en jour plus certaine. On aperçoit déjà l'armée ennemie : Les Assyriens s'approchent, ils sont alertes et vigoureux, jamais ils ne sommeillent, toujours prêts au carnage et au pillage. Ils sont armés de flèches aiguës et d'arcs ; leur cavalerie, comme les flots de la mer, inonde les campagnes. On entend le tumulte des bataillons et des chars. Comme un rugissement de lion, comme un sombre et terrifiant rugissement monte de la terre, car ils prendront tout, dévasteront les villages et les villes, saccageront les récoltes, arracheront les habitants à leurs foyers et boiront jusqu'à la dernière goutte de sang des vaillants guerriers de Juda. La terre ne sera que ténèbres avec des alternatives d'angoisse et d'espérance, au ciel l'obscurité règnera.

La sombre vision du voyant, se réalisa à la lettre pour le Royaume du Nord. Samarie tomba après une longue anarchie et de sanglantes révolutions de palais. L'Assyrien emmena

ses rois, l'élite de son peuple sur la terre d'exil, et le reste de la nation fut bientôt dans une décadence dont il ne se releva jamais. Et la fille de Sion resta seule au milieu des ruines. Son sort était écrit dans celui de Samarie. Un moment elle se crut perdue. Ses prophètes annonçaient déjà la catastrophe Jérusalem sera détruite, la montagne du temple deviendra une colline boisée, son roi, ne lui servira de rien, Sion sera violée et la population déportée à Babel (Michée III.)

Mais le péril passé on espéra de nouveau et le soldat plein de forfanterie se glorifia de l'heureux hasard qui sauvait Jérusalem, comme d'une victoire. Cette jactance ne fut pas du goût d'Esaïe.

Ecoutez donc la parole de Jéhovah, moqueurs,
Vous qui dominez sur le peuple de Jérusalem !...
Vous dites nous avons fait alliance avec la mort,
Nous avons fait un pacte avec le Schéol.
Quand le fléau débordé passera, il ne nous atteindra pas,
Car nous avons la fausseté pour refuge et le mensonge pour abri.
C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur l'Eternel :
Votre alliance avec le Schéol sera détruite... .
Quand le fléau débordé passera,
Vous serez par lui foulés aux pieds.

Les menaces du prophète ne se réalisèrent pas. Sennachérib passa comme un orage sur la Judée, ravagea tout, mais cette fois encore des circonstances inattendues sauvèrent le royaume de Juda. Et Jérusalem put, près d'un siècle encore, jouir d'une indépendance relative au milieu des fatales oscillations de la politique assyro-babylonienne et égyptienne. Pendant ce temps, les prophètes furent les grands guetteurs d'Israël. Les voyants de la grande école tous ceux qui ne sacrifiaient pas la parole de Jéhovah aux caprices de l'aristocratie ne cessèrent d'annoncer à Juda une ruine imminente. Sous Manassé on fit taire leur voix importune. Mais vers les derniers temps de la monarchie l'agitation fut très grande. Jérémie, Baruch et tous les prophètes de leur parti, lancèrent d'effrayants oracles. Ezéchiel, même sur la terre d'exil, annonçait la destruction radicale des derniers restes de Juda.

Et c'est toujours la même conception de Jéhovah et du monde. Jéhovah est le dieu suprême le grand moteur de l'univers. Comme tel, il dirige les peuples se mêle aux conflits politiques qu'il fait toujours tourner au triomphe de la justice et à sa gloire. Jéhovah gouverne les nations, punit les sociétés malades, relève et soutient les peuples qui font sa volonté. Sa justice n'est pas toujours immédiate, en général il attend que l'iniquité soit à son comble pour la punir. L'Assyrie et la Chaldée sont les grands agents du châtiment divin et leur raison d'être n'est que l'exécution des plans secrets de Jéhovah. Le royaume du nord a été châtié pour ses péchés. Juda le sera aussi s'il ne se repent. Mais les instruments dont Jéhovah se sert pour ses desseins ne connaissent pas la main qui les pousse et c'est pour leur gloire qu'ils font ce que Jéhovah fait servir à sa justice.

C'est par ma force, se dit Assur que j'ai fait tout cela ;
C'est par ma sagesse et mon intelligence
Que j'ai reculé les frontières des peuples et pillé leurs trésors,
Renversé les rois, broyé les peuples.

L'orgueilleuse folie !

La cognée s'élève-t-elle contre celui qui la brandit ?
La scie fait-elle la glorieuse contre celui qui la manie ?
Comme si le bâton voulait diriger la main qui le lève !
Comme si la verge prétendait mouvoir le bras qui la tient !

Assur sera puni. Cet empire orgueilleux élevé sur les cadavres des nations tombera.

Malheur à Assur verge de ma colère !
La verge dans sa main, c'est l'instrument de ma fureur,
Je l'ai lâché contre une nation impie...
Pour qu'il le foule aux pieds comme la boue des rues.
Mais il n'en juge pas ainsi
Il ne songe qu'à détruire,
Qu'à exterminer les nations en foule..... (Esaïe X.)

C'est ainsi que Jéhovah brise le fléau dont il battait les

peuples et qu'il l'abaisse après l'avoir élevé. Et la prédication du prophète devient ainsi la protestation de la justice écrasée contre la violence triomphante.

N'es-tu pas Dieu depuis les temps antiques
O Jéhovah notre Dieu saint,
Qui nous préserve de la mort....
Toi qui as les yeux trop purs pour regarder l'iniquité,
Et qui ne saurais supporter la vue du mal.
Comment peux-tu bien regarder ces perfides,
Te taire quand le méchant dévore plus juste que lui? (Habacuc I)

Non Jéhovah ne se tait pas, jusqu'au bout il accomplira sa mission exterminatrice, jusqu'à la disparition de tous les ouvriers d'iniquité qu'il anéantira les uns contre les autres. Et par instants le prophète rêve l'écrasement de tous les peuples par les vengeances divines. Le sang et les cadavres s'amoncelleront, ce sera un grand holocauste en l'honneur de Jéhovah Sebaoth.

Je punirai le monde pour sa malice,
Je rendrai les hommes plus rares que l'or fin,
Je les rendrai plus rares que l'or d'Ophir.
C'est pourquoi j'ébranlerai les cieux,
Et la terre sera secouée sur sa base,
Par la colère de Jéhovah Sebaoth...
Alors comme une gazelle effarouchée,
Comme un troupeau sans berger....
Chacun fuira vers son pays.... (Esaïe XIII.)

Et malgré tout, il faut reconnaître que la justice de Jéhovah est assez sommaire. A notre point de vue individualiste elle paraît désespérante. Jéhovah punit les nations iniques au risque d'atteindre plus d'un innocent. Le juste est châtié avec le méchant. Cruelle solidarité ! La race d'Achab souffre à cause du meurtre de Naboth et de l'idolâtrie du Baal phénicien, Josias souffre pour Manassé ; Jérémie est frappé dans le siège de Jérusalem et dans la destruction de la Judée aussi bien que le faux prophète Hananiah. Tous les membres du corps social sont solidaires. S'il y a des bons au milieu des injustes, ils ne suffisent pas pour apaiser la

colère divine. Terrible doctrine qui, si révoltante qu'elle nous paraisse, n'en est pas moins confirmée par les faits. A côté des sanctions individuelles que la conscience postule et que la pratique ne réalise pas, il y a les sanctions collectives du Jéhovah fort et jaloux qui, jusqu'à la troisième et quatrième génération, punit sur les enfants l'iniquité des pères.

III. — « Fiat justitia pereat patria ! » La politique des prophètes.

Il est dangereux pour une nation de vivre pour le triomphe de la justice. La morale et la politique ont en général des intérêts opposés. Et, dans ces cent années de lutte où Juda combattait pour son indépendance avec l'énergie du désespoir, les prophètes jouèrent un rôle néfaste. Jérémie, Ezéchiel ne furent rien moins que des traîtres à la patrie, il se donnèrent pour principale mission de décourager les espérances nationales. Et cependant malheur à celui qui enverrait l'injure à ces héros de la conscience. Leur âme était enflammée par la pensée divine ; ils ont vécu pour la patrie idéale pour le royaume de justice, pour la cité de Jéhovah.

Contre la puissance Assyro-Chaldéenne les petits peuples palestiniens avaient un allié naturel l'Egypte. L'alliance égyptienne fut en effet la grande tentation de Juda. C'est de là que l'aristocratie guerrière de Jérusalem attendait son indépendance. Les offres de Mitzraïm étaient séduisantes. On promettait tout, quitte à ne rien tenir, et Pharaon organisait toute sortes de coalitions, puis, lorsque l'ennemi arrivait se cachaitdans ses roseaux et laissait écraser ses alliés. L'Egypte d'ailleurs était en ce temps-là fort affaiblie. Néchao réussit à peine à lui rendre un peu de vie, la bataille de Karkhémis devait définitivement la rejeter au delà du désert. Les prophètes, plus clairvoyants que le parti militaire ne cessaient de déclamer contre les ruses de la diplomatie et l'alliance égyptienne. Ils se défiaient de l'Egypte ce roseau brisé perce toujours la main de celui qui s'y appuie. Et puis l'Egypte était le pays des industries de luxe dont l'aristocratie raffolait. L'austère nabî n'aimait pas les habitudes mondaines, les carosses, les chevaux, les palais, qu'on impor-

tait de ce pays maudit. Un état semi-patriarcal leur paraissait bien préférable à ces prétendues merveilles de la civilisation devant lesquelles la sottise des foules s'extasie.

Tous ces préparatifs militaires et toutes ces intrigues politiques finiront par des désastres.

Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour y chercher du secours,
Qui s'appuient sur des chevaux,
Qui mettent leur confiance dans le nombre des chars et la force des cavaliers,
Mais qui ne tournent pas leurs regards vers le saint d'Israël
Et ne recherchent pas Jéhovah !...
Mitzraïm est un homme et non un Dieu,
Les chevaux sont chair et non esprit,
Quand Jéhovah étendra sa main ;
Le protecteur chancellera, le protégé tombera,
Et tous deux ensemble ils périront. (Esaïe XXXI).

Pour le prophète tous les armements sont inutiles, il n'y a qu'un moyen de salut, c'est de rester fidèle à Jéhovah ; si Assur doit être exterminé ce sera sans l'intervention de l'épée de l'homme. Recruter des armées, fortifier les murailles de la ville, acheter des chevaux et des chars de guerre, c'est un péché, c'est manquer de confiance en Jéhovah ! Et aux hommes de guerre qui s'agitaient fiévreusement pour organiser la défense, le prophète répondait avec une dédaigneuse sérénité : « Ceux-ci espèrent dans les chevaux, ceux-là dans les chars, nous, nous espérons dans le nom de Jéhovah ! » Aux yeux du jéhoviste la justice vaut mieux que les préparatifs militaires et la prière des *anavim* est la meilleure des épées... Il se trompait sans doute ; depuis nous avons vu bien des fois l'adorateur de Jéhovah foulé aux pieds par la force et nous avons cessé de croire à la justice du Dieu des nations. Pour vivre, un peuple doit se traîner dans l'ornière sanglante.....

Et cependant les prophètes avaient raison de penser que l'indépendance politique n'est pas le seul idéal pour lequel les hommes doivent lutter. Il valait mieux pour le pauvre Israël, vivre soumis à Ninive et à Babylone que de perdre ses forces dans une lutte inutile contre le monstre oriental.

Les prophètes ne demandaient qu'une indépendance, l'indépendance de la conscience. L'Egypte, la Chaldée, la Perse, n'inquiétèrent pas leurs vassaux pour cause de religion. Jérusalem ne se livra jamais avec autant de liberté aux discussions sur la thora qu'après le retour de l'exil. Il fallut l'intolérance des Grecs et la vanité d'Epiphane pour enlever à ce petit peuple sa liberté de pensée. Israël n'était pas fait pour la grandeur militaire et l'indépendance politique. Sa mission dans le monde était toute morale, il devait porter l'étendard de la justice au milieu des nations.

Il s'en faut cependant que tous les prophètes aient ainsi découragé les espérances nationales. La plupart au contraire poussaient à la révolte, et, au lieu d'appeler les pécheurs à la repentance, ils rassuraient le peuple et lui promettaient de grands succès contre Assur. Ces zélotes exaltés étaient fort dangereux. Ils ne cessaient de crier à travers la ville : « L'épée ni la famine ne séviront pas dans le pays...Jéhovah brisera le joug de Nébukadnetzar roi de Babylone, et l'ôtera du col de tous les peuples ! » Cette prédication convenait admirablement aux espérances naïves des foules toujours optimistes sur l'avenir de la patrie ; elle servait aussi les projets du parti aristocrate et militaire, partisan de la guerre à outrance, et qui en toutes ces luttes, se conduisit avec plus de courage que de clairvoyance.Ces agitateurs insensés sont en grande partie responsables des catastrophes où sombrera Juda. Les prophètes de la grande école prennent en face d'eux une attitude ouvertement hostile. Michée, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel n'ont pas de menaces assez vigoureuses à leur adresser.

Prophètes qui prédisent pour de l'argent !...
Ils osent s'appuyer sur Jéhovah, et ils disent :
Jéhovah n'est-il pas au milieu de nous ?
Le malheur ne nous atteindra pas...
Voici, le soleil se couchera sur ces prophètes,
Le jour s'obscurcira sur eux. (Michée III.)

Leur crime : ils ont égaré la fille de mon peuple, ils ont encouragé les méchants de sorte qu'ils ne reviennent pas de

leur méchanceté. Leur mensonge : ils ont dit : « Paix, paix ! et il n'y a point de paix. »

Jérémie combattit les illusions du peuple et de ces prophètes avec une violence et une ténacité sans égales : Au début de son ministère il avait cru la conversion d'Israël possible. Principal agent de la Réforme deutéronomique il avait espéré que Juda réaliserait bientôt l'ère messianique, la société jéhoviste. Mais voici l'affluence au temple, la célébration des rites et des fêtes n'ont pas changé l'âme du peuple. Juda reste infidèle à Jéhovah. Or il faut que la justice divine s'accomplisse et que la nation inique soit châtiée. C'est là pour le prophète un postulat de la conscience. Le roi de Babylone exécuteur des décrets de Dieu va venir, il rasera les murs de Sion et emmènera son peuple en exil.

C'est là toute la prédication du prophète. Comme il fallait s'y attendre elle fut fort mal accueillie. Les habitants d'Anatoth, au milieu desquels Jérémie commença son ministère, ne purent supporter ses anathèmes, ils nièrent sa prédication prophétique et cherchèrent à le faire mourir. A Jérusalem après la mort du pieux Josias les succès du prophète ne furent pas plus encourageants. Une lutte à mort s'engagea entre le monde officiel de Jérusalem et l'implacable censeur. Les violences de Jérémie furent grandes et il fallait que l'autorité fut bien impuissante à ces heures troublées pour qu'on ne se débarrassât pas de lui. On ne lui épargna pas cependant les tracasseries et les persécutions. Nous le voyons sans cesse en butte au mépris des foules, aux anathèmes de la populace, des prêtres, des prophètes diseurs de bonne aventure, des aristocrates, des tyrans. Il souffre pour accomplir son œuvre, il est déjà l'homme de douleurs que le prophète inconnu de l'exil va décrire en traits immortels. Il voudrait en vain se dérober au joug de la mission divine ; Jéhovah le presse et le violente, il faut qu'il parle !

« Tu m'as enveloppé de tes artifices, Jéhovah, et j'ai été séduit ; tu m'as pris, tu as le dessus ! Ta parole est pour moi une perpétuelle occasion d'opprobre et d'avanies. Je prends la résolution de ne plus penser à toi, de ne plus parler en ton nom ; mais c'était en mon cœur comme

un feu brûlant enfermé dans mes os ; je me suis épuisé à le contenir et je n'ai pu. (Jérémie XX).

Un moment lassé de la lutte, fatigué des outrages qu'il avait amassés sur son front, désespéré de son lourd rôle de Cassandre, il maudit le jour de sa naissance et s'écrie :

Pourquoi, ô ma mère, m'as-tu donné le jour à moi homme de querelle, en guerre avec tous, que tous maudissent ?... (XV.)

Qu'importe, le prophète accomplira jusqu'au bout sa désespérante mission, il annoncera la destruction de sa patrie :

Puisque vous n'avez pas écouté mes paroles, voici ce que dit Jéhovah-Sébaoth : J'enrôle toutes les tribus du nord et avec elles Nébukadnetzar roi de Babel mon serviteur, et je les amène contre ce pays et contre ses habitants et contre tous les peuples à l'entour, et je les vouerai à l'anathème et j'en ferai un sujet de stupeur et de dérision, un tas de ruines à perpétuité. Et je ferai cesser parmi eux les cris de joie et de réjouissance, la voix du fiancé et de la fiancée, le bruit des meules et la lumière des flambeaux, (Jérémie XXV).

Et sous les huées du peuple, le fougueux sectaire parcourant la ville et les cours du temple annonce que les prédictions des vieux prophètes vont se réaliser, que la ruine et l'exil sont proches.

Les évènements donnèrent une première fois raison à Jérémie, l'orage chaldéen passa emportant tout. La Judée fut effroyablement ravagée. Le roi, la régente, les hautes classes furent déportées à Babel. Un nouveau roi, Sédécias, remplaça le prince exilé. Il semblait que le peuple instruit par ses malheurs resterait soumis à l'autorité chaldéenne. C'était ce que conseillaient tous les esprits clairvoyants, en particulier Jérémie et Ezéchiel. Mais l'agitation de ces petites tribus était immense. La cour négociait follement avec l'Egypte et les peuples palestiniens. La sottise des nationalistes devait perdre Juda. Plusieurs prophètes, en particulier un certain Hananiah allaient partout répétant ces mots : « Voilà que je brise le joug de Babel ! » Jérémie comprit qu'il fallait s'opposer énergiquement à ces illusions imbéciles. A son tour il

parcourut les rues et les places de la ville pendant plusieurs jours, portant un joug sur ses épaules et s'écriant: « Pliez votre cou sous le joug du roi de Babylone, Iahvé a prononcé la mort contre quiconque ne se soumettrait pas à lui » Le peuple était pour Hananiah contre Jérémie. Un jour que celui-ci était assis dans la cour du temple, Hananiah enhardi par la popularité enleva le joug de dessus le cou de son adversaire et le brisa en s'écriant : « Ainsi Jéhovah brisera le joug de Nébukadnetzar roi de Babel et l'ôtera du col de tous les peuples. ». Le lendemain Jérémie retrouva tous ses avantages, il reparut devant le faux prophète s'écriant : Tu as brisé un joug de bois. A sa place tu auras un joug de fer.

Les déportés de Babylone étaient aussi agités que leurs compatriotes de Jérusalem. Des fanatiques leur promettaient un prompt retour et entretenaient au milieu d'eux l'esprit de révolte. Jérémie leur écrivit une lettre pour les décourager dans leurs folles espérances ; il les exhorte à la patience. Qu'ils se fixent sur la terre d'exil, qu'ils aient des enfants, qu'ils prospèrent, Jéhovah ne les ramènera pas avant soixante dix ans dans leur patrie. Ce sont là d'admirables conseils beaucoup trop sages pour plaire à des exaltés.

Bâtissez des maisons et demeurez-y, plantez des jardins et mangez-en les fruits. Prenez des femmes, ayez des fils et des filles ; donnez des femmes à vos fils et mariez vos filles. Multipliez-vous là et ne laissez pas votre nombre décroître. Contribuez à la prospérité de la ville où vous êtes établis et priez pour elle, car votre prospérité dépend de la sienne. Ne vous laissez pas séduire par les prophètes qui sont au milieu de vous ni par vos devins... Ils mentent, je ne leur ai pas donné mission, dit Jéhovah.

Il ne paraît pas d'ailleurs, que Jérémie fut seul de son parti. Sans parler de Baruch et de ce pauvre Urie, fils de Schémadia, qui paya de sa vie sa fidélité à Jéhovah, nous trouvons aussi la première prédication d'Ezéchiel le déporté du Kébar. Ezéchiel comme Jérémie s'oppose à toute idée de révolte. Il faut rester fidèle à Nébukadnetzar, c'est la volonté de Jéhovah. Le roi de Babylone remplit son rôle

d'agent de la justice céleste. Sédékhiah est un parjure. Il a promis fidélité à l'Assyrie, et il ne cesse d'intriguer et d'armer. Aussi sera-t-il emmené captif à Babylone où il expiera son crime. Jérusalem et Juda seront détruits avec lui et dispersés parmi les nations.

Cette fois encore les malheurs de Juda accomplirent la prophétie. L'armée des Chaldéens s'avança de nouveau vers la Syrie ; Tyr, Sidon, Jérusalem furent assiégées. L'Egypte abandonna prudemment ses alliés. C'était l'agonie de Juda qui commençait. Jérémie ne se faisait pas illusion sur l'issue du siège. Il resta jusqu'au bout fidèle à sa conduite, et continua à annonçer avec une logique inflexible qu'il était nécessaire que Jérusalem, la ville infidèle, tombât aux mains des Chaldéens. Cette prédication était plus dangereuse que toutes les machines de siège de l'ennemi ; « elle débilitait les mains des gens de guerre. » Sédékhiah qui ne paraît pas avoir été un trop mauvais prince, perdit la tête devant ces effrayants anathèmes. Il fit appeler Jérémie et lui demanda : As-tu quelque chose à me dire de la part de Jéhovah ? — Oui, lui répondit le prophète, tu seras livré au roi de Babylone. Jeté en prison, Jérémie n'en continua pas moins avec une frénésie nouvelle de répandre des prédictions sinistres, et d'exhorter le peuple à se rendre aux Chaldéens. Son audace grandissait avec les persécutions. Appelé secrètement auprès du roi, on ne put en tirer que cet oracle : « Rendez-vous et vous aurez la vie sauve ; sans cela la mort et le feu ! »

Les critiques modernes ont très sévèrement jugé cette attitude. Ils ont dépeint le grand prophète comme un sectaire qui veut toujours avoir raison et qui met la réalisation de ses sombres prévisions au dessus du salut de la patrie. Pour nous, nous voyons plutôt en Jérémie l'homme de Dieu qui a soif de justice et qui sacrifie à l'idéal ses rêves d'indépendance et de gloire nationale. Il faut s'incliner, c'est ici une des grandes victoires de la conscience religieuse. Le prophète de Jéhovah au milieu des orages qu'il amassait sur sa tête, lorsque l'édifice social craquait de toutes parts, lorsque la

patrie sombrait dans l'abîme, a osé proclamer que la justice divine venait de s'accomplir et que Juda était châtié pour son iniquité.

Fiat justitia, pereat patria !

Israël avait un idéal plus élevé que les boucheries du champ de bataille, que les ruses de la diplomatie, qu'une vaine indépendance achetée avec des flots de sang. Cet idéal c'était de réaliser la justice d'accomplir la volonté de Jéhovah. La justice voilà pour un peuple la vraie victoire. Les souffrances du pauvre, les privilèges du riche sont plus funestes à la patrie que les plus sanglantes défaites. Voilà ce que le prophète eut le courage de proclamer devant les politiciens vaniteux et les prophètes charlatans. Et c'est pour cela que ses contemporains l'ont maudit, abreuvé d'outrages. Et c'est pour cela aussi que nous saluons en lui notre maître, le premier et le plus grand de ces héros de la conscience religieuse qui ont appelé le jour où les pauvres membres épars du grand corps social, cessant de s'entre-déchirer, ne formeront plus qu'un seul corps et qu'une seule âme vivante, qu'une seule nation dont Jéhovah sera le Roi.

TROISIÈME PARTIE

LA RESTAURATION SOCIALE

La justice sera réalisée par l'Israël nouveau

> Pour nous dont le sort est de traîner notre vie dans la boue d'une atlantide disparue, ces grands rêves..... sont la profonde, la vraie, *l'internelle* consolation. E. RENAN.

I. — L'espérance hébraïque

Le prophète n'est pas un nihiliste, s'il veut renverser le vieil ordre social, c'est pour établir sur ses ruines un ordre nouveau conforme à la justice. Comme le chêne et le térébinthe abattus par le bûcheron poussent de nouveaux rameaux avec la sève du printemps, ainsi Jéhovah relèvera Israël et le rétablira du milieu des nations où il l'a dispersé.

Saluons ici l'une des manifestations les plus hautes de la conscience religieuse. « L'homme est conduit par l'idée de l'avenir. L'humanité ne peut faire de grandes choses qu'à la condition d'espérer. » Au milieu de la lutte éternelle et du combat brutal, elle attend la venue de l'ère de justice et d'amour. Aux heures les plus sombres il s'est toujours trouvé de grands idéalistes pour consoler le monde et le bercer dans le doux rêve et l'utopie grandiose. Les prophètes d'Israël furent les premiers et les plus grands de tous.

Leur espérance, ils ne l'ont pas créée,elle a germé spontanément du sol hébraïque, elle se rattache comme toutes les grandes idées de ce peuple à ces temps légendaires où Élohim descendait du ciel pour visiter les enfants des hommes et s'entretenir avec eux. « Je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au bord de la mer » Telle était la promesse que les Béni Israël à toutes les époques savaient tenir de leur Dieu protecteur.

Ici encore le génie hébreu se distingue profondément du génie grec. Le grec a son âge d'or derrière lui. Ses poètes, ses philosophes aiment à déchirer le voile qui nous cache ces temps mystérieux où

..... la terre
Etait encor mouillée et molle du déluge.

Alors les hommes vivaient dans la félicité parfaite paisiblement occupés à cueillir les produits naturels de la terre féconde. C'était le temps des héros et des dieux: Zeus, Pallas, Aphrodite paraissent au milieu des hommes pour égayer leur paradis. Mais depuis le monde n'a cessé de déchoir, les âges se sont succédés,et,de chute en chute, l'humanité vieillie en est arrivée à ces temps misérables souillés de guerre et d'impiété. Point d'espérance d'avenir ! point de vision radieuse. L'idéal est dans le passé. Devant l'humanité tombée l'avenir pend comme un haillon.

Toute autre est la conception hébraïque. Israël regarde de son existence précaire dans le passé, précaire aussi dans le présent, à l'idéal de paix et de bonheur dont la claire et douce vision ne cesse de planer sur lui. C'est devant lui qu'est l'âge d'or. Sans doute ses annalistes ont adapté à leur cosmogonie le mythe universel du paradis terrestre et de la chute des premiers humains. Mais il ne parait pas que la vision de l'Eden ait jamais tenu une grande place dans la pensée hébraïque. Le prophète n'y fait jamais allusion. Jamais Israël ne pleura sur la disparition du bonheur vague

du passé. Israël vécût pour l'avenir. L'idéal est dans l'avenir. (1)

C'est cette espérance féconde qui soutint le peuple au milieu de ses grands malheurs, le sauva de la mort aux heures les plus critiques de son histoire. Si grandes que fussent les tribulations, si complète la ruine, les pauvres restes de Benjamin et de Juda ont vécu, évoquant la vision de la restauration prochaine, se consolant en espérant. Et le rêve grandiose des voyants d'Israël après avoir fait la vie d'un peuple, fait la vie de l'humanité. Et la vision sublime des obscurs prédicateurs de la pauvre Judée déclamant à Jérusalem devant la foule indifférente, ou perdus dans le triste exil, est devenue notre vision, l'idéal vers lequel nous tendons, la brillante réalité de demain qui nous fait oublier les tristesses d'aujourd'hui.

L'espérance hébraïque consista primitivement dans la croyance en un grand avenir politique pour le peuple de Jéhovah. Israël est l'œuvre et la propriété de l'élohim national. Cet élohim aime son peuple, le protège contre ses ennemis, il lui donne la paix, le bonheur et la gloire. Il est vrai que l'expérience infligeait d'éclatants démentis à ces rêves enchantés. Israël avait de grands motifs de douter de la protection du Jéhovah tout puissant. La vie des petites tribus palestiniennes fut dure et sans éclat. Guerres misérables, conflits incessants avec les peuples voisins, anarchie presque continuelle, médiocrité politique à peine interrompue par les règnes brillants mais coûteux de David et de Salomon..... c'était plus qu'il n'en fallait pour désespérer l'âme d'une nation. Et cependant Israël crut. Plus grande était la ruine plus grande aussi la confiance en Jéhovah. Jéhovah aura son jour contre tous les ennemis de son peuple. Les Philistins, Edom, Moab, Damas, Tyr, tomberont devant l'intervention

(1) Les Grecs et les Latins, dit Pascal, ont fait régner de fausses déités, les poètes ont fait cent diverses théologies, les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes ; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient le Messie qui n'était connu que d'eux... Ce n'est pas un homme qui le dit, c'est une infinité d'hommes, un peuple entier prophétisant et fait exprès durant 4000 ans.

divine. Dans la vallée du jugement la multitude des nations se rassemblera épouvantée. Jéhovah rugira de Sion, les cieux et la terre seront ébranlés, les ennemis d'Israël seront dévastés. Mais Jéhovah restera un refuge pour son peuple, un abri pour les enfants d'Israël. Alors commencera l'état paradisiaque, le moût ruissellera des montagnes, le lait coulera des collines, et il y aura de l'eau dans tous les torrents de Juda.

Israël s'enivra de cette fumée d'encens. C'était les yeux fixés sur ces descriptions merveilleuses qu'il luttait contre l'étranger et qu'au jour du malheur il retrouvait la force et l'espérance. C'est ainsi que Juda traversa la tourmente assyro-chaldéenne où Ephraïm avait sombré. Entraîné par son utopie, il quitta la terre d'exil et rebâtit les murs de Sion.

Et cependant, quelque grande qu'ait été l'influence de ces espérances patriotiques dans les destinées du peuple hébreu, elles n'auraient pas suffi pour lui donner une place capitale dans l'histoire religieuse de l'humanité. Tous les peuples, après tout, se sont crus protégés par quelque divinité nationale, qui *per fas et nefas* devait les faire triompher sur tous leurs ennemis. Mais en Israël les prophètes ont paru, qui faisant passer dans l'espérance populaire leur conscience enflammée par le souffle divin, ont espéré non plus seulement le triomphe de leur nation, mais le triomphe du bien par leur nation. Avec eux Jéhovah n'est plus une simple divinité nationale c'est le Dieu juste et le Dieu bon. Et dès lors un nouvel esprit anime l'espérance hébraïque. Elle devient la foi au triomphe de l'éternelle justice. Sans doute, même alors, les espérances de restauration matérielle, de bonheur, de gloire n'ont pas disparu. Le prophète aime à se laisser bercer dans les songes dorés d'un paradis terrestre. L'hébreu ne sépare pas le corps de l'âme et la terre du ciel. Mais au dessus de la vision du bonheur plane l'idéal de justice.

La conscience sémite pouvait seule espérer ainsi, pour enfanter le messianisme il faut croire à la justice divine et douter de l'immortalité. L'Aryen qui doutait de la bonté des dieux et croyait à l'âme éternelle se contente facilement d'un

vague à peu près, d'une demi-justice dans les affaires de ce monde. Le monde visible est un mal, la matière est mauvaise et l'âme souillée par son contact n'aspire qu'à s'en dégager pour regagner sa vraie demeure. L'avenir n'était pas à ces désabusés. L'avenir est à ceux qui espèrent les nouveaux cieux et la nouvelle terre et le triomphe final du juste Jéhovah. L'hébreu ne croyait pas à l'immortalité individuelle. C'était une grave lacune. Elle devait faire le désespoir de Job. Mais c'était aussi une force. Elle empêcha le prophète de se résigner aux imperfections du monde et le fit vivre pour le triomphe du bien. Israël châtié et purifié par la colère divine deviendra un peuple de justes, une nation sainte; Jérusalem relevée de ses ruines vivra pour le triomphe de la justice, pour la réalisation de l'idéal moral. Et l'un après l'autre les individus et les peuples viendront sur la montagne sainte et entreront dans la maison de l'Eternel pour lui demander l'eau vive et le pain de vie.

Cet idéal sera atteint grâce à l'oint de Jéhovah, représentant de la justice divine qui règnera sur le trône de David. Le Messie n'est pas cet être théologique, mystérieux et surnaturel des apocalypses juives et des exégèses de la synagogue ; le Messie c'est le prince juste auquel Jéhovah a confié la nation. Aujourd'hui nous croyons aux institutions ; nous appelons de nos vœux l'heure où l'organisation sociale actuelle tombera, et où, les institutions du passé ayant été détruites, il s'en élèvera de nouvelles plus justes répondant à des besoins nouveaux. Le sémite du VIII^me^ siècle se soucie moins de la loi que du législateur. Les institutions, l'organisation sociale, c'est le bon plaisir du monarque. La société parfaite n'est possible qu'avec un prince parfait. Et le prophète attend le jour où Jéhovah fera pousser du vieux tronc de la maison de David un rejeton fidèle, un roi qui s'acquittera de ses fonctions avec justice, abolira le crime et l'iniquité, jugera les pauvres avec bonté, établira sur la montagne sainte, l'ère de paix et d'amour. Le messianisme c'est la foi au salut du monde par un monarque juste.

« Le vrai et naturel sens de l'Ecriture, disait Calvin,

est celui qui est simple et naïf. » N'oublions pas ce vénérable principe d'exégèse. Et, nous élevant au-dessus de l'horizon borné des sectes et des écoles, contemplons librement la vision consolante, écoutons l'hymne aux notes argentines. Nous ne sommes pas ici devant un dogme ou un système, mais devant l'espérance sacrée de l'âme affamée de justice devant les murailles de la nouvelle Jérusalem !

II. — La Jérusalem future.

Triomphe final de la justice

Nulle part plus que dans l'histoire de l'idée messianique il n'est plus facile de suivre l'évolution de la conscience prophétique, depuis le particularisme matérialiste et chauvin des origines, jusqu'au large et moral universalisme de l'exil.

Dans les plus anciens prophètes la vision d'avenir n'est qu'un long rugissement de haine nationale, un sauvage appel aux armes, une déclamation de patriote exalté. Les nations sont convoquées dans la vallée du jugement, et là, Jéhovah les brise en poussière.

Mais avec les grands prophètes du VIII[e] siècle, l'élément moral apparaît, qui donne aux tableaux prophétiques de l'Israël restauré une très grande élévation. C'est Osée, qui après avoir annoncé de terribles menaces à la nation infidèle, trouve ces accents d'une douceur évangélique:

« Comment t'abandonnerai-je Israël ?...
Mon cœur s'agite au dedans de moi,
Toutes mes compassions sont émues.
Non, je n'agirai pas selon mon ardente colère». (Osée XI).
Je serai comme la rosée pour Israël,
Il fleurira comme le lis
Et il poussera des racines comme le Liban
Ses rameaux s'étendront ;
Il aura la magnificence de l'olivier,
Et les parfums du Liban. (Osée XIV).

Las des agitations et des guerres, Osée a renoncé aux immolations vengeresses de l'épée de Jéhovah. Il est trop occupé des péchés de son peuple pour songer à exciter les passions haineuses d'Israël contre les ennemis extérieurs. L'ennemi est intérieur, il s'appelle l'idolâtrie, le formalisme, l'iniquité.

Il vaut mieux pour Israël posséder la paix et la justice que dominer le monde de ses exploits sanglants.

Nous trouvons ces mêmes besoins de paix dans une belle page d'un prophète anonyme classée à tort dans le canon des Ecritures sous le nom de Zacharie. Ici, l'espérance s'est précisée ; sur le vieux fond de la prophétie se dégage la figure éclatante de l'oint de Jéhovah. En ce temps-là, les esprits clairvoyants pensaient que si le Jéhovisme avait tant de peine à triompher, c'était parce qu'Israël n'avait pas su se faire un gouvernement stable. Samarie n'avait jamais eu de dynastie durable. Les prophètes en arrivent ainsi à l'idée que la royauté davidique était seule légitime et pouvait seule réaliser leur idéal. Le Davidide qu'attend le Voyant sera un Messie humble et pacifique et non plus le brillant chef d'armée des espérances populaires. Dans ce monde de la force les âmes d'élite soupiraient après la paix des nations. Les monstrueux écraseurs du peuple, Retsin, Sargon, Sennachérib, révoltaient la conscience des justes. Et, devant la traînée de misère et de sang qu'ils laissèrent sur leur passage, Israël lança sa plainte et son espérance :

« Frémis d'allégresse fille de Sion !
Pousse des cris de joie fille de Jérusalem !
Voici ton roi vient à toi ;
Il est juste et victorieux ;
Il est humble et monté sur un âne,
Sur un âne le poulain d'une ânesse.
Je détruirai les chars d'Ephraïm,
Et les chevaux de Jérusalem,
Et les chars de guerre seront anéantis.
Il annoncera la paix aux nations».. . (Zacharie IX).

Dans ce prince pacifique qui vient remplir le monde de justice, de bonté, de bonheur, nous apercevons déjà plus d'un des traits du Fils de l'homme. Et lorsque rentrant dans Sion la ville sainte Jésus voulut montrer quelle était sa royauté il monta sur un âne comme le Messie idéal du prophète. Les disciples ne s'y trompèrent pas, ils se rappelèrent la parole de Zacharie le Voyant, et saluèrent dans le Maître le prince de la paix qui vient au nom du Seigneur.

Ésaïe respira lui la douce atmosphère et vit se lever à l'horizon l'aurore du grand jour où le loup habitera avec la brebis et la panthère se couchera près du chevreau. L'Assyrien venait de détruire Samarie, Jérusalem branlait au milieu de la tourmente mais le prophétisme persiste à espérer contre toute espérance. Les empires fondés sur la violence crouleront. Ninive, Babylone, l'Egypte seront balayées par la colère de Jéhovah. Et le petit reste de justes se rassemblera de toutes les extrémités de la terre où le Seigneur dispersa la nation et habitera de nouveau sur la montagne sainte. Israël restauré vivra au milieu des campagnes fertiles sans crainte du pillage et du soldat brutal.

Le peuple qui marchait dans les ténèbres
Voit une grande lumière,
Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort,
Une lumière resplendit.
Tu rends le peuple nombreux,
Tu lui accordes de grandes joies,
Il se réjouit comme on se réjouit à la moisson,
Comme on pousse des cris d'allégresse au partage du butin.
(Esaïe IV.)

La prospérité sera grande. Jéhovah enverra la pluie sur les semences, la terre produira des fruits en abondance, des ruisseaux nombreux descendront des collines. Les haines, les conflits qui ensanglantent le monde cesseront. C'est le rêve idyllique d'un âge d'or nouveau.

Le loup habitera avec l'agneau...
Le veau, le lionceau, le mouton, seront ensemble,
Et un petit enfant les conduira.
La vache et l'ourse auront même pâturage,
Leurs petits auront même gîte...
L'enfant jouera près du trou de la vipère...
Il ne se fera ni tort ni dommage
Sur toute ma montagne sainte ;
Car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel,
Comme le fond de la mer par les eaux qui le couvrent. (Esaïe XI.)

Et dans ce paradis terrestre la justice règnera. Une rigoureuse sélection a éliminé les plus mauvais éléments, le

reste des réchappés sera un peuple de justes. Car l'oppresseur ne sera plus, le moqueur sera détruit, et ceux qui veillent pour commettre l'iniquité seront retranchés. Les pacifiques possèderont la terre. Sans doute l'organisation sociale sera simple, presque patriarcale. Aux yeux de certains l'idéal prophétique peut paraître un recul de la civilisation. Le peuple mettra sa gloire non plus dans les chars de guerre et dans les armées, non plus dans les industries d'Egypte et les palais splendides, mais dans les fruits de la terre que Jéhovah fera germer du sol. Les prophètes veulent d'une nation exclusivement agricole. Les mœurs rustiques sont plus pures et plus fortes que celles d'une société raffinée.

Et par dessus la vision de cette société parfaite toute pénétrée de l'esprit, plâne le roi de justice le Messie fils de David.

Un rejeton sortira du tronc d'Isaïe
Un rameau naîtra de ses racines.
L'esprit de Jéhovah reposera sur lui,
Esprit de sagesse et d'intelligence
Esprit de conseil et de force
Esprit de connaissance et de crainte de Jéhovah...
Il jugera les pauvres avec équité,
Il prononcera avec droiture sur les malheureux du pays
Il frappera les méchants de la verge de sa parole,
Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.

Sans doute Esaïe rêve à ses heures d'un roi puissant et victorieux. Ce n'est pas d'un seul coup que l'on franchit l'abîme qui sépare les espérances matérielles du particulariste et le royaume des cieux de Jésus. Mais ici l'élément moral est nettement mis en lumière et le Messie politique est en train de disparaître pour faire place au même homme de Dieu. La nouvelle Jérusalem n'est plus la patrie banale élevée sur la dépouille des nations, c'est le royaume de Dieu, le peuple saint qui prendra pour devise « Jéhovah est notre juge, Jéhovah est notre législateur, Jéhovah est notre roi! »

Il fallut bien revenir de cette vision consolante. Le Messie tardait à venir. Après le grand règne d'Ezéchias ce fut la persécution de Manassé et le silence des Voyants. L'épreuve

fut terrible pour le parti des *anavim*. Un demi-siècle le prince impie et idolâtre occupa le siège royal..... Mais avec le pieux Josias Israël espéra de nouveau. On venait de découvrir le livre de la thora. Les *bamoth* étaient purifiés ; Jéhovah seul était adoré dans son temple ; le gouvernement était aux mains du parti prophétique. En vérité les temps semblaient proches. Sophonie le premier fait entendre l'hymne messianique :

Pousse des cris de joie fille de Sion.....
Réjouis-toi et triomphe de tout ton cœur fille de Jérusalem,
Jéhovah a détourné tes châtiments,
Il a éloigné ton ennemi ;
Le roi d'Israël Jéhovah est au milieu de toi !.....
Jéhovah ton Dieu est au milieu de toi comme un héros qui sauve;
Il fera de toi sa plus grande joie ;....
Il aura pour toi des transports d'allégresse.

La conception de l'Israël restauré est ici plus éthique que politique. La personne royale devient indifférente, Jéhovah seul sera roi d'Israël. Sophonie fut un grand idéaliste. Avec lui nous sommes plus près de l'Evangile que des cris de guerre d'Abdiah ou de Joël. Jusque là les prophètes avaient mêlé les rêves de gloire politique et de prospérité matérielle à leurs espérances de Réforme sociale. Le prophète du VII^e^ siècle n'est plus préoccupé que de l'idéal moral et religieux. La Jérusalem future sera une nation humble et faible, sans gloire, sans armée mais fondée sur la justice. Les classes aristocratiques, tout ce qui fait le brillant d'une nation disparaîtra. Le triomphe des *anavim* sur les mondains sera complet. Israël sera un peuple de pauvres.

J'ôterai du milieu de toi ceux qui triomphaient avec arrogance
Et tu ne t'enorgueilliras plus sur ma montagne sainte.
Je laisserai au milieu de toi un peuple humble et petit,
Qui trouvera son refuge dans le nom de Jéhovah.
Les restes d'Israël ne commettront point d'iniquité.
Ils ne diront plus de mensonges
Et il ne se trouvera plus dans leur bouche une langue trompeuse,
Mais ils paîtront, ils se reposeront et personne ne les troublera.
(Sophonie III).

Avec les sages réformes de Josias le parti des prophètes put croire que dans des temps prochains l'idéal de justice serait réalisé et qu'après avoir détruit l'Assyrien Dieu rétablirait son peuple. Mais ces prévisions optimistes devaient être de courte durée ; bientôt les temps s'assombrirent. De chute en chute, de désastre en désastre Juda tomba bien bas. Jérémie fut l'homme de cette triste époque. On comprend qu'au milieu des luttes, des persécutions, des hasards de la politique et de la guerre ce prophète ait consacré peu de temps aux rêves de brillant avenir. Il laissait aux faux voyants qui flattaient le peuple et l'aristocratie le soin de caresser les dangereuses chimères sur la destruction de la Chaldée par la colère de Jéhovah. Jérémie, exhorte, menace, annonce au peuple infidèle les châtiments de l'Eternel. Cependant même au sein de la ruine la nécessité d'une restauration s'impose à la conscience de l'hébreu. Le châtiment quelque vigoureux qu'il soit n'exclut pas mais postule au contraire la Jérusalem nouvelle. Et lorsque la première théorie de captifs se fut acheminée vers la terre d'exil Jérémie annonça le rétablissement de la nation purifiée par l'épreuve. Mais, et c'est ici que Jérémie se sépare nettement des prophètes diseurs de bonne aventure qui subordonnaient leur jéhovisme aux utopies des nationalistes, le retour des exilés n'aura lieu que dans soixante dix ans. Cette génération perverse disparaîtra, et le peuple qui naîtra d'elle dans les tristesses de l'exil ignorera et les traditions d'idolâtrie et les velléités de révolte. Alors Jéhovah rassemblera les membres épars d'Israël et les ramènera vers la montagne de Sion.

Ainsi parle Jéhovah :
« Ta blessure est grave,
Ta plaie est douloureuse...
Mais je te guérirai, je panserai tes plaies ...
Je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël et ils seront mon peuple...
Je t'aime d'un amour éternel ;
C'est pourquoi je t'ai conservé ma bonté,
Je te rétablirai encore et tu seras rétablie,
Vierge d'Israël !
Tu auras encore des tambourins pour parure,

Et tu sortiras au milieu des danses joyeuses. »
(Jérémie XXX, XXXI.)

Alors on n'entendra plus des cris à Rama, Rachel qui pleurait ses enfants sera consolée. Car les bergers et les laboureurs s'établiront encore autour de la montagne de Sion, l'âme altérée sera rafraîchie, l'âme languissante sera rassasiée. Mais ici encore la restauration sera surtout morale. Le nouvel Israël sera une nation sainte, Jérusalem deviendra la demeure de la justice. Alors Jéhovah établira avec son peuple une alliance nouvelle, un pacte écrit dans les cœurs :

Voici les jours viennent, dit Jéhovah,
Où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda
Une alliance nouvelle,
Non comme l'alliance que je traitai avec leurs pères
Le jour où je les saisis par les mains
Pour les faire sortir du pays d'Egypte,
Alliance qu'ils ont violée....
Je mettrai ma loi au dedans d'eux,
Je l'écrirai dans leur cœur ;
Et je serai leur Dieu,
Et ils seront mon peuple.
Celui-ci n'enseignera plus son prochain,
Et celui-là son frère en disant :
Connaissez Jéhovah !
Car tous me connaîtront,
Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit Jéhovah.
(Jérémie XXXIII.)

Mais ce puissant spiritualisme n'a pas empêché Jérémie de concevoir certaines espérances sur la restauration du trône et de l'autel. La dynastie de David malgré tous les mauvais princes qu'elle avait donnés restait pour le parti prophétique la race sainte, la personnification de la nation. La caste lévitique depuis la réforme de Josias avait un rôle capital dans la vie religieuse de Juda. Jéhovah désormais ne pouvait être adoré que dans son temple et par ses prêtres. Jérémie associe dans une même espérance le lévite et le roi.

Je ferai éclore à David un germe de justice,

Il pratiquera la justice et l'équité dans le pays.....
Et voici comment on l'appellera :
Jéhovah notre justice,
Car ainsi parle Jéhovah :
David ne manquera pas de successeur.....
Les prêtres, les lévites ne manqueront jamais de successeurs
Pour offrir des holocaustes, brûler de l'encens et des offrandes
Et faire des sacrifices tous les jours.....
De même qu'on ne peut compter l'armée des cieux,
Ni compter le sable de la mer,
De même je multiplierai la postérité de David mon serviteur,
Et les lévites qui font mon service..... (Jérémie XXXIV.)

La foi d'Israël fut invincible. Les malheurs politiques ne firent qu'augmenter son inflexibilité dans l'espérance. Le vieux jahvéisme des déportés de Samarie était trop faible encore et avait sombré très rapidement. Les dix tribus disparurent et Jéhovah ne les rassembla jamais. Mais Juda avait été trop fortement formé à l'école prophétique. Esaïe, Jérémie, le Deutéronome avaient passé par là. Juda était immortel. Un groupe d'exaltés devait enflammer les restes de la nation. Il osa proclamer avec une clarté et une audace sereines qu'Israël serait rétabli dans son territoire et deviendrait plus prospère que jamais. La fécondité des imaginations que les prophètes de ce temps se faisaient sur la résurrection de leur nation juste, au moment le plus triste de son histoire, est vraiment sans analogue. Ezéchiel écrivit alors les pages les plus étranges qu'on puisse concevoir. Il a si bien la vision de la Jérusalem future, il est si sûr de son rétablissement qu'il organise par avance son code et son rituel. On s'explique facilement cette impertubable assurance lorsqu'on songe que pour l'Israëlite du VII^me^ et du VI^me^ siècle Jérusalem était la ville sainte et son temple le seul sanctuaire où pût se pratiquer le culte de Jéhovah. Renoncer à la restauration c'était renoncer au culte, renoncer au jéhovisme. Nous sommes loin ici de la religion d'Amos et de Michée, du culte sans rites et sans prêtres, de la religion de la conscience et de la justice sociale. L'alliance du prophétisme et du sacerdoce fut certainement un recul. Du moins l'ardent amour d'Israël pour les ruines de son temple et de sa montagne dévastée et

sa foi indéfectible en son rétablissement final, devinrent-ils les principes féconds qui le sauvèrent de la mort et conservèrent au monde la religion de Jéhovah.

Jusqu'à la deuxième déportation Ezéchiel avait comme Jérémie prophétisé contre les conducteurs de la nation qui la poussaient à la révolte et à la ruine. Comme Jérémie il avait annoncé les châtiments terribles et les vengeances de Jéhovah. Mais lorsque la catastrophe fut venue le prophète devint le consolateur du peuple, la sentinelle de Jéhovah qui veille sur Israël dispersé et refait l'âme de la nation... En ces temps troublés le prophète remplace le roi. Israël n'a eu jusqu'ici que de mauvais bergers qui au lieu de paître le peuple ont vécu de la graisse du troupeau. Faute de berger les brebis se sont dispersées sur toute la face de la terre sans que personne y prenne garde. — Mais voici Jéhovah a enlevé le troupeau aux mauvais bergers. Comme un berger inspecte son troupeau, ainsi il fera la revue de ses brebis éparses et les recueillera de tous les lieux où elles étaient dispersées. Cette idée prend dans les visions d'Ezéchiel les formes les plus variées. Tantôt c'est une plaine couverte d'ossements très nombreux et complètement secs qui,sous le souffle divin, se revêtent de chair, de nerfs et de peau, tantôt c'est la vision de la cité nouvelle et du temple de l'avenir. Le pays d'Israël deviendra un paradis terrestre. Les pluies du ciel seront abondantes, les fruits des arbres seront doux, les bêtes sauvages disparaîtront, le lait, le miel couleront des montagnes. Plus d'oppression, plus de violences. Le peuple vivra dans une paixprofonde aussi nombreux que le sable de la mer.

Les rêves degloire politique ont décidément disparu. Les évènements ont enseigné à Israël que c'est par sa religion et non par ses armées qu'il deviendrait la lumière des nations. En voyant au prix de quelles injustices, de quelles misères, de quel sang les puissances asiatiques établissaient leur domination, les sages ont renoncé à espérer pour leur peuple la conquête du monde. Israël sera le peuple de Jéhovah c'est-à-dire une théocratie, sans gouvernement civil, sans

armée, sans politique. Il semble que le prophète s'accomode fort bien d'un état de vassalité qui laisserait Israël libre de s'occuper de la thora, et le délivrerait des soucis du gouvernement et des divisions de la vie de cité. La personne du Messie reste à l'arrière plan. Dans les premiers temps de la captivité Ezéchiel donnait au berger d'Israël le nom de fils de David. Mais dans sa vision de la Jérusalem nouvelle il n'est plus question que du *nasi*. Le nasi est plutôt un figurant de pompe sacrée qu'un vrai monarque, une sorte de roi prêtre soumis à certaines règles liturgiques et dont on ne voit plus guère l'utilité autre part qu'à l'autel des sacrifices. Désormais le prophétisme a abandonné son Messie davidide. Sophonie déjà n'en parlait plus. Jérémie se contentait de deux ou trois allusions assez vagues. Ezéchiel lui substitue le *nasi*. C'est que les esprits clairvoyants avaient compris qu'il ne suffit pas d'un bon prince pour faire un bon peuple et que le régime monarchique faisait à Israël plus de mal que de bien. Après les tentatives de Réforme d'Ezéchias et de Josias on était tombé plus bas que jamais. Manassé et les derniers rois de Juda avaient perdu la dynastie nationale auprès du parti prophétique. Le Messie roi de gloire est mort, un Messie nouveau va paraître, le Messie homme de douleurs.

Sans ambitions dominatrices et sans Messie glorieux, la nation restaurée deviendra un peuple selon la thora. On ne servira plus les idoles, on ne se prostituera plus auprès des divinités étrangères, on ne commettra plus l'iniquité. Jéhovah écrira sa loi dans le cœur de ses rachetés. Il sera leur Dieu et ils seront son peuple.

Ezéchiel ne s'en tint pas là. Il était prêtre et fils de prêtre. S'il espère le rétablissement de son peuple, ce n'est pas seulement pour le triomphe de la justice, c'est pour l'organisation du culte et du sacerdoce dans toute leur pompe et leur solennité. Ici nous faisons une chute ; le prophétisme va se perdre dans les préoccupations rituelles. Un nouvel esprit allait transformer le jéhovisme. Les israëlites fervents du temps de l'exil ne rêvaient que sacrifices, processions, cortèges splendides de prêtres et de lévites dans une ville

sainte faite pour son temple et pour le culte de Jéhovah. Les pages qu'Ezéchiel consacre à ces plans utopiques ont paru si étranges que certains critiques ont refusé de les lui attribuer. On se demande en effet comment un prophète a pu s'oublier dans les jeux puérils du rituel lévitique, donner des lois pour les sacrifices, énumérer minutieusement les impuretés légales, se faire l'architecte d'un temple nouveau, décrire le cours d'un fleuve fantastique, diviser la Palestine en douze parties égales au mépris de la géographie.... Ne jetons cependant pas la pierre à Ezéchiel. Il fut de son temps. Et lorsque nous comparons son livre au Code de sacristie que rédigèrent les lévites, à cette législation sacerdotale où nous voyons le point de vue moral si monstrueusement sacrifié au point de vue rituel, nous admirons plutôt le prophète de ce qu'au dessus de ces bizarres espérances d'organisation ecclésiastique et de liturgie, il a laissé planer la conception autrement grandiose de la sainte Jérusalem, qui, depuis vingt-cinq siècles, suffit à consoler le monde.

Pour réaliser l'attente des prophètes, il fallait un dernier acte au grand drame, un miracle de Jéhovah. Il fallait, que par une de ces grandes révolutions d'empires si fréquentes en ce temps là, Israël fut délivré des mains du Chaldéen. Cyrus vint fort à propos pour briser la verge divine. Cette fois la main de Jéhovah se manifestait avec évidence. Le brutal empire assyro-babylonien qui terrifia les peuples par la cruauté de ses déportations tombait devant une nation plus pure, plus morale, et dont la domination devait être en somme bienfaisante à l'Asie.

Israël frémit d'allégresse. Le petit groupe de saints des bords de l'Euphrate suivit les péripéties de la lutte avec un enthousiasme sans cesse grandissant. Un prophète, dont l'œuvre nous est parvenue mêlée à celle d'Esaïe, annonça à son peuple la délivrance dans des pages qui comptent parmi les plus belles que le génie hébreu nous ait laissées :

Consolez, consolez mon peuple,
Parlez au cœur de Jérusalem.....

Comme un berger il paîtra son troupeau,
Il portera les agneaux dans ses bras,
Il les pressera sur son sein... (Esaïe XL.)

La ruine de Babylone était une victoire de Jéhovah lui-même. Jéhovah s'est battu, il a foulé ses ennemis comme on foule au pressoir.

Quel est celui qui vient d'Edom,
Qui arrive de Bosra les habits rouges de sang ?.....
— C'est moi, le proclamateur de la justice,
Le puissant qui sauve.
— Pourquoi tes vêtements sont-ils rouges,
Et tes habits comme ceux du vendangeur qui foule le pressoir ?
— Le pressoir, je l'ai foulé tout seul,
Et d'entre les peuples nul n'a été avec moi ;
Et je les ai foulés dans ma colère,
Et je les ai broyés dans ma fureur,
Et leur sang a rejailli sur mes vêtements. (Esaïe LXIII).

La domination Chaldéenne représentait pour le pieux Israël le règne de la force aveugle. Le nouvel empire aux mœurs plus graves, avec sa simplicité patriarcale, sa religion au monothéisme simple, aux disciplines sévères, sans images et sans temples, paraît fort analogue au jéhovisme des prophètes. Cyrus fut considéré comme un adorateur du Dieu véritable comme un serviteur de Jéhovah. Le grand anonyme de l'exil le salua comme le héros d'une mission divine :

« J'ai désigné Cyrus comme mon berger,
Comme celui qui accomplira ma volonté,
En disant à Jérusalem : Sois rebâtie !
Et au temple : sois fondé !..
Je marcherai devant toi ;
J'aplanirai les monts,
Je briserai les portes de bronze....
Afin que tu saches que je suis Jéhovah, le Dieu d'Israël
Qui t'appelle par ton nom. (Esaïe XLIV, XLV.)

Après la victoire de Cyrus, Israël quittera les fleuves de de Babylone pour rebâtir et son temple et sa ville. Jéhovah lui-même se mettra à la tête de la caravane de retour ;

Voix qui crie :
Préparez au désert le chemin de Jéhovah,
Aplanissez dans les lieux arides
Une route pour notre Dieu !...
Montez sur une haute montagne
Pour apporter la bonne nouvelle à Sion....
Dites aux villes de Juda : Voici notre Dieu ! (Esaïe XL.)

Un avenir magnifique est réservé à la nation une fois de retour dans son pays. Dans la Jérusalem de l'avenir, le mal et la souffrance disparaîtront. La fécondité de ce peuple de justes sera miraculeuse. Son peuple s'étendra par toute la terre et habitera les villes désertes. Les nations afflueront vers Sion pour lui porter les richesses du monde. La Jérusalem du prophète inconnu de l'exil est aussi splendide en ses richesses et en ses joies que celle du Voyant de Patmos.

Et s'exaltant de plus en plus, le grand anonyme en arrive à la vision sublime qui restera toujours pour notre humanité misérable et notre planète déchue, l'espérance enchanteresse, l'éternelle consolation.

On n'entendra plus le bruit des pleurs,
Il n'y mourra plus d'enfants en bas âge,
Plus de vieillard qui n'ait rempli ses jours,
Mourir à cent ans ce sera mourir jeune....
Les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres,
Mes élus consommeront le fruit de leur travail,
Ils ne se fatigueront plus en vain ;
Ils n'enfanteront plus pour la mort.
Ce sera la race des bénis de Jéhovah....
Avant qu'ils m'appellent, j'accomplirai leurs vœux,
Ils parleront encore qu'ils seront exaucés.... (Esaïe LXV.)

Et ces espérances grandioses soulevèrent le petit peuple de saints dispersé sur les bords de l'Euphrate et l'entraînèrent vers les ruines de Jérusalem. Heureux ceux qui espèrent ! Le retour de Babylone fut l'espérance poussée jusqu'à l'utopie. Mais l'utopie d'Israël fut le salut de l'humanité. Sans cette attente obstinée du jour des justices divines, les membres épars de Juda eussent disparu dans la vaste agglomération de peuples que les caprices de la guerre

avaient entassés en Chaldée.... Et le monde n'aurait pas eu la Bible et le Messie...

Ce n'est pas sans une émotion poignante que nous parcourons ces annales de l'espérance prophétique. Comment ne pas sympathiser avec cette foule de voyants qui se sont avancés à travers les ténèbres pour aller à la rencontre du Messie. Cette exaltation, cette persistance dans l'attente de l'ère nouvelle nous confondent. Il semble que la médiocrité morale et politique de leur pauvre nation eut dû décevoir ces illuminés. Ils crurent cependant. De leur âme angoissée un immense cri montait vers Jéhovah :

« O si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! »

Hélas ils allèrent au Schéol avant d'avoir pu contempler l'avènement glorieux du Messie qu'ils attendaient. Ils espéraient!..... Et leur illusion fut tragique. Le soleil de justice ne brilla jamais sur eux. Ils ne connurent que la clarté monotone de l'astre banal éclairant un monde de crimes et de sang...

Certes! pour expliquer leur foi ardente,il ne suffit de la soif d'idéal qui reste au fond de l'âme humaine. Il y a dans le prophétisme autre chose que l'aspiration naturelle de l'homme vers la justice et le bonheur. Thomas Morus, Campanella Hobbes, Saint-Simon, Fourrier et tous les utopiques constructeurs de sociétés parfaites, ont espéré eux aussi. Mais leur édifice sans cesse rebâti croule sans cesse. Seule la vision des prophètes est immortelle. La nouvelle Jérusalem est la cité de l'avenir vers laquelle marchent les hommes. Il y a bien ici un miracle. Les voyants de Juda ont vraiment lu dans l'avenir. Leurs espérances quelquefois étranges, irréalisables dans le détail, deviennent vivantes, réelles, sitôt que l'on s'élève au dessus de la lettre morte pour s'attacher à l'esprit..... Espérances! que dis-je espérances ? — Certitude ? Oui la prophétie est une certitude, et non pas un idéal flottant de l'imagination humaine. C'est un dessein divin dont Jéhovah lui-même poursuit la réalisation. M. Sabatier ici a dit le mot vrai « Appuyés d'une part sur la souveraineté de leur Dieu, et de l'autre sur l'inflexible loi de la conscience

morale les prophètes annonçaient avec assurance le châtiment des impies, la consolation des opprimés, le retour des captifs, la guérison des malades, le salut de tous ceux qui se repentent de leurs fautes et qui s'amendent ! » La prophétie est une certitude, parce qu'elle est une nécessité morale une volonté de Jéhovah. Ne parlons plus d'espérance messianique, parlons de postulat messianique. Le triomphe du bien sur le mal, la venue sur la terre du Royaume de Dieu, l'apparition glorieuse du Messie roi de justice est un postulat de la conscience.

III. — Le salut universel.

Première apparition de l'humanitarisme.

C'est ici le couronnement du plus grand mouvement religieux avant le christianisme. Nous sommes à l'aurore de l'Évangile de Jésus. Le prophétisme a fait de Jéhovah le Dieu universel. Il a proclamé le dogme fondamental de la religion sociale. Il n'y a qu'un Dieu pour toutes les nations, on l'adore en pratiquant la justice.

L'universalisme devait nécessairement sortir de la conception éthique de la divinité. Un Dieu particulier ne saurait être un Dieu moral. El Schadaï, Elohim, protégeant la tribu qu'il s'était choisie était un fort méchant Dieu. Jéhovah considéré comme divinité nationale, analogue à Milcom ou à Camosh était affreusement partial. La religion du Dieu protecteur entraîne des iniquités révoltantes dans le gouvernement du monde. Mais avec la victoire du prophétisme, Jéhovah grandit, s'épure devient le Dieu de justice et ses rapports avec les *goïm* se modifient. Chez les premiers prophètes Joël, Amos, Osée, Jéhovah reste terrible aux nations qu'il punit avec la dernière rigueur pour le seul crime d'avoir pillé les plaines de Jérusalem, et de Samarie. Mais au VIII^me^ siècle, à mesure que l'horizon politique s'étend, la religion d'Israël s'élargit. Jéhovah le Dieu unique et le Dieu juste doit être un jour adoré par toute la terre. Jérusalem sera le centre religieux du monde. Sur la montagne de Sion afflueront de toutes les extrémités de la terre les hommes de bonne volonté. Esaïe, Michée, lancent le mot décisif; avec eux la religion universelle est fondée :

Il arrivera dans la suite des temps,
Que la montagne de la maison de Jéhovah
Sera fondée sur le sommet des montagnes,
Qu'elle s'élèvera par dessus les collines,

Et que les peuples y afflueront.
Des nations s'y rendront en foule et diront :
Venez, montons à la montagne de Jéhovah,
A la maison du Dieu de Jacob,
Afin qu'il nous enseigne ses voies,
Et que nous marchions dans ses sentiers.
Car de Sion sortira la thora,
Et de Jérusalem la parole de Jéhovah.
Il sera le juge d'un grand nombre de peuples,
L'arbitre de nations puissantes, lointaines ;
De leurs glaives ils forgeront des hoyaux,
Et de leurs lances des serpes ;
Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre,
Et l'on n'apprendra plus la guerre.
Ils habiteront chacun sous sa vigne et sous son figuier,
Et il n'y aura personne pour les troubler. (Michée IV, Esaïe II.)

Esaïe ne se contente pas d'affirmer le triomphe final de la religion de Jéhovah, il précise, il annonce que le jour vient où Tyr apportera au temple de Jérusalem ses gains extorqués et ses profits impurs. L'Egypte, l'Assyrie apprendront d'Israël le culte du vrai Dieu. Il y aura cinq villes du pays d'Egypte qui parleront la langue de Canaan et qui jureront par Jéhovah-Sébaoth. Les Egyptiens connaîtront Jéhovah ce jour-là et lui feront des sacrifices et des offrandes. Il y aura une route d'Egypte en Assyrie. Et les Egyptiens et les Assyriens serviront ensemble Jéhovah. Etranges rêves! au moment où l'Orient était bouleversé par les luttes gigantesques entre les grands empires, Israël espéra la paix universelle et l'union des nations dans le culte d'un même Dieu.

Nous sommes fort loin cependant de l'universalisme de Jésus qui refusait de distinguer entre Jérusalem et le Garitzim. Jéhovah est bien encore le Dieu qui protège spécialement Israël. On l'adore sur la montagne de Sion seulement. Les peuples connaîtront Jéhovah, cependant ce n'est qu'à Jérusalem que sont offerts les sacrifices agréables. Mais encore un siècle, et nous sommes à Sophonie. Ici la religion nationale élargit franchement ses cadres et s'ouvre à tous les *goïm* :

Alors je donnerai aux peuples des lèvres pures,
Afin qu'ils invoquent tous le nom de Jéhovah,

Pour le servir d'un commun accord.
D'au delà des fleuves de Cousch,
Mes adorateurs dispersés m'apporteront des offrandes.

Le grand anonyme ne parlera guère autrement. Sophonie est vraiment le précurseur de temps nouveaux. Les autres prophètes du VII^me^ siècle manifestent beaucoup moins leurs sympathies pour l'étranger. Lorsque l'ennemi est aux portes, on ne lui souhaite pas volontiers toutes les bénédictions de Jéhovah. Dans l'anonyme Zacharie XII à XIV nous trouvons de violents cris de haine accompagnés de velléités de prosélytisme par le *compelle intrare*. Il ne s'agit pas ici de conversion des nations mais de soumission aveugle, sous peine de châtiment. Les *goïm* qui auront combattu contre Jérusalem verront leur chair tomber en pourriture. Ceux qui subsisteront monteront chaque année à Jérusalem à la fête des tabernacles. S'il y a des familles de la terre qui ne montent pas à Jérusalem la pluie ne tombera pas sur elles.

Jérémie qui appartenait cependant au parti opposé à celui de Zacharie, n'en est pas moins éloigné du véritable universalisme. Il songe plutôt à maudire les peuples voisins qu'à les convertir à Jéhovah. Sans doute, nous retrouvons encore sous sa plume quelques réminiscences de la large prédication d'Esaïe et de Michée : « Tous les peuples se rassembleront à Jérusalem au nom de Jéhovah..... Ils diront : « Nos pères n'ont eu pour héritage que mensonge, parmi les Dieux qu'ils adoraient, aucun n'était capable de les secourir. » D'ordinaire Jérémie ne voit entre Israël et les peuples voisins qu'un rapport de haine et d'envie : « Tous les peuples de la terre apprenant tout le bien que je fais aux Israëlites trembleront et craindront. »

Pendant l'exil, Israël débarrassé des soucis, des étroitesses, des rancunes de la vie nationale put librement développer les rêves humanitaires de ses voyants. Avec le grand prophète anonyme, l'âme hébraïque s'éleva à des hauteurs qu'elle n'avait jamais atteintes. Transplanté dans un milieu cosmopolite, loin de l'horizon fermé de la Judée, le prophétisme proclame Jéhovah comme Dieu suprême des

hommes et Israël comme missionnaire de ce Dieu parmi les nations.

C'est ici la grande révolution de l'histoire religieuse. Les religions nationales tombent, la première des religions universelles est créée, l'humanitarisme vient d'apparaître.

L'humanitarisme..... ce fut là en effet la grande conquête du génie hébreu. Israël le premier a considéré l'humanité toute entière comme un peuple de frères adorant un même Dieu. L'Hellade avec son dédain superbe pour l'esclave et pour le barbare, n'admira jamais qu'elle-même et méprisa tout ce qui n'était pas grec. La prédication d'un Saul de Tarse proclamant qu'il n'y a ni juif, ni grec, ni esclave, ni libre parût aux sages d'Athènes la plus dangereuse des folies. Le juif lui aussi méprisait les *goïm*, mais cela ne l'empêchait pas de faire des prosélytes et de couvrir le monde de ses communautés. Les religions monothéistes seules peuvent s'étendre sur le monde. La Grèce avec ses dieux nés de son sol, hôtes de ses montagnes et de ses mers, ses mythes créés par sa langue, espèce de jeux de mots développés par les poètes, ses cultes si locaux, si particularistes, n'exerça jamais d'action décisive sur les peuples. L'élite pensante s'en éprit, mais la foule lui resta toujours étrangère. Le Jéhovisme seul devait conquérir le monde par les deux idées d'unité divine et de justice sociale.

Le second Esaïe plus que tout autre a compris la mission divine d'Israël et les destinées grandioses de sa religion. Israël est le peuple que cherchent les peuples, celui qui doit tenir dans le monde l'étendard de la justice haut et levé. Il est le serviteur de Jéhovah que Dieu a envoyé pour le salut des peuples.

Voici mon serviteur que je tiens par la main,
Mon élu en qui se complait mon âme.
En lui j'ai mis mon esprit,
Pour révéler aux nations ce qui est juste.
Il ne crie pas, il n'élève pas la voix.....
Il ne brise pas le roseau cassé,

Il n'éteint pas la mèche qui fume encore,
Il juge en toute vérité.
Il ne se lassera pas, il ne se découragera pas
Qu'il n'ait établi la justice sur la terre.
Les îles attendent sa loi. (Esaïe XLII).

L'apostolat du serviteur qui doit conquérir le monde à Jéhovah est le plus beau que l'on puisse rêver. La servitude, les ténèbres, la prison, voilà l'état de notre pauvre humanité. Israël réparera tout cela.

Je t'ai établi pour être la lumière des nations,
Pour ouvrir les yeux aux aveugles,
Tirer les prisonniers de la prison,
Du cachot ceux qui sont dans l'ombre.

Mais pour accomplir sa mission divine il faut qu'Israël souffre. Et dans une des pages les plus belles de la prédication prophétique, le Voyant nous montre le serviteur de Jéhovah sous la forme de victime innocente s'acquittant de sa mission rédemptrice, sauvant le monde par ses souffrances:

...Sans beauté ni éclat, méprisé, dédaigné des hommes, homme de douleurs, sachant ce que c'est que la souffrance, objet d'horreur, vilenie dont on ne tient aucun compte! Et c'était nos maladies qu'il portait, nos douleurs dont il s'était chargé. Nous le prenions pour un malheureux touché, frappé de Dieu, humilié. Et c'est pour nos péchés qu'il a été meurtri, pour nos iniquités qu'il s'est vu écrasé; le châtiment qui nous vaut la paix est tombé sur lui, et c'est par ses blessures que nous sommes guéris... (Esaïe LIII.)

On se demande s'il s'agit ici d'un Messie homme, ou bien de la partie fidèle de la nation, ou bien d'Israël tout entier souffrant pour le salut des nations. Il me semble que ces trois sens sont également vrais et nous devons les conserver tous les trois. Le juste, individu ou collectivité, doit souffrir pour sauver le méchant. C'est ici la solution du plus angoissant problème que la conscience hébraïque ait agité. C'était la

réponse à la question de Job la révélation du sens de la souffrance et de la loi mystérieuse des enfantements de l'humanité. Le sang des martyrs est la semence la plus féconde que la terre ait jamais portée. L'humanité se nourrit de vies immolées pour son service ; pour la faire marcher il faut que les meilleurs laissent couler de leurs flancs entr'ouverts le sang qui sauve et purifie. C'est grâce au sacrifice du serviteur de Jéhovah que l'amour triomphe de l'égoïsme, la lumière des ténèbres et la vie de la mort. Au milieu des tribulations du juste, vient la Rédemption sociale. Et dans ses crises l'histoire s'arrête devant les immolations volontaires de ceux qui pour travailler au salut universel ont bu la coupe amère, ont été baptisés du baptême de sang. Et cette lutte éternelle, ce combat à mort contre la mort durera jusqu'à ce que s'écroule le vieil édifice fondé sur l'égoïsme, jusqu'à ce que commence la glorieuse révélation des fils de Dieu.

Ce n'est pas tout, en proclamant la loi de la souffrance volontaire comme le grand mystère de la vie, le prophète a déchiré le voile qui nous cachait nos destinées, il a entrevu dans les lointains de l'avenir, le supplice du Fils de l'homme. Les deux orthodoxies rabbinique et chrétienne, ont vu dans la vision du second Esaïe, une prophétie au sens vulgaire de ce mot, l'annonce par voie de divination, des souffrances du Messie, gardons-nous bien ici de toute exégèse mesquine ; ne profanons pas la révélation sublime en cherchant dans ses moindres détails la prédiction d'un évènement particulier de la vie de Jésus. Et cependant le christianisme a bien réalisé l'idéal de victime expiatoire qu'avait conçu le Voyant de l'exil, lorsqu'il préféra la carrière troublée, orageuse, de celui qui s'immole pour sauver, à la destinée longue et facile de celui qui ne vit que pour soi, lorsqu'il aima mieux mourir sur la croix infâmante que couler une douce existence sous les figuiers de Galilée....

Jéhovah n'a pas cependant abandonné son juste serviteur, il ne le laissera pas toujours livré sans défense aux persécutions des méchants. Aujourd'hui l'homme de Dieu souffre, mais demain il règnera. L'Homme de douleurs est aussi le

roi éternellement vivant. Et le Voyant décrit avec enthousiasme la grande apothéose :

Voici mon serviteur agit avec sagesse,
Il grandit, il s'élève, il monte sur le faîte,
De même que la foule a eu horreur de lui,
Tant son aspect était défait,
De même il fera tressaillir beaucoup de nations;
Des rois auront la bouche fermée à son sujet,
Car ils verront ce qui ne leur avait pas été raconté,
Ils apprendront ce qu'ils n'avaient point entendu. (LII.)

Mystère de la vie divine dévoilée à nos regards! Le martyr perd une vie matérielle, mais il revit de la vraie vie. Les prophètes, qui plutôt que de trahir la cause de Jéhovah donnèrent tout, jusqu'à leur vie, trônent vraiment dans l'immortalité. Les riches aristocrates qui traînaient dans les palais de cèdre et sur les lits d'ivoire leur inutile et médiocre existence, les conducteurs d'armées qui écrasèrent les peuples sous le sabot de leurs chevaux ont passé, ne laissant derrière eux qu'un gémissement de pitié ou qu'un cri de malédiction. Mais les hommes de douleurs qui prophétisèrent en Sion ont vu leur idéal proclamé à travers le monde et la religion de Jéhovah est devenue la religion de l'humanité! C'est cette même vérité que nous voyons réalisée dans le plus puissant des symboles, lorsque le Christ surgit plein de force et de vie au matin de Pâques, et laissant le tombeau vide, s'élance vers ses disciples consternés. Hier il était entré sombre et abattu dans la vallée de l'ombre de la mort. Et maintenant il apparaît puissant et victorieux, tout rayonnant d'une gloire immortelle!...

Par ses souffrances et son apothéose le serviteur convertira les nations au Jéhovisme et enseignera au monde le salut qui vient de la montagne de Sion. Ce sont ici les plus purs accents que le monde antique ait entendus. Jéhovah renonce à détruire les ennemis d'Israël il veut plutôt les amener à sa loi. Le Père céleste a paru dans le monde :

Je ne veux pas disputer sans cesse,
Etre toujours en colère,

Car l'esprit finirait par s'éteindre devant moi,
Ce souffle que j'ai créé. (LVII.)

Ceux qui échapperont à la ruine de Babylone deviendront, comme Israël, missionnaires de la religion nouvelle. Et jusqu'aux îles lointaines, le nom de Jéhovah sera invoqué :

Ainsi parle Jéhovah
Le Créateur des cieux, le seul Dieu,
Qui a formé la terre, qui l'a faite, qui l'a affermie:
Je suis Jéhovah et il n'y en a point d'autre.....
Assemblez-vous, venez, approchez-vous ensemble
Réchappés des nations.....
Je suis le seul Dieu juste et qui sauve.
Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés,
Vous tous qui êtes aux extrémités de la terre!.....
Tout genou fléchira devant moi,
Toute langue jurera par moi,
En Jéhovah seul, dira-t-on, réside la justice et la force. (XLV)
Les îles lointaines espèreront en moi
Elles se confieront en mon bras. (LI).

Le temple de Jérusalem cessera d'être le sanctuaire étroit d'une religion particulariste, il sera le rendez-vous de tous les habitants de la terre, la maison de prière de toutes les nations.

Je les ramènerai sur la montagne sainte,
Et je les réjouirai dans ma maison de prière ;
Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel ;
Car ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations.
(LVI).

L'Evangile du Voyant de Chaldée ressemble beaucoup à l'Evangile de Jésus.

« Vous tous, qui êtes altérés venez aux eaux ! »

Ne croirait-on pas entendre cinq siècles avant le règne de Tibère Auguste la voix douce et tendre qui faisait revivre les malades et relevait les pécheurs en leur disant :

« Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai ! »

Et cependant gardons-nous de surfaire le prophétisme et

de méconnaître ce qui le sépare encore de l'universalisme du Christ. Même chez le Grand Anonyme, Israël reste la nation privilégiée ; ses destinées sont exceptionnelles. Les peuples le serviront et lui apporteront les trésors de la terre. Jérusalem sera bien toujours la cité sainte, la capitale religieuse du monde. Une barrière restait encore à renverser, il faut qu'Israël disparaisse afin qu'il n'y ait plus aucun intermédiaire entre Jéhovah et la conscience humaine. Jésus fera tomber ces derniers vestiges de religion nationale et de culte local, et alors seulement sera possible la nouvelle création annoncée par le Voyant :

« Voici je crée un ciel nouveau et une terre nouvelle,
Si bien qu'on ne se rappellera plus ce qui aura précédé,
On n'en gardera pas le moindre souvenir. (Esaïe LXV).

CONCLUSION

LA FAILLITE SOCIALE DE L'ÉGLISE

La religion des mystères avec son sacerdotalisme théologique et ecclésiastique... qui enseigne à chercher Dieu dans la terminologie religieuse au lieu de le chercher dans les faits sociaux .... est le plus sûr appui de la tyrannie du capital et de la corruption dans l'Etat. G. Herron.

I. — La décadence de l'esprit prophétique

Soulevés par les espérances de leurs Voyants les pauvres restes de Benjamin et de Juda quittèrent les rives du Kébar, et, pieux pèlerins, revinrent à travers le désert vers la montagne de Sion.

Préparez dans le désert le chemin de Jéhovah, aplanissez dans la solitude une route pour notre Dieu.

Monte sur une montagne Sion, annonce la bonne nouvelle, dis aux villes de Juda : « Voici votre Dieu, Adonaï Jéhovah vient avec puissance....Comme un berger il paîtra son troupeau. Il portera ses agneaux dans ses bras, il les pressera sur son sein. »

Ces enthousiasmes ne durèrent pas, et bientôt commença la grande désillusion. Au lieu du paradis terrestre, du nouvel âge d'or que l'on avait rêvé, c'était la Judée pauvre et dévas-

tée ; au lieu du temple splendide de la nouvelle Jérusalem dont Ezéchiel avait fait l'utopique description, c'était la bâtisse mesquine et les pauvres chaumières où ruine sur des ruines végétaient de misérables émigrés.

Le prophétisme n'y résista pas... En vain quelques faibles déclamateurs essayent-ils de relever le manteau de Jérémie, on ne les écoute plus. L'esprit ritualiste et sacerdotal triomphe; la religion des gestes de prêtre et des formules impuissantes a remplacé la religion de l'aspiration sociale et de la vie. Au lieu des pressantes exhortations « se repentir ou mourir ! » le prophète clérical s'écrie : « Payez vos dîmes, amenez à l'autel des bêtes sans défaut et je vous ouvrirai les écluses des cieux ! »

Ceux qui furent le sel de la terre sont morts, il ne reste plus maintenant que le scribe Esdras et les compilateurs du Pentateuque. Israël s'endort dans la paisible routine des rites et des observances et Jérusalem n'est plus qu'une ville de prêtres où l'on s'exerce à ce grand jeu de patience qui s'appelle l'obéissance à la thora.

Des évènements inattendus firent cesser le grand sommeil d'Israël. L'empire perse tomba, et, au milieu des grands conflits de peuples qui suivirent la mort d'Alexandre, les juifs reprirent conscience de leur nationalité et espérèrent de nouveau. En face des persécutions maladroites d'Antiochus Epiphane l'âme de Juda s'exalta, le messianisme reparut.

Mais messianisme n'est pas prophétisme, et les prophètes étaient bien morts. Les auteurs d'Apocalypses se montrèrent autrement soucieux de leur grandeur nationale que du triomphe de la justice et de la conversion des *gœïm*. L'hébraïsme d'ailleurs se transformait au contact de la Perse et de la Grèce. L'Orient lui donnait son angélologie et son intempérance mythologique, la Grèce sa philosophie platonicienne avec la croyance à l'immortalité de l'âme.

II. — Christ-Jésus le Messie vient réaliser les prophètes.

Combinant dans une étrange synthèse deux éléments fort disparates et quelquefois contradictoires l'idéal des prophètes et les imaginations des apocalypses, les juifs du premier siècle attendaient au milieu de pénibles convulsions politiques le prince puissant et glorieux qui devait rétablir le Royaume d'Israël. Des Messies d'un jour passent sur la scène palestinienne, font quelques disciples, occasionnent quelques séditions, puis disparaissent broyés par une main de fer.

Enfin Jésus vint pour accomplir les prophètes et fonder le Royaume. Il annonçait une bonne nouvelle : Dieu est le Père céleste, les hommes sont les enfants de Dieu. Il enseignait que l'amour était l'élément universel de la vie, qu'aucune institution sociale ne saurait subsister sur la base de l'égoïsme, que l'humanité toute entière est un peuple de frères unis par l'attraction puissante de la divine solidarité.

Mais pour faire triompher cet idéal il ne fallait rien moins que la destruction radicale et du vieux monde et du vieil homme, et les enfantements mystérieux, les nouvelles naissances d'où sort l'âme régénérée. Et Jésus proclama la ruine de la société antique fondée sur la contrainte et sur l'antagonisme, battit en brèche toutes ses institutions : philosophies, législations, empires, sacerdoces. Il osa soutenir que sa justice n'était qu'illusion, sa piété hypocrisie, sa gloire vanité.

Le Royaume était proche. Bientôt le monde allait sombrer dans l'abîme, au milieu de cataclysmes et de grands signes dans le ciel, une société nouvelle allait apparaître. Elle se préparait lentement par conversions individuelles dans l'âme des pauvres, des péagers et des prostituées. Dans l'économie future, l'ordre naturel fondé sur la force sera renversé et alors, les derniers seront les premiers et les premiers

seront les derniers. Les débonnaires possèderont la terre. Ceux qui ont faim, ceux qui sont dans l'affliction, ceux qui sont persécutés auront leur consolation. Malheur au riche qui, pour gagner le monde.perd son âme ; il est bien difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux....

C'est dans cette condamnation du monde actuel et dans cette soif ardente de perfection, dans cette aspiration vers l'idéal, qu'il faut chercher le principe fondamental de l'enseignement de Jésus. En face de la réalité brutale, le Christ comme les prophètes, a posé la vision grandioso de la Jérusalem nouvelle. Et c'est là la sublimité de la doctrine chrétienne, sublimité méconnue des chrétiens eux-mêmes infidèles à l'esprit du Maître, qui ont effacé le principe fécond de la religion sociale de l'Evangile sous le vain luxe ecclésiastique et dogmatique.

Mais Jésus ne s'est pas contenté de prêcher le Royaume, Il l'a fondé.Il est le Messie annoncé par les anciens prophètes. Messie populaire, prince de paix, il espère dans la première partie de son ministère réaliser de son vivant même la patrie terrestre et divine, matérielle et idéale.

Alors ceux qui gouvernaient l'Eglise et l'Etat se levèrent contre cet hérésiarque qui annonçait une autre loi que celle de Moïse, ce révolutionnaire qui voulait renverser l'ordre de choses établi.....

Jésus aurait pu pactiser avec eux, il aurait pu émousser la pointe de l'épée de la justice, mettre la sourdine aux accents indignés que lui arrachait la vue du formalisme et de l'iniquité. Alors il aurait vécu heureux et paisible, respecté des foules comme les docteurs illustres de son temps, Hillel et Gamaliel. Peut-être même Israël aurait-il salué en lui le prince glorieux, le Fils de David, l'oint du Seigneur...

Il n'en eut pas le triste courage. Il aima mieux souffrir que rabaisser l'idéal prophétique à force de concessions et de compromis. Et le Messie fut l'Homme de douleurs. Jésus commença à déclarer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem.

Mais les souffrances du serviteur de Jéhovah ont été la

semence la plus féconde que la terre ait jamais portée. C'est de son sang que s'est nourrie l'humanité. Désormais, grâce au sacrifice de ceux qui croient au Fils de Dieu, l'amour triomphe de l'égoïsme, la lumière des ténèbres et la vie de la mort... Et lorsque Jésus ressuscité fut monté vers le Père, apôtres, confesseurs, martyrs, missionnaires allèrent à travers le monde, préparant la société parfaite et annonçant la venue triomphale du Christ roi sur les nuées du ciel.

III. — Le christianisme messianique

Cette prédication eut peu de prise sur la masse des Juifs trop attachée à ses rêves de restauration politique pour se contenter d'un messianisme purement moral et social. Mais elle eut une influence immense sur le monde gréco-romain. Las de ses idoles usées et de ses philosophies caduques le monde antique cherchait à tous les vents l'écho d'une parole divine, l'Evangile d'un Dieu inconnu. Les disciples de Jésus vinrent lui annoncer une immense espérance : Le royaume de Dieu est proche, une génération ne se passera pas avant que le justicier ne vienne en sa puissance pour juger les vivants et les morts. Le temps est court, le Maître vient (*Maran atha*).

Cette foi en l'imminence du retour du Christ et en la fin du monde domine le christianisme primitif. Saint Paul attendit toute sa vie le prochain avènement du Seigneur. Il crut même, les premières années de son ministère, le contempler de son vivant et ce ne fut qu'à la fin que la triste vision du martyre vint s'interposer entre lui et le Christ glorifié qui tardait toujours à venir. L'auteur de l'Apocalypse décrit en traits immortels la destruction du vieux monde et la venue de la nouvelle Jérusalem sur la voûte azurée. Pierre, Jacques, l'auteur des épîtres johanniques lui-même ont la bienheureuse espérance dans leur cœur et cette espérance est la substance même de leur foi.

« La fin de toutes choses est proche ; soyez donc prudents et sobres.» (1 Pierre).

« Affermissez vos cœurs car la parousie du Seigneur est proche. » (Jacques).

« Petits enfants c'est la dernière heure. » (1 Jean).

Et les Eglises partageaient l'attente des apôtres. Elles étaient convaincues que d'un instant à l'autre le Christ allait revenir triomphant ; elles vivaient les yeux

fixés sur le ciel. A tel point que les chrétiens abandonnaient les préoccupations du présent siècle comme les Thessaloniciens pour se livrer tout entiers à leur vision. « Nous, les vivants restés pour l'arrivée du Seigneur.....nous serons ravis sur les nuées du ciel à la rencontre du Seigneur. » Les fidèles de Jérusalem, par une conséquence naturelle de leur foi, établissaient parmi eux le communisme.

« La multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un seul cœur et qu'une seule âme et personne ne disait que rien de ce qu'il possédait fut à lui, mais toutes choses étaient communes entre eux. »

Le monde attendit, Christ ne revint pas..... Il fallait et la soif de justice des premiers chrétiens était trop ardente pour qu'ils pussent le comprendre, il fallait des siècles et des siècles pour détruire le vieil édifice et préparer la parousie. Le Royaume ne vient pas avec éclat de manière à frapper les regards, il faut pour le fonder le lent et laborieux travail qui régénère les consciences et enfante les hommes nouveaux. La déception fut cruelle, et les démentis de la réalité brisèrent la foi sociale de l'Eglise. Le monde durait, il fallait se résigner..... La ruine de Jérusalem n'amena pas la fin du présent siècle comme on l'avait espéré. Dès lors la préoccupation chrétienne commença à se déplacer. On spécula sur le passé, on considéra l'œuvre de Jésus, sa personne, son activité rédemptrice, on s'attacha moins à son retour. Le Messie fit place au *Logos*. Avec l'épître aux Hébreux et le quatrième Evangile la transformation est à peu près définitive.

Au second siècle le messianisme hébraïque a presque complètement disparu. Pappias peut encore rester dans l'Eglise et accorder ses rêves millénaristes avec ses fonctions épiscopales à Hiérapolis, au risque d'être fort mal jugé par la postérité et d'être qualifié par Eusèbe de l'aimable épithète « simple d'esprit». Les montanistes sont moins heureux que lui. Ils passent pour hérétiques aux yeux de la grande église. C'étaient cependant les vrais orthodoxes aussi bien pour la doctrine que pour la vie. Ils protestaient contre le symbolisme des gnostiques et contre la mondanité de l'Eglise.

Les filles de Philippe annonçaient que la nouvelle Jérusalem allait apparaître dans les montagnes de Phrygie. Tertullien fut le grand apôtre de la secte. C'est pourquoi il est passé à la postérité avec l'étiquette d'hérétique et n'a jamais été canonisé.

IV. — Le christianisme dogmatique et ecclésiastique

Désormais le christianisme a rompu avec la tradition hébraïque. Il était venu pour accomplir les prophètes, mais « il les volatilisa en métaphores. »

Cette disparition du principe messianique, était fatale. La philosophie grecque exerçait une pression violente pour substituer aux vieilles idées de résurrection et de paradis sur la terre les spéculations métaphysiques. Le millénarisme était antipathique aux hellènes qui se convertissaient aux idées nouvelles. Le christianisme juif est désormais abandonné.

La théologie des Pères, les dogmes des conciles viennent d'Athènes en passant par Alexandrie. Clément d'Alexandrie, Origène ne sont plus que des demi-chrétiens. Ce sont des hellénistes gnostiques plaçant l'essence du christianisme dans la connaissance, dans la définition théologique, beaucoup plus que dans la vie en Christ. Ici, pas de différence entre les soi-disant orthodoxes et les hérétiques. Athanase aussi bien qu'Arius, Augustin aussi bien que Pélasge sont nourris aux lettres grecques et latines. Ils vivent de Platon, Zénon, Philon, Cicéron, Sénèque, beaucoup plus que d'Esaïe et de Saint Paul. Origène a honte de la loi de Moïse, il avoue que prise au pied de la lettre, elle est inférieure aux lois des Athéniens, des Spartiates et des Romains, et il ne s'en console qu'en lui donnant un sens allégorique.

Le dogme grec de l'immortalité de l'âme survint d'ailleurs fort à propos pour achever l'espérance du Royaume, et pour reléguer les vieilles idées apocalyptiques dans le mystérieux avenir d'un jugement dernier, si loin de nous qu'il n'a plus aucun sens. Le Royaume n'est pas de ce monde. C'est dans le ciel que doit être faite la volonté de

Dieu. La terre n'est pas notre patrie. Nous sommes étrangers et voyageurs ici-bas, et notre âme souillée par le contact de la matière, n'aspire qu'à s'en dégager pour reprendre la route de l'éternité.

Puis, la préoccupation ecclésiastique parut, aussi funeste pour le messianisme que l'avait été la préoccupation dogmatique. L'Eglise monopolise les anciennes promesses. Désormais le Royaume c'est le triomphe de l'orthodoxie sur l'hérésie, des Athanasiens sur les Ariens.

Monstrueuse apostasie ! ce que les prophètes et Jésus annonçaient, c'était cette organisation compliquée, cette hiérarchie savante, ces embarrassants intermédiaires entre Dieu et la conscience humaine ! Une fois de plus le sacerdotalisme avait tué le prophétisme. Le Royaume de Dieu était fixé emprisonné dans une institution visible. Un corps de prêtres prétendait régler la conduite et la foi des multitudes, imposer ses rites et ses formules, arrêter le souffle de l'Esprit et distribuer les grâces divines.

On sait à quoi tout cela a abouti. La piété chrétienne devenue dévotion. Le sacerdotalisme théologique et ecclésiastique substitué à la religion de la conscience et de la vie sociale, l'église à la place de Dieu et les règles de l'église à la place de la loi éternelle, l'*opus operatum* du sacrement magique lavant les âmes indépendamment de la foi de l'individu. Enfin l'anéantissement des volontés libres sous l'autorité hiérarchique, l'autorité d'une caste faisant peser sur le monde un couvercle de plomb.

L'alliance de l'Eglise et de l'empire, la pourpre de Constantin achevèrent ce qu'avait commencé la théologie d'Origène et l'ecclesiologie de l'Évêque de Rome. Longtemps avant la bataille du Milvius les chrétiens avaient renoncé à leurs colères contre la grande Babylone. La doctrine de Pierre et de Paul sur l'origine du pouvoir et les pages si regrettables de l'Epitre aux Romains et de la *Prima Petri* (1) portèrent leurs fruits. Avec les apologistes on commence à

(1) Que chacun soit soumis aux puissances régnantes... Les puissances qui existent sont voulues par Dieu, en sorte que celui qui fait de l'opposition aux puissances résiste à l'ordre de Dieu.

s'apercevoir que la haine entre l'empire et l'Église était la haine entre deux alliés naturels. Les théologiens chrétiens accordent au prince un empire de droit divin.

Constantin combla les vœux des évêques, et réalisa la paix de l'Eglise. Alors le trône et l'autel furent inséparables, l'empereur devint le Messie. Théodose, Charlemagne, ces grands dominateurs de peuples réalisèrent le rêve de l'empire chrétien. L'Eglise et l'Etat retrouvèrent en eux leur unité, en attendant que le pape grandissant fasse du prince temporel son vicaire et que l'Occident se traîne dans le sang pour savoir qui de la tiare ou du sabre incarnera le Royaume de Dieu.....

Ce n'était rien encore, après avoir cessé de croire à l'avènement du Royaume de justice l'Eglise cessa de croire à la justice elle-même. Elle devint le complice des satisfaits et des privilégiés de ce monde ; elle se mit du parti des forts contre les faibles, des riches contre les pauvres. Trop pressés de convertir le paganisme, les chrétiens se convertirent à lui.

On se fait difficilement une idée de l'influence qu'exercèrent sur le christianisme grandissant les habitudes païennes. La civilisation antique était aristocratique, oppressive. Le christianisme à son contact abandonna les traditions de pauvreté, de don de soi-même, d'égalité et de justice qui furent le lot des premiers chrétiens.

Sans doute la prédication des prophètes et de l'Evangile continue à gronder en accents terribles dans les écrits de quelques Pères. Ambroise, Basile, Chrysostôme prêchent le relèvement des pauvres et des déshérités avec autant de véhémence qu'Amos de Tékoa.

« Le riche est un larron. (Basile.)

Le riche est un brigand. Il faut qu'il se fasse une espèce d'égalité en se donnant l'un à l'autre le superflu. Il vaudrait beaucoup mieux que tous les biens fussent en commun. (Chrysostôme)

L'opulence est toujours le produit d'un vol, s'il n'a été commis par le propriétaire, il l'a été par ses ancêtres. (Jérôme)

La nature a établi la communauté, c'est l'iniquité qui a fait la propriété privée. (Ambroise.)

Mais avec le V^me^ et le VI^me^ siècles ces voix se taisent. Les évêques sont des grands et des princes, l'Eglise est devenue le chien de garde des aristocraties. Elle ne vit que pour pour prosterner les foules, pieds et poings liés, sous le joug de ses prêtres infaillibles et de ses tyrans rois de droit divin.

Il est vrai, que même alors le christianisme ne réussit pas à se renier lui-même et à abandonner la croyance en la justice de Jéhovah. En un sens l'Eglise du moyen-âge fit des prodiges protégeant les petits contre la férocité des grands, relevant les faibles et les souffrants, établissant un peu de paix et de bonté, au milieu de la férocité universelle relevant l'idéal de l'Occident que les barbares avaient laissé tomber dans la poussière.

Mais l'Eglise n'en avait pas moins abdiqué sa mission sociale. Elle inventa de très beaux moyens pour aider les foules à supporter l'injustice, elle ne chercha pas à réaliser la justice. Elle fit de vaines aumônes, mais elle ne travailla pas à supprimer le paupérisme. (Il y aura toujours des pauvres avec vous !) Elle avait définitivement rompu avec son passé. D'humble et pauvre qu'elle était, elle devint fastueuse et riche. Durant tout le moyen-âge, les biens du clergé ne cessèrent de s'accroître. En ce temps-là on achetait le ciel en faisant de grandes donations aux monastères et aux églises. Au XII^me^ siècle la moitié de l'Allemagne était domaine ecclésiastique. Dès lors il était difficile au catholicisme de rester impartial en face du problème social. L'Eglise ne pouvait être que conservatrice. Avec Thomas d'Aquin la chute est définitive, le droit de propriété est désormais légitimé. Les exigences de la vie sociale doivent faire plier toutes les autres devant elles, proclament les scolastiques. Chacun s'occupant de sa chose, il s'en occupe avec plus de soin ; le droit de propriété est d'institution divine ; la richesse de quelques uns et la pauvreté de tous les autres est une conséquence inévitable de l'organisation des sociétés.

Et cependant, au fond des âmes, fermentaient toujours les germes féconds que l'hébraïsme avait semés. Le messianisme et l'esprit social du christianisme primitif réapparaissent

dans les hérésies du moyen-âge. Hérésie !... toutes les fois qu'un homme ou une secte s'élevaient contre le vice et la richesse du clergé, l'orthodoxie les anathématisait, les flétrissait. Mais la puissance de l'Esprit brave les excommunications des conciles. Vers le XI^me^ siècle une immense espérance traverse les foules. Le monde lassé de l'éternel conflit attendait une ère nouvelle où l'existence serait plus facile et la justice moins boiteuse. De toutes parts, des voix se levèrent qui annonçant la venue des derniers temps, le châtiment de l'Antéchrist et de l'Eglise dégénérée.

Au XIII^me^ siècle l'attente devient plus imminente, les visions apocalyptiques se précisent. Joachim de Flore paraît, dont l'influence fut immense. Le monde finira bientôt. Nous sommes déjà aux angoisses des derniers jours ; l'Eglise sera châtiée pour son infidélité ; seule la vertu du monachisme la sauvera. Ces idées furent développées par l'ordre de Saint François d'Assise, d'où semble être sorti l'Evangile éternel faussement attribué à Joachim de Flore. Saint François envoie ses disciples annoncer le Royaume de Dieu, prêche la pauvreté, le culte de la nature, l'oraison et la contemplation. Poétique et merveilleuse tentative pour ramener dans l'Eglise l'esprit évangélique et messianique. Et cependant ce n'était pas là le véritable hébraïsme. L'hébraïsme n'est pas ascétique, c'est la religion de la vie qui ne fuit pas le monde, qui ne brise pas le corps, qui refuse de séparer la terre du ciel et la matière de l'esprit. Le monachisme avec le célibat, l'exaltation de la virginité, les devoirs factices et stériles du couvent à la place des devoirs sociaux, n'était que restauration païenne, ce n'était pas la religion du Royaume de Jésus.

La secte d'Assise resta dans l'Eglise. La papauté sût admirablement capter un mouvement formidable qui menaçait de tourner contre elle. Mais hors de l'Eglise les troubles continuaient. De hardis prophètes s'inspirant de l'Apocalypse entraînaient de grandes foules à leur suite. L'Evangile éternel exerce sur les âmes une influence que les anathèmes des pontifes ne réussissent pas à comprimer. Des hérésies

nombreuses commencent en Allemagne et en Italie. Mathilde de Magdebourg, Dolcino, Jean Milicz et bien d'autres égarés de l'idée chiliaste continuent en ces tristes temps la tradition du christianisme primitif. L'Eglise s'en débarrasse en les couvrant de ridicule et d'ignominie. Toutes les fois qu'un laïque ou un clerc veut attaquer le faste et la richesse du clergé, il voit s'élever contre lui des accusations de toute sorte, et généralement il finit au fond des prisons ou à la flamme des bûchers.

V. — Le christianisme protestant.

Insuffisance sociale de la Réforme.

La Réforme a été considérée comme un retour au christianisme primitif... Cela n'est qu'à demi-vrai car il manque au protestantisme de Luther et de Calvin ce qui faisait le fondement même de la foi apostolique : l'esprit de Réforme sociale et l'attente de la parousie. Sans doute, au point de vue de l'expérience religieuse la Réforme était évangélique, elle était fondée sur le grand principe paulinien : « Le juste vivra par la foi. » L'élément moral auquel le pagano-christianisme grec et latin avait substitué l'élément métaphysique et ecclésiastique est remis en pleine lumière. Le problème religieux est posé dans ses vrais termes : Sainteté individuelle, et justice sociale. La lecture de la Bible éleva très haut l'idéal de l'humanité et donna au monde des phalanges de martyrs et de héros, les réformateurs du XVI^me^ siècle, les puritains du XVII^me^, tous hommes de la Bible lecteurs assidus de l'ancien testament et sans cesse en communion avec les Moïse, les Samuel, les Elie.

Et cependant, il faut l'avouer, la Réforme du XVI^me^ siècle était incomplète. Le retour à l'hébraïsme n'était qu'apparent. Les Réformateurs sont aussi les hommes de la Renaissance, ils sont pénétrés de culture gréco-latine. Le dogme grec subsiste dans leur théologie. D'où viennent ces préoccupations de nos premières confessions de foi, ces concepts abstraits sur les trois Personnes de la Trinité, cette métaphysique du Dieu agnostique, infini, immuable ? D'où viennent ces formules dogmatiques, ces excommunications, ces discussions stériles, sur le baptême et sur la Cène ? De l'hellénisme, d'Athènes, d'Alexandrie et de Rome en passant par Origène, Athanase, Jérôme et Augustin.

Cette culture gréco-latine et cette inintelligence de l'hébraïsme éclatent dans la manière dont les Réformateurs comprenaient l'Ancien Testament. Voici pour Calvin les trois articles du credo des prophètes :

Premièrement que le Seigneur n'a point proposé aux juifs une félicité terrienne comme un but auquel ils dussent aspirer ; mais qu'il les a adoptés en espérance d'immortalité et leur a révélé et justifié cette adoption. Secondement que l'alliance par laquelle ils étaient conjoints avec Dieu, n'a pas été fondée sur leurs mérites, mais sur la seule miséricorde d'icelui. Tiercement qu'ils ont connu Christ pour médiateur par lequel ils étaient conjoints à Dieu et faits participants de ses promesses. »

Et comme ils avaient les mêmes dogmes, les Hébreux avaient mêmes sacrements que nous :

« *Les juifs ont été baptisés au passage de la Mer Rouge et en la nuée qui les défendait contre les ardeurs du soleil... L'apôtre affirme qu'ils ont mangé la même viande spirituelle et ont le même breuvage spirituel qui nous est donné, exposant que c'est Jésus-Christ.* »

Cette détestable exégèse est dominée par un étrange à priori. Pour Calvin dans toute la Bible, il s'agit d'un combat entre le matérialisme et le spiritualisme. Le Nouveau Testament est interprété à la lumière de la philosophie des Pères et l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau. Et dès lors, le grand souci du Réformateur est de prouver « *que le vieil Testament regardait principalement la vie future.* »

Ce vice de méthode n'était qu'une conséquence d'un vice autrement profond de la pensée religieuse protestante. Le protestantisme est subjectiviste et individualiste. Et ce fut là sa gloire. Une religion qui cesse d'être subjectiviste et individualiste cesse d'être morale, car la morale n'est possible que par l'individu libre....

Mais l'individualisme a ses dangers et la réforme protestante ne les a pas évités. A force de parler de salut individuel on court le risque d'oublier que l'individu n'est qu'un moyen

et que la fin, c'est le salut social. La notion évangélique de Royaume de Dieu, l'idéal hébraïque du Messie-roi sont restés à l'arrière plan. Abdication funeste ! elle a abouti à la *théorie* des révivalistes modernes, qui considèrent la vie du chrétien comme une préparation à la mort, ne prêchant que la conversion et la grâce et oubliant que la nature et la société doivent être leur milieu et leur moyen d'action. Elle a abouti à la *pratique* des quiétistes, pour lesquels la piété est une sûre retraite contre les orages du dehors et qui se laissent doucement endormir dans la contemplation de l'idéal extatique et céleste.

A côté de l'ultra-individualisme, nous trouvons l'esprit ecclésiastique, principe tout aussi néfaste pour le développement de l'idée messianique. La Réforme ne se dégagea jamais complètement du point de vue catholique. La grande préoccupation de belles et saintes âmes à l'activité dévorante sera de fonder leur église, l'Eglise une, infaillible et parfaite, qui possède la vérité, toute la vérité, et qui jettera l'anathème à ceux qui ne rentrent pas dans ses cadres. Le libre examen rendait impossible la formation de la grande église protestante universelle. On n'y perdit rien. A sa place, il s'est formé une foule de groupements dont les divisions ne sont pas aussi fécondes que les optimistes veulent bien le le croire. Or, l'esprit ecclésiastique est le grand obstacle à la prédication du Royaume, parce qu'il substitue les stériles préoccupations des églises visibles, moyens toujours imparfaits et toujours perfectibles, à l'amour de la grande église invisible, seule pure et seule sainte, qui se recrute partout, aussi bien chez les péagers et les prostituées, que dans le fond des sacristies.

Faut-il s'étonner dès lors que la Réforme dont l'œuvre a été si grande et si pure dans le domaine de la piété personnelle et de la morale individuelle soit restée impuissante dans le domaine social ? (1) Ici encore le protestantisme est

(1) On a bien dit que les Réformateurs étaient les fondateurs des libertés modernes. Cela n'est qu'à demi-vrai, sans doute il y avait dans la Réforme un principe de liberté. Mais ce principe n'a pas été appliqué dans le do-

resté bien loin du christianisme primitif. Il a créé d'admirables œuvres de philanthropie, mais on ne peut pas dire qu'il ait relevé le peuple qu'il ait travaillé avec lui pour lui, qu'il l'ait assisté dans ses tentatives d'émancipation économique.

Les Réformateurs se sont laissés bien souvent paralyser par les liens qu'ils contractaient avec les classes aristocratiques et conservatrices. Les historiens catholiques ont pû nous reprocher, hélas non sans quelque raison, l'influence des princes dans la Réforme luthérienne et anglicane. (1) Lors de la guerre des paysans, Luther eut une bien triste attitude. La manière dont il prêcha la croisade contre les foules révoltées nous fait oublier ses belles indignations contre l'industrie, le commerce et le prêt à intérêt. Dans l'approbation donnée par le Réformateur à la bigamie du landgrave de Hesse nous retrouvons la même préoccupation funeste de conserver les faveurs des grands à sa cause, au risque de se compromettre par de dangereuses accommodations.

Il faut l'avouer, le protestantisme est resté généralement éloigné du peuple, il n'a pas eu le courage de rester méprisé, rejeté par les riches et les puissants. Et sa faiblesse a été là où il cherchait sa force. Ceux qu'il croyait être ses appuis l'ont empêché de réaliser l'idéal social de Jésus et la justice du royaume de Dieu. Nos églises qui, avec leurs principes de liberté, de devoir, de solidarité chrétienne, semblaient devoir diriger nos mouvements sociaux et marcher à la tête de la démocratie n'ont été bien souvent que des églises de caste, assujetties au capital et incapables de prendre une

---

maine politique et social. La Révolution est fille de la Renaissance et non de la Réforme. Sa notion de liberté est païenne. Elle ignore les grands dogmes de la Réforme, l'honneur de Dieu, le mal radical etc. Nos réformateurs ont assez de titres de gloire sans qu'il soit nécessaire d'en faire les pères de l'esprit moderne.

(1) Il faut reconnaître, il est vrai, que, plus d'une fois, (Réforme de Knox, puritanisme, villes libres de la réforme,) Réforme et démocratie ont marché de pair. Le protestantisme a organisé l'éducation populaire. Mais ces exceptions n'ont pas empêché la Réforme d'être conservatrice au point de vue social. Les anabaptistes avec leur folie chiliaste et leurs doctrines révolutionnaires étaient à certains points de vue plus fidèles à la tradition prophétique que le protestantisme orthodoxe.

attitude indépendante en face des grands problèmes de la justice, de l'égalité sociales et économiques. (1) A ce point de vue, comme au point de vue dogmatique et ecclésiastique, la Réforme ne s'est pas suffisamment affranchie de la tradition catholique et son œuvre reste inachevée.

Le protestantisme du XVI^me^ siècle était un retour au christianisme éthique. Mais la révolution religieuse ne sera complète que lorsque nous serons retournés au christianisme social, au christianisme messianique.

---

(1) Certes on ne saurait leur en faire un crime. Il est dans la destinée des grands mouvements religieux de ne triompher que grâce à l'autorité de quelques chefs d'Etat ou d'une classe. Ce qui s'était vu pour le jéhovisme avec Ezéchias, pour le boudhisme avec Asoka, pour le christianisme avec Constantin devait se reproduire au XVI^me^ siècle pour le protestantisme avec les princes. Dure nécessité! Dans l'Etat de guerre où se trouve le monde la vérité ne triomphe que par l'autorité des aristocraties !

VI. — Le divorce entre le christianisme et la conscience moderne

Le monde moderne s'est organisé hors de l'Eglise qui ne répondait plus à ses aspirations. Les foules ont vidé nos temples et sont allées vers de plus clairs ruisseaux apaiser leur soif de justice et de vérité.

La vérité !.... L'Eglise a combattu la science et a engagé contre elle une guerre sans merci ni trêve. Les théologiens ont crû devoir nier les faits, fermer les yeux à l'évidence pour défendre les intérêts d'une dogmatique surannée. Mais devant un fait bien constaté, doivent céder tous les textes, fussent-ils scripturaires, et l'Eglise a dû avouer à la fin sa défaite sanglante qui l'a couverte de ridicule aux yeux des esprits cultivés.

La justice!... L'Eglise a défendu obstinément le conservatisme, et les aristocraties l'entraînent dans leur chute. Le malentendu entre le christianisme et le peuple va tous les jours s'aggravant, la classe bourgeoise presque seule vient encore sous la voûte de nos temples affirmer la triste solidarité qui les unit à un organisme déchu. Le siècle s'est développé contre l'Eglise, et les progrès de l'un ont marqué la ruine de l'autre.

C'est là le grand schisme qui fait de notre temps l'époque la plus critique au point de vue des destinées de l'humanité depuis la crucifixion du Fils de l'homme. Temps sombres pour l'Eglise, qui, si elle ne se repent de son assujétissement à la richesse, et de sa complicité avec l'iniquité sociale, va être foulée aux pieds des démocraties révoltées. Temps plus sombres encore pour l'âme moderne, qui, séparée du vieux tronc d'où le monde tirait sa vie, se trouve impuissante et stérile.

La religion est, quoique fassent ses prêtres, si indissolu-

blement unie à la morale, que toute religion qui sombre fait sombrer la conscience avec elle. De là, le grand désarroi de notre génération en quête d'un Dieu nouveau et d'un autre évangile.

Aux heures du premier enthousiasme, on avait cru que la science allait donner une religion nouvelle, et, avec une foi aussi aveugle que robuste, les croyants positivistes saluaient en cris magnifiques la nouvelle divinité :

« Le monde, s'écriait-on, est aujourd'hui sans mystère, la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre, elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral.... » (Berthelot).

La science devait être la grande libératrice. Elle allait faire ce que l'Eglise n'avait pas su faire, émanciper les foules opprimées, supprimer le paupérisme, affranchir l'homme de la matière :

« Grâce aux savants, grâce aux spécialistes de l'intelligence, grâce aux inventeurs enfin, la foule va être rachetée affranchie, affiliée à l'élite, et remplacée dans son douloureux rôle d'Atlas portant le ciel par l'insensible armée des forces naturelles. Ce n'est plus de pauvre chair saignante, mais de métal brut que seront construits désormais les soubassements des sociétés humaines.... En ce siècle la science a modifié le rapport de l'homme et de la nature.... La frêle et chétive créature a capté l'ouragan des forces cosmiques, et dressé à son service une armée immense de monstres de fer....» (Izoulet)

Mais la science n'a pas répondu aux espérances que l'on avait fondées sur elle et le positivisme lui aussi a fait faillite. Après avoir déchristianisé le monde et brisé la croix, il n'a su remplacer ce qu'il avait détruit, après avoir fermé les avenues du ciel il n'a pas même rendu plus douce la vie de cette terre.

Et dans sa colossale déception, l'âme moderne s'est trouvée déroutée, déracinée. Les uns sont allés, demandant à un vague mysticisme la foi qu'ils avaient perdue. Ibsen, Tolstoï, néo-chrétiens, néo-boudhistes, panthéistes, religiosâtres.... Le mystère des choses les tourmente, l'idéal les attire, ils s'accrochent désespérément à l'invisible, cet invisible ne serait-il qu'un fantôme, ils cherchent anxieusement la reli-

gion de l'avenir, cette religion ne serait-elle qu'un vague symbolisme. Ils ont besoin de croire. Ils ont vu tomber les uns après les autres les dogmes et les habitudes religieuses auxquels leur foi d'enfant s'était naïvement attachée; ils ont en vain lutté, le sanctuaire de leur conscience reste vide de toute espérance et de toute foi. Ils ne peuvent remonter le courant, revenir à la religion de leurs pères. Mais d'autre part la science positive manque trop d'expression morale pour que leur âme obsédée par le divin puisse s'en contenter.

D'autres, les matérialistes grossiers, ou dilettantes blasés, ont cyniquement chassé toute illusion spiritualiste, et se sont contentés du mécanisme en philosophie, de l'utilitarisme en morale, et au lieu des hymnes dithyrambiques au progrès, à la liberté, à la fraternité, nous avons entendu les maîtres de la pensée contemporaine, répéter avec le dauvinisme social : « La force c'est le droit ! » et s'élever contre la chimérique devise « liberté, égalité, fraternité ! » « mots qui traînent dans tous les estaminets d'ouvriers parisiens » dit Engel.

Et pendant ce temps l'édifice social croule. Le vieux monde souffre d'un inexprimable malaise. La plainte immense des foules opprimées, qui tantôt avec un long gémissement de pitié, tantôt avec un concert formidable de menaces et de malédictions, réclament leur pain quotidien, est montée jusqu'à nous.... Et déjà, l'on entend gronder à l'horizon les révolutions imminentes qui menacent de déchirer les sociétés et d'engloutir les nations.

VII. — Le principe de réconciliation est dans l'hébraïsme

Cependant un tel état de choses ne saurait durer. Le divorce entre la religion et la conscience moderne a trop profondément troublé le monde pour qu'il ne faille rien moins qu'une réaction décisive, qu'une nouvelle réforme pour le sauver.

Comment opérer cette révolution féconde ? La réponse n'est pas douteuse ! En affranchissant le christianisme de la fatalité des traditions, des vieilles formules impuissantes, pour le ramener à ses vraies origines, à la prédication du royaume qu'entendirent les foules du lac de Tibériade et aux oracles des vieux prophètes de Sion.

Le prophétisme seul peut réconcilier l'Eglise avec l'âme moderne. Les prophètes, nous l'avons vu, sont à un certain point de vue, les ancêtres spirituels de notre génération. Ces héros du passé descendus depuis près de trois mille ans dans la tombe, commandent toujours aux vivants. Ils sont aussi les pères du christianisme. L'Evangile est sorti du sol hébraïque. Revenir au prophétisme, ce n'est donc pas pour le christianisme se renier lui-même, c'est revenir au Christ, qui est venu pour accomplir la loi et les prophètes et qui a été le Roi, le Messie social.

Il faut que l'Eglise retourne au Messie social, qu'elle remplace par le Christ roi, son Christ métaphysique et par la religion de la justice sociale et du Royaume de Dieu sa dogmatique et son ecclésiologie.

Un Christ métaphysique, une religion théologique... mais le monde moderne a besoin de bien autre chose. Ce n'est pas en des temps pareils aux nôtres qu'il faut prétendre monopoliser l'enseignement religieux, décréter ce qu'il faut croire, intenter des procès en hérésie sur des question d'exégèse ou

de dogme, excommunier ceux qui ne se font pas des rapports du Fils et du Père les mêmes idées que nous. Le peuple se soucie fort peu de toutes nos discussions critiques, historiques et philosophiques. Le peuple a besoin de pain, d'amour, de justice. Ses souffrances, ses désirs, ses espérances, n'ont rien de commun avec les préoccupations de la théologie.

Pour la transformation de notre société, l'orthodoxie des croyances est peu de chose. Avoir des opinions justes sur Dieu et les exprimer en confessions de foi de 39 articles, répéter dans la langue hiératique et sacrée que Christ est mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, tout cela n'empêche pas un homme d'être un incrédule et un athée ; car l'athéisme, c'est Dieu absent des relations sociales, c'est l'indifférence à l'égard des problèmes du juste et de l'injuste, c'est l'oubli du Messie social.

Le christianisme n'est pas seulement un système de doctrines, c'est la révélation d'une vie, la vision d'une société nouvelle. La vérité théologique toute seule est impuissante à produire des fruits de justice. Ce n'est pas par la gnose que le monde est sauvé. Une doctrine qui ne plonge pas ses racines dans l'amour du Christ peut être juste et vraie, ses résultats n'en sont pas moins maudits.

Le christianisme n'est pas non plus une religion ecclésiastique. Pour la Réforme sociale il ne suffit pas d'une piété entre ciel et terre, de la fidélité à la tradition, de la fréquentation assidue des assemblées religieuses. Nous chantons des cantiques, nous prions pour le réveil et nous faisons bien..... Mais le réveil qu'il faut à notre société moderne, c'est l'émancipation des opprimés, le relèvement des âmes perdues de vice et de misère, le triomphe de l'amour sur l'égoïsme, le renouvellement de notre vie sociale par l'esprit de l'Homme de douleurs. Il ne suffit pas de répéter dans de pieuses élévations.

Debout sainte cohorte !
Jusqu'à la mort nous te serons fidèles !

il faut encore marcher sur les traces de Christ, être en agonie avec Christ, porter à la suite du Christ la croix de la

Rédemption sociale. La religion ne consiste pas dans la phraséologie religieuse mais dans l'accomplissement des devoirs sociaux.

L'impuissance du christianisme à l'heure actuelle vient de ce qu'il s'adresse à l'âme et au sentiment, beaucoup plus qu'il ne pénètre les vies et les institutions humaines. Le commerce dirigé par des négociants chrétiens reste cruel et barbare. Les piliers de nos églises n'hésitent pas à laisser flotter leur fortune sur l'affreux Océan des souffrances humaines. Des chrétiennes réputées par leur douceur, leur charité, vivent dans un luxe aussi insensé qu'inutile faisant servir aux caprices de leur toilette et de leur table des milliers d'existences. Une nation réputée pour la plus religieuse du monde, s'affolera avec un féroce égoïsme contre un voisin plus faible et trafiquera des peuples comme de vils troupeaux.

Sans doute Jésus est notre modèle, notre éternel modèle, mais nous le laissons prudemment dormir dans le fond de nos temples comme une relique de saint, nous tenant pour quittes avec le Roi qui veut régner quand nous lui avons conféré une royauté de chapelle. O Christ ! tu peux aller jusque là, mais pas plus loin! Tu peux pénétrer nos émotions pieuses nos douces extases et même notre vie privée ; mais pas plus loin!...

Or, c'est dans cet ostracisme, dans ce bannissement du Messie social, du domaine des relations humaines qu'est le crime irrémissible de l'Eglise. Jésus est Roi, il veut régner sur la terre, et non pas seulement sur un trône céleste, dans un infini qui n'est nulle part. Il veut régner à la fabrique, à l'atelier, au marché, dans les réunions parlementaires, au cercle, à l'Académie. C'est là qu'il faut offrir le culte que nous devons à Jéhovah. C'est là que sont nos rituels et nos sacrements. Une piété faite de contemplation, de détachement des biens d'ici-bas, et qui dédaigne le comptoir, la ferme ou la bourse comme sphères d'action religieuse, n'est que la caricature du christianisme du Royaume de Dieu.

Car le Royaume n'est nullement l'idéal mystique perdu

dans des sphères célestes éloignées ; c'est la restitution des biens mal acquis, de la richesse obtenue par oppression, la transformation radicale de l'organisation économique, l'établissement de la justice sociale dans les rapports du capital et du travail. C'est la transformation radicale du vieil homme et du vieux monde par une révolution purificatrice, c'est le bouleversement de la société actuelle, le redressement des iniquités de la terre, l'application aux civilisations modernes de l'économie sociale d'Amos, d'Esaïe, de Saint Jean, de la politique de Jérémie et de l'auteur de l'Apocalypse.

L'Eglise officielle se désintéresse généralement de ces grands problèmes du juste et de l'injuste, d'où dépend le salut social. La foi sociale, l'effort social, l'espérance sociale se rencontrent en dehors de nos cadres ecclésiastiques. Nous ignorons le peuple. (1)....

Ne nous faisons pas illusion, si des âmes affamées de justice ne veulent plus du christianisme, si les multitudes souffrantes, qui attendent anxieusement l'avènement du Messie roi de justice, ont abandonné les disciples du Christ, pour aller vers un autre Evangile et vers d'autres prophètes c'est que nous, chrétiens, nous avons abdiqué notre glorieuse mission d'ouvriers du Royaume. Nous avons allumé dans les foules la soif de justice et nous avons refusé de la satisfaire. Nous avons parlé d'amour, de patience, de résignation, et nous nous sommes ainsi faits les soutiens d'un état de choses inique et les complices de ceux qui outragent Jéhovah.

Et voici, je vois le Christ vivant se promener au milieu de nos Eglises, comme au jour où il balaya le temple et foula aux pieds la justice rituelle des adorateurs satisfaits. Si notre

(1) Sans doute nos aumônes, nos sociétés de bienfaisance, nos missions populaires, nos sociétés d'évangélisation sont aujourd'hui plus florissantes que jamais. Néanmoins il faut reconnaître que nous nous sommes laissés devancer par la démocratie moderne à la poursuite du Royaume et de sa justice. Nos églises restent des églises de classe. Les distinctions sociales y subsistent. Et bien souvent hélas nous avons donné raison à la définition irrévérencieuse de Naumann : « Le pasteur c'est le chien de garde du capital. »

Eglise ne se convertit pas au Messie social, si elle ne se réveille pas de sa coupable indifférence à l'égard du bien et du mal, de la justice et de l'injustice, de la liberté et de l'oppression, si elle ne secoue pas l'alliage monstrueux de la fausse piété et de l'iniquité sociale, elle tombera foulée aux pieds de tous les révoltés de l'égoïsme social.

L'Eglise, moyen contingent pour l'établissement du Royaume de Dieu disparaîtra, et le monde se transformera sans son concours.

VIII. — Adveniat regnum tuum.

Pessimiste en ce qui regarde l'avenir de l'Eglise, je suis optimiste en ce qui regarde le triomphe prochain du royaume de Dieu et l'avènement du Messie roi de justice.

L'heure vient où l'esprit de Jéhovah sera répandu sur toute chair et où Christ Jésus celui qui a réalisé les prophètes, le Roi éternellement vivant viendra régner sur cette terre.

Car *il faut qu'il règne*, il faut que le bien triomphe du mal, que la justice et l'amour transforment notre monde.

Il faut qu'il règne, c'est le vœu de notre âme angoissée, le cri de notre conscience, le postulat de notre raison.

Les haines, les conflits redoublent de violence, les injustices deviennent toujours plus criantes, les victimes du grand combat de l'existence plus nombreuses... N'importe notre espérance n'a pas le droit de se lasser, l'humanité ne peut cesser de croire... Et nous aussi, au milieu des orages qui s'amassent sur notre tête, des luttes écœurantes, des explosions violentes de l'antique égoïsme, nous répétons le cri des prophètes :

« O si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! »

Notre prière sera exaucée !... Jésus vient !

La fin de notre siècle si sombre, si confuse à tant d'égards, n'en est pas moins signalée par je ne sais quels murmures légers, quelles vagues lueurs qui annoncent la venue du jour. Et du sein de la nuit qui nous enveloppe nous devinons à l'horizon les nouvelles aurores. La foule indifférente et hostile au christianisme n'en est pas moins pénétrée de l'esprit prophétique. Les pierres même de nos édifices publics ont proclamé l'avènement du Roi : Liberté, Egalité, Justice, Solidarité ! mais ces grands principes de l'esprit moderne ce sont les prophètes qui les ont les premiers annoncés aux na-

tions et c'est le Christ-Messie qui en a assuré le triomphe par sa vie et par sa mort.

Ecoutez encore..... écoutez ces revendications ardentes qui montent en grondements tumultueux des profondeurs de notre société..... L'heure est critique. Le vieux monde croule sous le poids des iniquités séculaires..... Jamais depuis le jour où le Christ parut sur la terre, l'humanité n'avait attendu avec tant d'espérances la prochaine et universelle révolution..... Mais ces troubles et cette anxiété n'en sont pas moins pleins de promesses. Les aspirations de la démocratie sociale ne sont que la traduction en langage moderne de l'espérance prophétique. Les foules sont attirées par je ne sais quel instinct secret vers Jésus le Roi que cherchent les hommes, le Prince éternel de l'humanité. L'attente du peuple offre sans doute des éléments impurs, elle est mêlée de rancune et de haine. Il s'écrie dans un fanatique enthousiasme. Ni Dieu, ni Maître !... Et malgré tout, le souffle divin l'anime. Il croit au Christ vivant comme principe de rénovation politique et sociale. Le mouvement solidariste qui se poursuit avec tant de force en ces temps, n'est en somme qu'une poussée irrésistible vers l'idéal dont le Christ a été le champion et le martyr. Les multitudes ont devancé les hommes d'Eglise dans la poursuite du Royaume des cieux et dans l'accomplissement de sa justice.

On l'a dit, les socialistes modernes ont beau renier la Bible des lèvres, ils ne sauraient la renier de leur cœur sans renoncer à ce qu'ils ont en eux de plus cher et de meilleur, la foi en l'éternelle justice. Ils peuvent briser la croix et la fouler aux pieds, les paroles que le Maître prononça en Galilée et le grand sacrifice qu'il accomplit à Jérusalem vibreront d'éternité en éternité dans la conscience humaine.

Les temps sont proches, *le roi vient !*

Il vient et l'immense clameur des douleurs, des prières, des aspirations humaines remplissant le ciel et la terre devient le chant de triomphe qui salue le Messie.

Il vient ! et voici les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habitera, voici la société restaurée dont les

pauvres membres épars, cessant de lutter les uns contre les autres et de s'entrégorger, ne formeront plus qu'un seul corps et qu'une seule âme vivante, qu'un seul troupeau sous la conduite du divin berger.

Il vient ! gloire soit au génie hébreu, car ce n'est ni de l'Acropole, ni du Capitole que sont descendues les paroles qui ont sauvé le monde c'est de Sion et de Golgotha !

LIBRO FINITO SIT LAUS ET GLORIA PROPHETIS ET CHRISTO.

THÈSES

I. — La théologie doit se convertir au Messie social.

La religion des prophètes, le christianisme du Christ n'est pas seulement un système théologique c'est la révélation d'une vie, la vision d'une société nouvelle, la foi du *Messie social.*

La métaphysique théologique, qui représente la religion comme un monde à part consistant uniquement dans certaines croyances et dans l'affirmation des doctrines de l'orthodoxie, méconnaît le caractère social de l'expérience religieuse. La vérité théologique toute seule est impuissante à produire des fruits de justice. On peut avoir des opinions justes sur Dieu et les exprimer en confessions de foi de 39 articles et n'en être que plus incrédule et plus athée.

A la religion du dogme, l'hébraïsme substitue la religion du fait, à la religion du Christ métaphysique, la religion du Christ roi. Il faut chercher Dieu dans les faits sociaux et non dans la phraséologie religieuse. Ces choses restent cachées aux sages et aux intelligents, elles ne sont révélées qu'à ceux qui savent s'aimer et se donner sur les sentiers du maître.

Aucun corps n'a le droit de monopoliser le christianisme, de décréter ce qu'il faut croire, d'excommunier ceux qui ne font pas de la nature métaphysique du Fils de Dieu les mêmes idées que nous. Il n'y a rien de plus révoltant que l'attitude d'une théologie qui ne donne aux multitudes affamées d'amour et de justice, que des discussions scolastiques ou des procès en hérésie sur des questions d'exégèse ou de dogme.

La foi hébraïque et évangélique : Croyance *au péché*, au mal radical dans l'homme et dans la société. Croyance à la

rédemption individuelle et sociale par la *sainteté* du Christ messie, croyance à la *conversion* individuelle et sociale, c'est à dire aux révolutions radicales d'où sort le Royaume de Dieu, voilà la seule, la vraie, l'éternelle orthodoxie. Une doctrine qui ne plonge pas ses racines dans le vieil hébraïsme est impuissante à sauver le monde et à produire des fruits de justice et d'amour.

La doctrine traditionnelle, produit hybride du paganisme grec et de l'Evangile de Jésus, et la doctrine libérale, qui prétend faire voyager les doctrines et les méthodes de la libre pensée moderne sous le pavillon chrétien, sont également insuffisantes parce qu'elles ignorent le Messie social.

II. — L'Eglise doit se convertir au Messie social.

L'Eglise doit renoncer à son alliance coupable avec les classes aristocratiques et conservatrices, si elle ne veut pas disparaître avec elles sous le flot montant des foules révoltées. L'Eglise doit aller au peuple d'où elle est sortie, sous peine de se renier elle-même, de se laisser devancer dans la poursuite du Royaume et dans la réalisation de sa justice par les démocraties modernes.

L'Eglise n'est pas une fin, elle n'est qu'un moyen. La fin c'est le Royaume. Dès lors le but que nous devons poursuivre ce n'est pas l'établissement de tel ou tel système ecclésiastique, c'est le triomphe de l'exaltation du Christ roi. Les hommes d'église qui perdent leurs temps dans les discussions stériles de l'assemblée ecclésiastique ou du journal trahissent la cause du Royaume de Dieu.

Il faut que le protestantisme transforme sa notion d'église. L'unité ecclésiastique n'est que le rêve illusoire des cléricaux partisans de la conformité extérieure. Rien n'est plus fécond que la diversité des formes et des credos. Et rien n'est plus désastreux que la manière dont les sectes et les partis ecclésiastiques se jettent réciproquement l'anathème, se divisent et s'excommunient. Ce qu'il faut pour sauver le monde

c'est la libre coopération des églises dans la lutte pour le triomphe de la justice du Royaume de Dieu. Voilà pourquoi l'œuvre des *conciliateurs* est funeste. A quoi bon rechercher l'unité des églises réformées lorsque cette unité est impossible et qu'elle ne peut reposer que sur des accommodations et des compromis ?

Pour être membre d'une Eglise, il faut adhérer à sa confession de foi. C'est vraiment manquer de sincérité que de prétendre diriger une communauté dont on ne partage plus les croyances essentielles, et de répéter dimanche après dimanche des symboles auxquels on a cessé de croire.

Les fidèles qui viennent dans nos temples y viennent pour écouter la prédication de l'Evangile et non des cours de morale municipale.

Les confessions de foi ne sont jamais définitives, il n'y a pas de formule immuable infaillible, pas d'orthodoxie qui ne soit soumise à la libre critique.

Le christianisme n'est pas une religion ecclésiastique. Il ne suffit pas d'être un membre fidèle de l'Eglise officielle, respectueux de la tradition, assidu aux pratiques du culte, pour être un citoyen du Royaume des cieux. Au dessus des vains rites et des formules impuissantes, se trouvent les sacrements de la vie sociale, les pratiques du marché et de l'atelier. Ce qu'il faut à l'heure actuelle ce ne sont pas seulement de belles liturgies, des chants entraînants, de grands gestes de prêtres, c'est la restitution des biens mal acquis, de la richesse obtenue par oppression, la tranformation radicale de l'organisation économique et l'établissement de la justice sociale dans les rapports du capital et du travail, en un mot la conversion du vieil homme et du vieux monde au Messie social.

III. — La société doit se convertir au Messie social.

Jésus est roi, il veut régner sur la terre. Sur la terre et non pas seulement dans les arrière-plans de sphères célestes éloi-

gnées. Si Christ a souffert, s'il est mort ce n'est pas pour augmenter de quelques individus le nombre des habitants du Paradis, c'est pour faire triompher la justice et l'amour sur la terre. La religion égoïste, qui considère l'Evangile comme une préparation à une bonne mort et l'Eglise comme une compagnie d'assurances pour l'Eternité n'est que la contrefaçon du christianisme du Christ. La venue du ciel sur la terre est le but vers lequel s'acheminent lentement les siècles, le couronnement nécessaire de l'histoire.

Aucune institution humaine n'a sa raison d'être pour un autre but que l'avènement du Royaume. Tout ce qui est fondé sur d'autres principes que l'amour et la justice du Messie périra. Une civilisation fondée sur l'intérêt propre et la concurrence égoïste ne saurait produire des fruits de justice. Notre société accepte la philanthropie, mais elle répudie la justice sociale. Mais les foules ne veulent pas d'aumônes, elles revendiquent la solidarité.

L'avènement du Royaume ce sera le bouleversement des sociétés modernes, la satisfaction des besoins des foules, la confusion de l'athéisme social et du matérialisme aveugle, la réalisation de l'Evangile des pauvres, l'application de l'économie sociale d'Amos, d'Esaïe, de Jean et de la politique de Jérémie et de l'auteur de l'Apocalypse.

Vu par le Président de la soutenance :
Montauban, le 13 Juin 1900,
ALEXANDRE WESTPHAL.

Vu par le Doyen :
C. BRUSTON.

Vu et permis d'imprimer ;
Toulouse, le 22 Juin 1900.
Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
PERROUD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

La Renaissance de l'hébraïsme

I — La modernité des prophètes..... 7
II — L'hébraïsme et l'hellénisme devant l'âme moderne 13
III — Hébraïsme et hellénisme dans l'art..... 17
IV — Hébraïsme et hellénisme en philosophie..... 22
V — Hébraïsme et hellénisme en économie sociale.... 29
VI — Hébraïsme et hellénisme en religion..... 35
VII — A propos d'une page de Mathew Arnold, Ismaël et Isaac..... 42

PREMIÈRE PARTIE

Justice sociale

Jéhovah a révélé la justice à Israël

Israël doit réaliser la justice

I — Siècles de crise. Rôle social des prophètes..... 45
II — Jéhovah dieu de justice..... 52
III — Israël peuple de Jéhovah..... 57
IV — Justice sociale..... 62
V — Religion sociale..... 69
VI — Législation sociale..... 74

DEUXIÈME PARTIE

Révolution sociale

Ce qui n'est point fondé sur la justice doit périr

I — La Révolution sociale postulat de la conscience prophétique..... 81
II — Les Fléaux de Jéhovah. Philosophie de l'histoire des prophètes..... 86

III — Fiat justitia pereat patria. La politique des prophètes..... 95

TROISIÈME PARTIE

La restauration sociale

La justice sera réalisée par l'Israël nouveau

I — L'espérance hébraïque..... 103
II — La nouvelle Jérusalem. Triomphe de la justice... 109
III — Le salut universel. Première apparition de l'humanitarisme..... 124

CONCLUSION

La faillite sociale de l'Eglise

I — La décadence de l'esprit prophétique..... 133
II — Christ Jésus le Messie qui vient accomplir les prophètes..... 135
III — Le christianisme messianique..... 138
IV — Le christianisme dogmatique et ecclésiastique.. 141
V — Insuffisance sociale de la Réforme du XVI^me^ siècle 147
VI — Le divorce entre le christianisme et l'âme moderne 152
VII — Le principe de la réconciliation est dans l'hébraïsme 155
VIII — Adveniat regnum tuum..... 160
Thèses..... 163

Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01001 7517